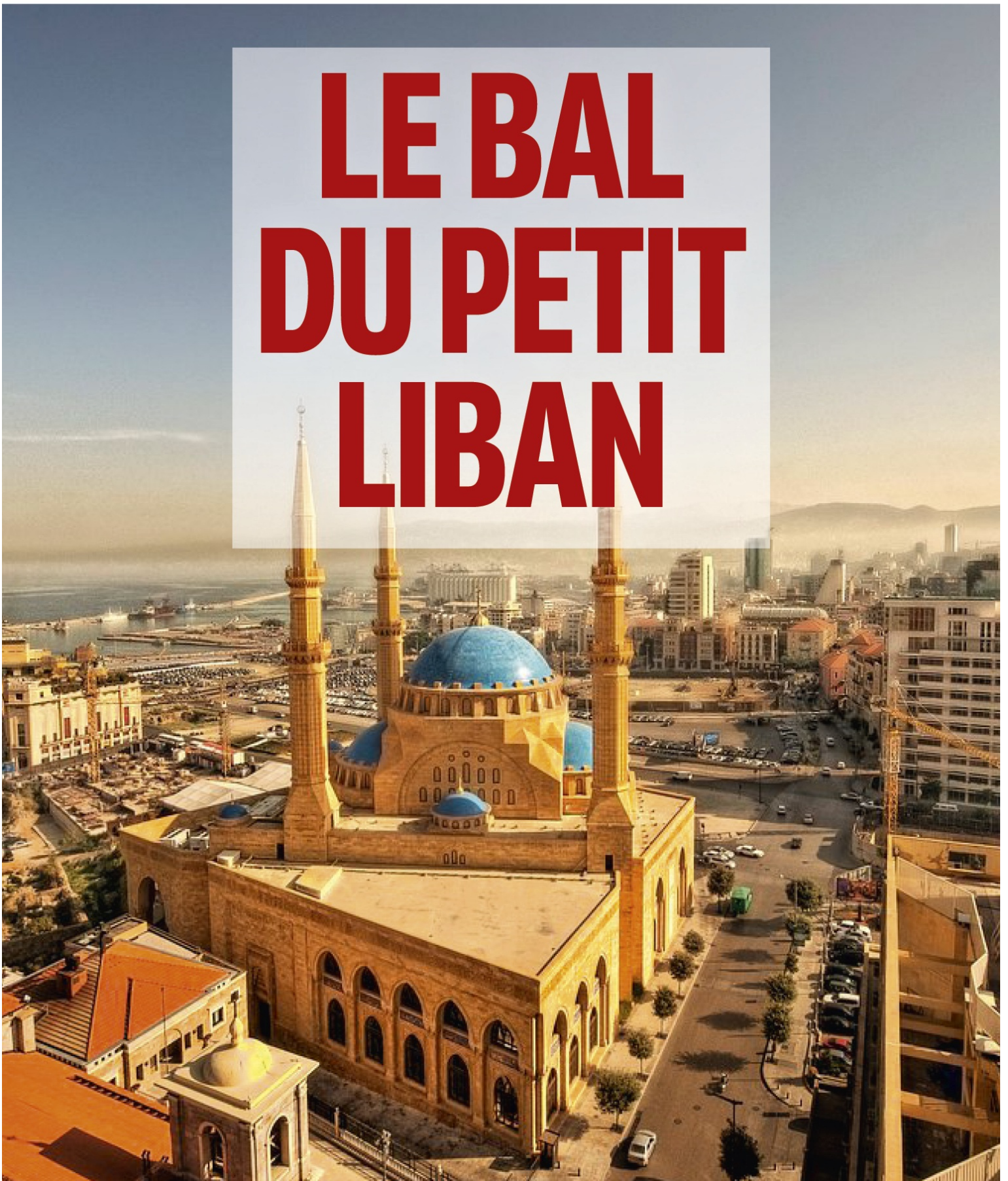


MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON

LE BAL DU PETIT LIBAN



Max Billancourt

Les Enquêtes de
Duranton
- Tome 5

Le bal du petit Liban

© Max Billancourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3965-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tout le problème de ce monde, c'est que les idiots et les fanatiques sont toujours si sûrs d'eux, tandis que les sages sont tellement pleins de doutes.

Bertrand Russell

OÙ LOUIS DEVINT MINISTRE

Paris, juin 2007

Après la pénible et bien étrange affaire de «*Chez Mamma* » que je vous narrerais probablement, un de ces quatre ! – si je trouve le temps parce que je suis un peu surbooké en ce moment entre le boulot que je suis bien obligé d’accomplir pour gagner ma croûte et mes petits polars que je crée par pur plaisir mais qui prennent du temps même si j’essaie d’écrire vite ! – mes dernières illusions sur la nature humaine étaient tombées, comme des petites crottes de clébard sur le sol de Paris, jonchant mon âme de débris malodorants et fétides.

En bref, je sentais intérieurement un petit peu la mouscaille et ça me faisait sévèrement *criniave*, pour parler l’argot fleuri des gens du voyage.

Tel était mon état d'esprit, en l’an de grâce 2007, lorsque ce gros porc de Depain déboula dans mon bureau et se vautra, sans y être formellement invité, dans un fauteuil au supplice, avec sa trogne d'alcoololo, ses yeux injectés et son bide de bovin.

— Salut camarade, tu connais la nouvelle ?

— Salut Depain, tu peux entrer et t'asseoir. La nouvelle quoi ?

— Arrête Albert, la nouvelle du jour, la chose dont tout le monde parle à la poulaillerie...

Il se leva d’un bond, excité comme un pou.

— Non et je m'en fous un peu, mais je sens que tu vas me le dire quand même !

— Eh ben Albert... voilà... Big Louis va devenir ministre... notre Louis à nous. Tu te rends compte ? Rabouret, ministre ! Il paraît que c'est imminent ! Ça serait même peut-être déjà fait ! dit un Depain rassis.

L'ami Depain avait visiblement pété un câble, trop de Chirouble, son pinard préféré, sans doute !

Rabouret, Big Louis, mon ami Louis, mon ancien patron, mon deuxième père, mon maître... lui, devenir ministre ? Allons Depain, reprends-toi. On peut gober des tas de conneries et Dieu sait si on nous en fait gober toute la sainte journée, mais pas ça, bordel de bordel et je reste poli !

— Qu'est-ce que tu racontes, Rémy ? Je ne suis plus l'actualité, les infos du jour en continuité, cette espèce de sac à merde journalistico-pipole et la politique politicienne me dégoûte un peu, mais tout de même !

Je ne voyais pas le légendaire Louis Rabouret, l'illustre Big Louis, devenir membre du gouvernement, surtout ce gouvernement que je jugeais, moi qui votait à gauche depuis toujours et me considérais – je le confesse bien humblement – un citoyen anti droite primaire, comme une sorte de ramassis de politicards plus ou moins cyniques, larbins assumés des patrons du CAC 40, qui vont foutre la France en l'air, le président d'opérette et son sinistre constipé de premier ministre en tête, en nous pompant l'air avec leurs discours oiseux et en nous ruinant avec les détournements de pognon inhérents à leur naturelle malhonnêteté. Il y avait même des traîtres venant de l'autre bord, achetés comme des joueurs de football pendant le mercato d'été. Alors, tout de même, pas mon Louis Rabouret à moi, mon ami, mon maître, dans cette pétaudière !

Non, ça, je ne pouvais le croire !

Le gros Rémy me regardait, plutôt incrédule, déblatérer.

— Je t'assure, Albert, que Louis va être nommé secrétaire d'Etat chargé de la lutte contre le terrorisme. Ca sera annoncé dès demain soir, c'est un pote haut placé aux Renseignements Généraux qui me l'a dit !

— Ah bon ! Si c'est les RG, alors là, y a plus rien à dire, mon ami ! OK Rémy et merci de l'info...

Eh flute ! Mon énervement allait croissant et Remy Depain me mettait, indirectement, à la fois en boule et gravement dans le pétrin !

— Il faut que je me tire ailleurs, Albert ! Salut. À plus...

— Salut vieille croûte et mes amitiés à Charlotte... en espérant qu'elle n'est pas aux fraises !

— Très drôle, Albert, tu es vraiment la crème des humoristes et tes vannes

sortent comme l'éclair !

— Tu sais pour moi c'est fastoche, c'est du gâteau !

— Alors que pour moi, c'est pas de la tarte !

— Tu es bonne pâte quand même !

— Bon, allez, salut ma mie !

— Salut vieux crouton !

Et Rémy Depain, baba, la gueule enfarinée, la brioche proéminente, quitta mon bureau tel un gracieux pachyderme, laissant flotter une odeur fort douteuse dans toute la pièce, que je m'empressais d'évacuer en ouvrant, béante, la fenêtre.

La rue Sedaine était plutôt animé à cette heure matinale. Animée mais tranquille, les passants passant, les boutiques ouvrant, les commerçant oeuvrant et les bagnoles roulant.

L'air frais me fit du bien.

J'aurais largement préféré être ailleurs, il n'y avait aucun doute... en Sologne, dans la forêt qui sent la mousse et le bois sec, en train de me balader, la main dans la main, avec Lisdinia, ma douce indienne adorée... ou sur mon beau vélo noir et or, la jambe alerte, le nez au vent.

J'adore le mois de juin. Il y a des fleurs de toutes les couleurs partout. Les arbres sont à leur zénith, toutes feuilles dehors. Le soleil est bon, câlin. Les filles sont belles, jambes nues, dans les robes légères.

Mais il faut bien gagner sa vie.

J'ouvris la porte communicante avec le bureau de ma Lisdinia chérie.

— Louis n'a pas appelé, mon ange ?

— Non, chéri et il n'y a pas de message de sa part.

— Il paraît qu'il va être ministre, c'est cette vieille croûte de Depain qui vient de me le dire !

— Ah bon, c'est plutôt croustillant... Louis... et ministre de quoi ?

— Pas de la jeunesse et des sports, je te rassure ! Secrétaire d'Etat chargé de la lutte contre le terrorisme.

— C'était pas le juge Bruyère qui s'occupait de ça ?

— Si, mais il vient d'être battu aux législatives, Bruyère, comme une fleur... C'est d'ailleurs plutôt bien fait pour sa mouille à ce monsieur qui n'a, selon moi, de juge que le titre !

Nous en étions là, ma belle rajput et moi lorsque le bigophone sonna. C'était Louis, j'en étais absolument sûr, prêt à prendre les paris !

Je m'assis rapidement et décrochai l'appareil, un peu fébrile tout de même, moi... pas le téléphone !

— Bonjour mon petit Albert. Comment tu vas ce matin ?

— Salut monsieur le ministre !

— Tu es au courant ?

— Oui, je viens d'apprendre la triste nouvelle par le gros Depain. Mais qu'est-ce que tu fous dans ce turbin, Louis, si je puis me permettre ? Tu ne vas tout de même pas servir ces têtes de nœud, ce gouvernement d'opérette ? Putain Louis, pas toi, pas eux, pas nous ?

Louis sembla hésiter une seconde avant de répondre.

— Albert, mon petit, j'ai accepté pour nos idées, pour lutter contre les fachos de tous poils qui nous menacent et d'ailleurs pour ça j'ai besoin de toi. Je voudrais que tu sois dans mon équipe rapprochée, conseiller spécial auprès du secrétaire d'Etat, est-ce que ça te va ?

Il y allait carrément Louis. Mais, moi non plus, je n'hésitais pas pour la réponse.

— Louis, je te remercie de penser à moi mais c'est non ! J'ai mon boulot ici. Je ne suis plus dans la Rousse, bon sang, tu le sais. Il faut que je tienne mon agence, tu te doutes ! Je ne peux pas tout quitter comme ça ! Et Lisdinia elle va faire quoi ?

Louis pris sa belle voix de velours.

— Je te rassure, mon Albert. Ton agence, bien sûr, tu peux la garder, avec

Lisdinia évidemment ! Mais de temps en temps, si tu le veux bien, tu auras à assurer quelques missions pour moi. Tu deviendras mon conseiller spécial, avec un magnifique burlingue et une bagnole de fonction, le remboursement de tous tes frais et du blé en liquide pour le temps que tu passeras à aider la République. Les crédits spéciaux des ministres ont été supprimés officiellement par Lionel Jospin il y a quelques années, pour la galerie, mais tu te doutes bien qu'il y a encore plein de pognon qui circule. Je dirai même plus que jamais. Le nouveau Président adore l'argent et pour que ça passe mieux, il permet à ceux qui bossent pour lui d'en prendre aussi. Comme ça tout le monde se tient peu ou prou par la barbichette et ferme sa gueule ! Pas cons, les mecs ! Tu vois un peu le topo ?

Je ne le voyais que trop.

— Une espèce d'association de malfaiteurs, quoi ! Mais Louis, c'est pas ce qui me motive, le pognon, tu le sais bien. Avec mes droits d'auteur je suis plutôt soudé, de toute façon. C'est de bosser pour toi qui m'intéresse.

— C'est bien pour ça que je te le propose. J'ai besoin de toi, gamin !

Il est chiant Louis. Il sait vraiment s'y prendre avec moi. Quand il prend sa voix de velours et m'appelle gamin, je craque.

— Putain, Louis, tu ne me laisses même pas le temps de gamberger un minimum ! Mais bon, allez, d'accord, je suis ton homme puisque tu le veux ! Je ne peux rien te refuser.

— Merci mon grand. C'est bien ! Je suis heureux de ta décision. Je vais être nommé demain matin avec plein d'autres, des plus bizarres que moi encore, paraît-il ! Dès après-demain matin tu te pointes ici et on arrose ça !

— OK monsieur le ministre, on arrose ça au Condrieu, bien sûr !

— *Natürlich*, monsieur le conseiller spécial ! Ma secrétaire va donner les coordonnées de mon burlingue à Lisdinia. Je vous embrasse tous les deux. À bientôt mon gamin.

— Salut Louis, moi aussi je t'embrasse. À bientôt.

Je ne pouvais rien refuser à cet homme que j'aimais. Rien et depuis toujours. Voilà, mon sort était scellé ! J'allais faire partie du gotha, de l'élite, de la fine

fleur, de la crème, la vraie, celle des cabinets ministériels, comme si j'avais été énarque, quoi ! Vous vous rendez compte ? Un zigoto comme moi, pareil que si j'étais sorti de l'ENA !

— Lisdinia, ma belle, tel que tu me vois, je suis désormais quasiment énarque ! Tu me dois le respect !

— Albert, mon chéri, tu n'as pas besoin de me le dire. Tu vas travailler avec Louis. C'est bien. J'en étais absolument certaine. Quant au respect, énarque ou pas, tu sais bien que tu l'as !

Et mon adorée joignit les deux mains, en abaissant le buste pour un salut à l'indienne. Je la pris dans les bras et posai mes lèvres sur les siennes, si chaudes, si soyeuses, que j'en bandochais *illico presto*. Elle passa une main experte sur la braguette.

— Je vois clairement que monsieur le quasi énarque n'est pas qu'un intellectuel ! Il a autre chose qu'une cervelle !

Je fermai le verrou de la porte d'entrée à double tour, retroussai délicatement la jupe de ma belle rajpute ravie que j'allongeai sur son petit bureau, les jambes pendantes et je lui fis l'amour à la langoureuse, les yeux dans les yeux. Ce fut très bon. Ma promotion méritait bien ça !

*

Les bureaux du nouveau secrétaire d'Etat chargé de la lutte contre le terrorisme se trouvaient dans un coin pénard de Paris que l'on devait impérativement garder secret. Je ne peux donc pas, ici, vous dévoiler le nom de la rue sauf à encourir les foudres du ministre, du gouvernement tout entier peut-être, voire pire !

L'immeuble était très discret, un parmi d'autres, le long d'une rue du 7^{ème} arrondissement. Rien ne le distinguait ou ne le protégeait. Louis était ainsi devenu, presque furtivement, le patron d'un service hyper confidentiel et j'allais devenir le conseiller spécial quasiment occulte d'un secrétaire d'Etat discret dans un bâtiment totalement anonyme d'une rue banale du 7^{ème} arrondissement de Paris ! Tout ça n'était pas bien ronflant, pas très sexy, pas excessivement excitant

au premier abord. C'est bien le moins qu'on puisse dire ! Mais, bon, c'était comme ça... et puis c'est tout !

On me demanda, tout de même, mes papiers à la loge située dans le petit hall d'entrée. Deux cerbères imposants, à la trogne cabossée, examinèrent ma brème d'identité. L'un des deux bigophona à la secrétaire du Boss, fit un signe de la tête à son acolyte qui sortit en me disant de le suivre. Un petit ascenseur à l'ancienne, avec une porte coulissante en fer forgé noir, nous monta, brinqueballant et chaotique, jusqu'au quatrième étage. Nous sortîmes et le gorille, dont le dos énorme me cachait quasiment le jour, prit un couloir mal éclairé, tourna deux ou trois fois à gauche et à droite et me déposa devant la porte du secrétariat particulier du ministre – c'était marqué dessus – sur laquelle il balança trois « toc-toc » appuyés et nerveux. Une superbe créature blonde d'une belle quarantaine d'années ouvrit la lourde lourde et s'enquit. L'homme de Cro-Magnon déclina mon blase et s'en retourna en grommelant. La sculpturale assistante blonde me désigna un fauteuil, en face de son bureau et m'invita à m'y plonger, avec un sublime sourire.

— Je préviens le ministre, dit-elle, en s'asseyant sur son siège... qu'elle avait superbe, croyez en un connaisseur !

Je la regardai prendre le bigophone et appeler le boss : poitrine fournie et altièrè, visage bien découpé, yeux verts pétillants. Le bas était peut-être encore plus intéressant : deux jambes somptueuses, bronzées, montées sur escarpins vernis à hauts talons. Bandante la miss à Rabouret, vous pouvez me faire confiance ! Bandante *immédiatly* et sévèrement !

— Le ministre vous attend, monsieur Duranton.

— Très bien, mademoiselle... mademoiselle comment, si je puis me permettre ?

— Je m'appelle Amandine, monsieur.

— Amandine, mais c'est à croquer ! Je suppose qu'on doit vous la faire souvent, celle-là ! Amandine, c'est très joli mais c'est aussi le nom d'une pomme de terre et même d'une pâtisserie !

— Oh non, monsieur Duranton. En général, on ne se permet pas. Le ministre n'aimerait pas, mais alors pas du tout !

Bon, j'avais gaffé connement.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle !

— Ce n'est pas grave, monsieur Duranton.

Je la contemplai avec grand soin, la miss et, visiblement, ça ne la gênait pas beaucoup, bien au contraire me sembla-t-il ! Si le ministre n'aimait pas qu'on rigole avec le prénom de la donzelle, c'est qu'il se la faisait probablement, le Gros ! Oh le veinard ! Mais au fond, en réfléchissant bien, Big Louis avait toutes les qualités pour séduire une belle meuf pareille : de l'autorité, de l'encolure, une voix de velours, beaucoup de charme et de l'humour, beaucoup d'humour... Et aussi un poste très important !

— Vous connaissiez le ministre avant de venir ici ?

— Oh oui, monsieur Duranton, depuis longtemps. Nous sommes un vieux couple, pour ainsi dire !

— Il a bien de la chance, vous êtes très belle, mademoiselle, vraiment très belle et, sans nulle vanité, je crois être un connaisseur.

— J'adore les compliments, vous savez, comme toutes les femmes, dit-elle avec un sourire Colgate à vous rendre dingue, à vous damner là, séance tenante.

La porte du ministre s'ouvrit brusquement et Louis m'apparut, hilare, vêtu d'un superbe costume bleu nuit que je ne lui connaissais pas, avec chemise bleu pâle et cravetouse bordeaux du plus bel effet. Il était vraiment saboulé milord, le père Rabouret. Ministre, quoi !

Il m'ouvrit les bras. Nous nous embrassâmes. J'entrai dans son bureau. Style à l'ancienne, moulures en bois sombre, lustre en verrerie brillante, murs tapissés de tissus beige, mobilier d'époque – je ne sais pas vraiment laquelle mais tant pis – tapis épais et très coloré. Le luxe d'autrefois en quelque sorte ! Nous nous assîmes sur des bergères, en face de son bureau et je m'apprêtais à lui causer de la sienne de bergère lorsqu'il me susurra :

— Tu as vu ma secrétaire ? Elle est choucarde, hein mon petit Albert ?

— Elle n'est pas choucarde, Louis, elle est sublime de chez sublime ! Que dis-je, elle est absolument « sublissime » !

— Je la connais depuis plusieurs années mais elle n'est ma secrétaire particulière que depuis peu. Elle était dans l'équipe des assistantes du Contrôle Général des services. Je l'avais remarquée, évidemment, comme tous les mâles du secteur mais c'est tout. Puis, il y a quelques jours, elle m'a carrément dragué et, bien sûr, j'ai cédé. Je lui ai donné du galon et je l'ai amenée ici.

— Tu es sûr d'elle ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Sans nier ton grand pouvoir de séduction, Louis, c'est un peu bizarre cette attirance brutale vers toi, juste avant que tu sois nommé au Gouvernement, non ? Et elle raconte des cracks, en plus ! Elle vient de me dire que vous étiez un vieux couple.

— Ah, bon ! On se connaît depuis longtemps mais pas en couple, ça non ! Tu sais, avec les gonzesses, faut pas trop faire gaffe à ce qu'elles disent !

— Oh, Louis, tu ne serais pas un peu macho !

— Macho, moi ? Pas du tout. J'adore les gonzesses !

Louis passa très vite à autre chose et me raconta dans le détail la genèse de sa nomination, sa longue hésitation solitaire – il n'avait pas le droit d'en parler même à moi – le coup de dé qui fait basculer le destin, tout quoi !

Louis avait joué son acceptation à pile ou face, un matin, ne sachant que décider, pataugeant grave dans la semoule. « Pile, je dis oui, face, je les envoie balader ! C'est tombé sur pile... et nous voilà, mon petit Albert. »

« Je ne regrette rien. C'est fait. C'est comme ça, c'est le destin. Et tu vois, ça commence plutôt choucard tout ça, puisque on se retrouve et qu'on va bosser ensemble, comme avant, comme quand on était jeunes, comme quand on était beaux, comme quand c'était le temps où j'avais de l'argent... mais qu'est-ce que je raconte ! C'est la chanson de Brel, *Jeff*, que je déclame. Je perds les pédales, putain de merde ! Heureusement que tu es là désormais, mon gamin, parce que, psychologiquement, je suis total aux taquets, je peux bien te l'avouer ! »

Et Big Louis, qui s'était levé, craqua brutalement, s'écroula dans son fauteuil Empire et se mit à pleurer à chaudes larmes, en gémissant comme un gamin

malheureux, émouvant comme ça n'est pas permis. Les larmes me venaient quasiment aux mirettes. Un frôlement sur la lourde qui s'entrouvre et la belle frimousse de miss Amandine apparut, rayonnante, bandante mais inquiète. Une frimousse bandante, est-ce que ça existe, ça ? Décidément, cette donzelle me troublait assez considérablement !

— Il y a un problème ? Vous avez besoin d'aide ?

— Ce n'est rien, Amandine, c'est le ministre qui a des vapeurs. La chaleur peut-être. L'émotion de me revoir sans doute. Allez plutôt à la brasserie en bas que j'ai vu tout à l'heure nous chercher une bouteille de Macon blanc avec trois verres et quelques tranches de saucisson ou n'importe quoi d'autre pour accompagner. On va trinquer. Ca va le remettre sur pieds *illico presto* le ministre, je vous promets et nous, ça ne pourra pas nous faire de mal ! Allez ma belle et que le vin soit frais... du Macon blanc vous avez bien noté !

— Et s'il n'y a pas de Macon blanc, je prends quoi ?

— Du Sancerre blanc, ça ira très bien aussi ou du Pouilly Fuissé.

La miss me fit alors, soulagée, son plus beau sourire. Elle se retourna et repassa la lourde. Dos sublime, jambes divines. Quelle allure, quelle croupe, quelle chute de reins ! Je faillis défaillir. À moi aussi, le Macon va faire du bien !

Pendant les quelques secondes d'intermède avec Amandine, Louis avait trouvé le moyen de s'endormir. Un ministre qui roupille comme un bébé, mais en ronflant comme un haut-fourneau dans son bureau, c'est un fameux coup d'œil que je n'oublierai pas de sitôt ! Ca me faisait penser aux bouquins de Frédéric Dard, le grand San-Antonio et à des scènes du même tonneau avec le gros inspecteur Bérurier. Béru, Rabouret, San-Antonio, Duranton... tout ça c'est un peu du pareil au même, toute révérence gardée de ma part, bien sûr.

J'avais regretté, dois-je le confesser, dans les jours qui suivirent, d'avoir accepté de bosser pour un membre de ce gouvernement de cire-pompes dont j'exécrais la plupart des ministres, vieux plus ou moins pourris sur le retour, jeunes connasses aux dents longues, vieilles peaux infatuées, traîtres en tous genres. Je sais que j'exagère un peu, beaucoup même diront certains connards de droite – pléonasme ? – mais j'adore être de mauvaise foi. Parce que, comme le César de Pagnol à propos de ses colères, ça me fait du bien ! Et puis je fais ce

que je veux, après tout, merde, dans les livres que j'écris ! Liberté d'écrivain, liberté chérie !

Il n'empêche, comment une majorité d'électeurs français avaient-ils pu choisir pour ce qui allait servir à la France de Président de la République, tout de même, une sorte de petite frappe pleine de tics, cabotin excité comme un pou, limite facho, démagog, lèche-prose des milliardaires ?

Louis m'avait appelé deux ou trois fois par jour pour me consoler, me cajoler, essayer de me (re)convaincre, me dire que j'avais en bonne part raison mais que, tout de même, ce n'était pas suffisant, qu'on pourrait faire des choses utiles pour la République, que les autres, nos amis sociaux en particulier, ne nous avaient jamais rien proposé de tel, nous aimant bien mais nous laissant croupir dans notre coin comme des moins que rien, alors que là... etc... etc... etc... Bref tous les arguments possibles, tous aussi faiblards, au fond, les uns que les autres mais qui, mis bout à bout et défendus avec talent et conviction par Louis, mon cher louis, me parurent dignes d'être écoutés.

Et après quelques jours où je fus très malheureux, d'une certaine manière contraint par l'amitié, sur les conseils de ma Lisdinia adorée, j'acceptais définitivement de travailler aux côtés de monsieur le secrétaire d'Etat Louis Rabouret.

Je fis promettre à ce dernier que je pourrais faire jouer une sorte de clause de conscience, un peu comme un journaliste, s'il s'avérait que je fusse en désaccord total, sur le plan de l'éthique ou même politiquement, avec une mesure prise par le gouvernement, quel que soit par ailleurs, le sujet. Vous avez vu comme je peux écrire correct en français si je veux !

Louis fut d'accord et me dit qu'il s'appliquerait ce principe à lui-même. Je savais bien que les promesses, en général, n'engagent que ceux qui les croient, mais, nonobstant, cela me rassura et, dans « ma Ford intérieure », tout rentra, au moins provisoirement, dans l'ordre.

*

On pouvait passer à autre chose.

Comme disait Frédéric Dard dans une publicité à la télé : il y a un temps pour tout !

On était passé de la phase de la réflexion, d'hésitation et d'état d'âme à la phase de l'action.

J'ai la capacité, assez rare je crois, d'oublier les choses immédiatement et quasi définitivement si je le décide et notamment, bien sûr, les choses humiliantes, tristes, emmerdantes ou difficiles... Je passe à autre chose. Comme en tennis. Ne jamais s'enrager ou s'en vouloir pour un point perdu. Se mettre immédiatement dans le point suivant et se concentrer pour le gagner. Comme au cinéma, au fond, simplement changer de séquence.

*

Nous changeâmes souventes fois de séquence, Big Louis et moi, au cours des semaines qui suivirent. On fit plein de choses que l'on espérait utiles, en empêchant des attentats sur notre territoire par exemple. C'est absolument incroyable le nombre de mecs dangereux pour notre pays, qui sont Français, qui vivent en France et dont le seul but dans la vie, est de faire sauter le métro, la Tour Eiffel, un grand magasin ou une école, de préférence maternelle, en faisant plein de victimes. Ils sont de tous bords extrémistes, mais surtout, *natürlich*, des fondamentalistes islamistes, salafistes essentiellement et qui rêvent de fumer des juifs, parce qu'ils sont juifs et des Français parce qu'ils sont Français et aussi de fumer ceux, les cumulards de malheur, qui sont les deux à la fois ! Cela est insupportable et, avec Louis, rousseauistes à mort et voltairiens convaincus, nous avons durement combattu tous ces illuminés, ces fous de Dieu, ces barbares incultes, ces malades mentaux, avec une absolue détermination et sans aucun état d'âme.

La plupart du temps et c'est bien normal, les choses se font dans le plus total secret, à tous points de vue. Les moyens utilisés sont, de temps à autre, peu compatibles avec un strict respect des *Droits de l'Homme*, il faut bien l'avouer. Louis, impeccable comme toujours, donnait des directives pour que les équipes se conduisissent le mieux possible avec les suspects, le plus humainement que l'on pouvait. Mais, par la nature même des choses, il y eut quelques bavures comme on dit avec pudeur. Parfois, il fallait voir la gueule de la bavure, comme

disait Coluche ! Parfois même, cela arriva deux ou trois fois, la bavure, à la fin, ne bavait plus du tout.

Mais, stoïques, nous supportâmes peu ou prou « ces inconvénients », ces dommages co-latéraux, ces dérapages... parfois incontrôlés, parfois funestes... confiants, malgré tout, dans le caractère presque sacré de notre éreintante mission.

OÙ L'ON DOIT ALLER AU LIBAN

Plusieurs mois plus tard, une nouvelle séquence s'annonçait, plutôt passionnante mais particulièrement duraille si je compris ce que Louis me dit à midi en catimini, ce lundi très gris, merci mon ami !

— Mon petit Albert, putain, je te le dis, ça va pas être simple notre job dans les jours qui viennent. Je viens du Château. Il paraît qu'il y a des risques forts d'une tentative d'enlèvement du Président par le groupe islamiste libanais Fatah Al-Islam, maqué avec Al Qaïda et Ben Laden... ou les successeurs parce que, lui, en réalité, il serait peut-être clamsé depuis belle lurette ! Personne n'en sait rien.

Big Louis était excité comme un pou. Il me balançait un truc énorme mais qui ne me parut pas trop crédible.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire à la con ? Le nabot, il veut faire parler de lui et montrer son importance, c'est tout ! Allons, Louis, ne tombe pas dans ce piège débile. On n'est plus des enfants !

Louis me regarda, un peu navré de ma réaction.

— Mais non Albert, ça ne peut pas être ça. Personne n'est au courant. C'est un secret d'Etat ! Ca ne peut pas lui servir à Mickey puisque personne ne le saura jamais. J'ai cru comprendre que c'était vraiment grave ! Si t'avais vu la tronche des petits marquis de l'Elysée... ils tremblaient dans leur froc... ces minus qui n'ont jamais rien vu... j'avais honte pour eux... ah, il est bien entouré le pygmée... tous des mange-merde, bidons complet... un peu à l'image de leur chef, au fond !

— Et pourquoi des Libanais ? C'est bizarre, non ?

— Pas tant que ça ! Le nain s'est déjà mouillé avec le fils Sarriri, l'opposant le plus résolu aux islamistes du Liban. Rappelle-toi, le lendemain de son élection, il l'a reçu à l'Elysée avec Chirac. Sarriri aura été la seule personnalité étrangère à être reçue par les deux Présidents en même temps, l'ancien et le nouvel élu ! Ce fut un signe très fort. Or, Sarriri, il veut venger son père, assassiné il y a deux ans à Beyrouth. Il a désigné la Syrie comme coupable supposé mais il va continuer

de taper tous azimuts sur ce qui est plus ou moins islamisant au Liban. Ca fait trois mois qu'il leur fait la guerre aux barbus et il en dézingue un maximum. En plus, il est un des hommes les plus riches du monde, héritier d'un père deux fois Premier ministre, homme d'affaires redoutable, mélangeant totalement sa cassette privée et l'argent public. Par exemple, il possédait, à titre personnel, plus de vingt pour cent du capital de la société *Solider*, celle qui a reconstruit avec d'énormes subventions d'Etat et de l'argent de l'ONU les quartiers chics de Beyrouth, près du port, après la guerre civile. Il faut voir ça, le luxe, la classe, les prix au mètre carré et toutes les autorisations de tous ordres obtenues, paraît-il, à coups d'enveloppes et d'arrosages divers. J'y suis allé, je connais. C'est le ministre des finances de l'époque, George Corm, qui m'a raconté tout ça. Et Sarriri, il était extrêmement ami, à tous points de vue, avec Chirac... qui défendait la thèse d'un Liban libre... c'est à dire pro-Sarriri, père et maintenant fils ! De la géopolitique achetée à coups de millions de dollars ! Le nabot, il ne fallait surtout pas qu'il réfléchisse ! À peine élu, hop, enrôlé pro-Sarriri... avec le salaire qui va avec. Ca, c'est de la politique honnête dans l'intérêt de la France et des Français ! Ca augure bien de la suite, mon petit Albert ! Ah, elle est belle la rupture ! Le nabot, ça risque d'être Chirac en moins intelligent, en plus corrompu et avec encore moins de convictions !

« Jusqu'où va-t-on descendre, Alexandre » ?

En attendant, le nabot, il s'est fait déjà quelques bons amis à Beyrouth ! Oh, ils ne veulent pas le buter séance tenante, les intégristes, non, ils voudraient le prendre en otage pour foutre le tracsir à la France et lui faire cracher un max de pognon. Ils ont bien vu, ces mecs, qu'on paie rubis sur l'ongle dès qu'un des nôtres est entre les mains d'un quelconque ravisseur. Ceux qui casquent sans barguigner ce sont les ritals et nous. Personne d'autre dans le monde n'est aussi docile... pour pas avoir d'emmerdes, tu comprends ! Nickel-chrome qu'on paie, recta et rapidos. Pour Florence Aubenas ce fut recta mais pas rapidos, pour des raisons qu'on ne connaîtra probablement jamais, mais pour les autres, tous les autres, il n'y a jamais eu de problème, en tous cas lorsque c'est la droite qui est aux affaires. Alors pourquoi se priver ? En enlevant Mickey, ils feront, les islamistes du Liban, d'une pierre trois coups : un, ils terrorisent la France et l'Occident en enlevant le Président qu'ils menacent de mort ; deux, ils coinent sévère Sarriri et son clan ; trois, ils prennent une montagne d'oseille pour, éventuellement, relâcher l'otage. Donc tout bénéfice ! À tous points de vue !

Elle est pas belle la vie des grands de ce monde ! »

Je n'avais jamais vu Big Louis parler aussi longtemps sans s'arrêter, sans s'humecter le gosier entre deux paragraphes de son passionnant mais interminable monologue.

— Louis, fais gaffe, tu vas te déshydrater à causer comme ça, tu vas t'assécher les amygdales !

Big Louis me fit alors un beau sourire.

— Tu as bien raison mais je dois t'expliquer, mon petit Albert, qu'il va falloir nous organiser pour empêcher ce plan des barbus et être à la hauteur de notre réputation. Nous, les vieux gauchos, on va se mettre à plat ventre, se défoncer la gueule, se mettre minable comme on dit en sport, pour protéger Mickey, l'empêcher d'avoir des misères. On va prendre des risques énormes pour sauver un petit connard qu'on ne peut pas blairer. C'est pas beau, ça ?

Louis me regardait, l'air désolé. Je lui répondis du tac au tac.

— C'est ce que tu as voulu, mon vieux ! C'est dans ce turbin que tu m'as fait venir ! Putain, c'est dingue ! Mais on va le faire, Louis, puisque c'est notre job. Et puis, le nabot, mal gré qu'on en ait comme disait Poquelin, il est le Président de la France. Alors, on n'a pas le choix. Surtout que les empaffés de Fatah-al-Islam, ça m'a l'air de fameux assassins, complètement à la masse, sans foi – trop de foi tuant la foi ! – ni loi. Ce sont de vrais tueurs, totalement barges, tels des nazis. Des néo-nazis ennemis menaçant un quasi-facho ami, voilà l'équation à laquelle il va bien falloir se résoudre ! Ça va pas plus mal que si c'était pire, quoi ! Alors, Louis, par quoi on commence ?

Louis me fixa avec calme.

— On réfléchit, Albert. On va chez Ernestine écluser une ou deux boutanches de Condrieu, tous les deux, bien posément. Je te dis tout ce que je sais et tous les moyens dont je dispose... et on réfléchit. Ça te va mon gamin ?

— Ça me va toujours, le Condrieu, Louis. Tu le sais bien !

Le ministre décrocha son téléphone.

— Amandine, mon petit, vous pouvez demander la bagnole et le chauffeur

pour Boulogne-Billancourt, s'il vous plaît et appeler *Chez Ernestine*, deux couverts, on arrive avec Albert, merci !

En passant devant le bureau de la sublime susdite, je lui décochai un de mes regards les plus suggestifs, en douce de Louis qui courrait devant. J'eus la vague impression que la miss en fut un peu troublée. Un petit rien de coquin dans l'œil, me sembla-t-il. J'en fus fort aise. Cela faisait des semaines que je la draguais plus ou moins sérieusement, plus ou moins ouvertement tout en me gaffant de Big Louis. Elle me faisait de plus en plus envie, cette belle gonze. Un vrai gros désir !

*

Chez notre chère amie aubergiste, la belle, la vive et la plantureuse Ernestine, au regard de braise, assis bien au calme dans notre petit coin à nous, Condrieu de chez Perret à température dans les verres et quelques gougères tièdes, goûteuses dans une assiette – comme au Taillevent, une référence – nous fîmes le point.

Louis me dit que le ministre des affaires étrangères Couchtard allait se rendre *illico* à Beyrouth pour faire examiner la situation au Liban. En réalité, Niko lui avait surement demandé d'aller flairer l'atmosphère et surtout de rencontrer Sarriri pour savoir quoi faire. Il avait un peu beaucoup la trouille, le nabot, compte tenu de ce qu'il savait. Courageux quand c'est les autres qui sont devant ! Mais pas rassuré quand c'est lui qu'on menace, sûrement, comme tout le monde, Président ou pas.

N'est pas De Gaulle ou Mitterrand qui veut ! Il faudra manger encore un peu de soupe, mister Président !

— Donc, tu vois, mon Albert, pourquoi j'ai insisté pour que tu viennes avec moi. Nous sommes seuls ! Je suis membre du Gouvernement mais, tu le comprends depuis le début, ce n'est qu'un titre, qu'un positionnement pour faire bien. Le secrétaire d'Etat spécialisé dans la lutte contre le terrorisme. Bravo ! C'est une première. Mais c'est bidon complet. À part un point de presse chaque quinzaine pour faire de la mousse et ne surtout rien dire d'important, ce rang ne m'apporte rien. Tu l'as bien vu toi-même. On a fait quoi, depuis plus de trois mois ? De la mousse, c'est tout ! C'est du « falbalisme » tout craché. Je pourrais

démissionner maintenant que je sais avoir été pris pour un con. Faire comme JJSS il y a trente ans ou le professeur Schwarzenberg avec Mitterrand. Mais maintenant qu'on est aux manettes, eh bien je te le dis, je n'ai pas envie de lâcher. Ils nommeraient peut-être un vrai connard pour me remplacer, un foie-blanc qui nous ferait les pires misères, un empaffé de droite – pléonasme ?– qui voudrait me faire payer chéro le fait d'avoir été choisi en premier ! On s'en fout de la politique. On s'en tamponne ! On s'en tape ! On va faire notre boulot. C'est tout ! OK ?

— C'est OK, Louis, sans aucun problème. Mais je ne peux pas te laisser dire que depuis trois mois on n'a fait que de la mousse. Tu es injuste. On a bossé, merde ! On a empêché pas mal d'attentats et donc, au final, probablement pas mal de morts et tout le malheur qui va avec, il me semble et on a stoppé un sacré paquet de salopards !

— Je suis bien d'accord avec toi, Albert, je ne parlais pas de nous ! On a fait ce qu'on a pu, c'est certain ! Mais on s'est démerdés presque tout seuls, reconnais-le.

— Ouais ! C'est vrai que le nabot, lui, pendant ce temps, il n'a fait que parader !

*

Et Louis passa à autre chose.

Son visage s'éclaira.

Il redevint en deux secondes le Rabouret que j'aime, inexpugnable, courageux, compétent.

— Les mecs du château m'ont donné plein d'informations sur ce qui se passe au Liban. Les combats armés entre le Fatah-al-Islam et l'armée officielle du Liban s'intensifient sévère notamment depuis qu'a été annoncée par l'ONU la création d'un tribunal international chargé de juger les assassins de Trafic Sarriri. Tout ça ne va pas s'arranger et les islamistes risquent de morfler duraille ! Il leur faut donc trouver une combine pour ne pas se faire anéantir. D'où l'idée de l'enlèvement du nabot, qui se fait de plus en plus crédible, l'idée, pas le nabot,

bien sûr ! Tu me suis ?

— Je te suis, Louis, pousse, pousse toujours ! Comme aurait dit Francis, le cadet des Pélissier, à son grand frère Henri pendant la montée du Tourmalet.

— C'est pas trop le moment de parler vélo et Tour de France, tu ne crois pas ? Il faut qu'on aille sur place, mon petit Albert, à Beyrouth, pour étouffer le projet dans l'œuf si on peut, avant que le nain ne se fasse kidnapper.

— Louis, d'abord c'est toujours le moment de parler vélo et Tour de France parce que c'est chouette et ça empêche de devenir trop con. Ensuite, je n'ai pas trop envie d'aller au Liban en ce moment, Louis. Quand à toi, ministre en exercice, je suppose que tu ne peux pas te barrer comme ça et quitter le territoire national comme un vulgaire touriste ! Ca ne doit pas être simple. Il doit y avoir des tas de problèmes de diplomatie à régler, des questions de sécurité qui se posent. Je n'en sais rien, mais tu es secrétaire d'Etat maintenant, Louis ! Et puis merde, le nabot je veux bien le protéger parce que c'est le Président mais je n'ai pas envie de risquer ma peau pour cet empaffé. Voilà, c'est dit ! Je ne peux pas le blairer ce mec, alors me demande pas plus que je peux faire !

Le visage de Louis devint livide.

— Putain, je n'avais pas pensé à tout ça ! C'est vrai que je dois sûrement avertir des tas de gens si je me barre à l'étranger. Le Président lui-même, le gros nul qui sert de Premier Sinistre et même ce sagouin de Couchtard si ça se trouve ! Bien sûr mon directeur de cabinet, tu sais bien le jeune énarque qu'on m'a imposé mais qui me fout une sacrée paix ! Et les services secrets, et la police et la gendarmerie et les Douanes... et même la gardienne de mon immeuble, l'huissier d'étage va savoir... bref, tout le monde, quoi ! Putain, je suis plus un homme libre, Albert, je suis en cage, je suis en cabane... je suis au chtard quoi !

Et Louis devint rouge de colère et blanc de honte en même temps. Rouge plus blanc ça fait rose en général. Ce n'est pas une couleur à porter crânement par les temps qui courent ! Mais surtout le visage du ministre, il était devenu d'une sorte de bordeaux clair, si je puis dire, comme celui des vieilles roses fanées qui commencent à durcir un peu. Je ne sais pas si vous voyez ? Une couleur cireuse, un peu d'outre-tombe, qui m'inquiéta sérieusement.

— Oh, Louis ça va ? Bois un coup de flotte ! Oh là, tu veux que j'appelle le

SAMU ?

— Arrête ton char, petit ! Ca va aller mais, brutalement, là, devant toi, j'ai eu conscience d'avoir fait une connerie énorme en acceptant ce poste « à la mords moi le nœud ». C'est nul. Travailler pour des petits connards et, en plus, me retrouver en taule, coïncaga complet ici. Plus rien pouvoir faire comme avant, tu te rends compte ! Tu te rappelles, gamin ? On respectait les règles mais on faisait quand même un peu comme on voulait chez les perdreaux. Et si on voulait se barrer à Beyrouth parce que le devoir nous y appelait, et ben on se barrait à Beyrouth, un point c'est tout ! Ca me fout les boules. Ca me rend dingue. D'un coup ça m'a chopé. Ca m'a bloqué le sang, un truc comme ça. J'aurais pu calancher là, séance tenante, tellement j'avais honte.

Rien que d'en parler, ça lui fit du bien à Louis. Son visage redevint quasiment normal, si l'on peut dire. Il redevint, disons, son visage. Normal – qui, en général déjà ne veut pas dire grand-chose – serait un peu réducteur, Louis ayant une figure particulièrement atypique, un peu style empereur romain. Néron tel que je l'imagine. Des traits nets, mâchoire carrée, yeux assez enfoncés, très noirs, très vifs, pommettes saillantes, nez aquilin, front haut, crinière blanche, ondulée, brillante. Beau mec, le Louis, plus très jeune, assez volumineux voire gros mais avec encore du style. Une tronche d'empereur romain, quoi ! Peut-être un peu décadent... beaucoup décadent même !

— Ca va mieux on dirait. Reste calme Louis. Putain, ils nous cassent les burnes avec leurs contraintes à la con ! Je vais te dire un truc : on doit aller à Beyrouth et bien on va y aller. Ministre ou pas !

— Comment ça, on va y aller ?

— On en a fait d'autres, non ? Monsieur le secrétaire d'Etat va officiellement rester ici. Mais le citoyen que tu es, un peu grimé, accompagné de bibi, il va partir dès cet après-midi faire du tourisme au Liban sous le nom de monsieur Tumelat. Je vais demander à Lisdinia de nous retenir deux places sur le premier avion qui décolle pour Beyrouth. J'ai conservé tous nos faux fafs avec lesquels on naviguait naguère. J'ai retrouvé ça l'autre jour, dans mon coffre, au grenier. Tumelat, ça a fait tilt ! Tu te rappelles Tumelat, Louis ? L'Irlande ! C'était terrible cette affaire où tu t'étais fait passer pour un propriétaire de chevaux de courses, ça te reviens, Louis ? Au Connemara. On avait dû buter des types qui faisaient du trafic de pur-sang. Ils t'avaient enlevé les fumiers, ils t'avaient pris

en otage !

— Si je me rappelle cette histoire, putain, tu parles gamin ! Qu'est-ce qu'on avait pu écluser comme bière en Irlande, nom d'un chien ! Géniale la bière rousse irlandaise, sacrée bière ! Sacré pays, l'Irlande ! Sacrée région, le Connemara ! Sacrée affaire, putain, l'affaire Saint Louf ! Sacrés chevaux ! Tumelat, putain, sacré nom ! Et les irlandaises, oh putain, sacrées bonnes femmes, sacrées gonzesses les Irlandaises ! Tu as raconté cette histoire à notre vieux pote Max Billancourt qui en a fait une des nouvelles de son bouquin *Rendez-vous en Enfer*. Putain sacrée aventure !

— Oh, Louis, sacré nom de Dieu... fis-je en faisant claquer mes doigts... comme pour le faire sortir d'un songe. Je suis là, Louis ! Le Liban, le nabot, Tumelat, c'est maintenant, c'est ici ! Ouh, ouh ! ouh ouh ! Louis s'il te plait !

— Je sais pas ce que j'ai, mais je tourne pas rond aujourd'hui !

— Etre membre du gouvernement, tu en as la preuve, ça rend un peu maboule... alors, Louis, on va faire comme si tu ne l'étais pas !

— Merci, mon petit Albert. Heureusement que tu es là ! Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? Pourquoi tu fais tout ça ?

— Parce que je t'aime, Louis, tout simplement.

Et je déposais sur le front de mon empereur romain décadent un baiser à la fois tendre et respectueux. Ca le remit totalement d'aplomb en une demi-seconde.

C'est parfois étrange la vie. Y a plein de mecs qui n'hésiteraient pas à se faire passer pour des ministres alors qu'ils ne le sont pas et, probablement, ne le seront jamais... des mythomanes ou des escrocs ! Louis, lui, il va se faire passer pour un citoyen normal, en quelque sorte, alors qu'il est secrétaire d'Etat, membre du gouvernement de la France, ce qui n'est pas tout à fait rien.

Paradoxal, étrange et paradoxal.

Comme d'habitude au fond !

OÙ BEYROUTH NOUS PRIT DANS SES BRAS

Nous arrivâmes à Beyrouth le soir même. Quatre heures de voyage pépères, bien arrosées, dans l'avion nickel-chrome de la compagnie nationale libanaise avec des hôtes charmantes et attentives, un repas soigné à la mode orientale, du bon pinard. M.Tumelat, mon imposant voisin, qui craint un peu l'altitude, usa abondamment du Kéfraya rouge, excellent au demeurant, fruité et long en bouche et surtout servi à volonté. Il dormit à poings fermés, complètement écroulé dans son large siège, en ronflant pire peut-être que les énormes réacteurs de notre Boeing !

Au total, le voyage fut agréable, autrement mieux que sur notre compagnie nationale à nous, la tricolore, à tous points de vue, vous pouvez me croire. Sur les zincs d'Air France, Louis n'arrive pas à s'asseoir correctement, because la largeur de son postérieur et la proéminence de son ventre. Il arrive à peine à becter, à cause du peu d'espace entre les sièges. Quant à moi, je passe, en général, le voyage à gueuler qu'on nous traite comme des animaux, comme du bétail ! Et j'ennuie et énerve tout le monde ! Bêtement !

À Beyrouth, dans un taxi très confortable conduit par un chauffeur silencieux, nous nous dirigeâmes vers l'hôtel Alexandre, sur les hauteurs, dans un quartier plutôt chic de Beyrouth-Est. Dans cet établissement descendent couramment des européens et en particulier des Français. C'est un bel endroit avec des chambres confortables, des couloirs spacieux, bien décorés, des boutiques, un restaurant de qualité et, au sous-sol, un bar sympathique avec un pianiste.

Devant, le petit jardin, constamment arrosé en cette saison, est joli et frais. C'est plein de fleurs de toutes les couleurs et de superbes plantes grasses. Le personnel est à la fois stylé à l'orientale, c'est à dire très serviable voire un peu obséquieux et en même temps plutôt décontracté. Le résultat, en tout cas, est très satisfaisant pour le client qui se sent tout de suite à l'aise, comme en vacances.

C'est le cas de M.Tumelat et moi. Sitôt arrivés nous avons déballé nos costards et nos chemises... et hop !... direction le bar au sous-sol. Il n'y avait encore personne, les clients étant tous au dîner. Dès que nous sommes entrés, un mec a surgi derrière le piano, « comme un diable de sa boîte », pour employer, par

commodité, un lieu commun.

D'où sortait-il ce mec au piano ? Il s'est redressé sur son siège, comme si celui-ci était monté sur ressorts et s'est mis à jouer immédiatement, mécaniquement, dans la seconde qui a suivi. C'était très étonnant et très drôle... on s'est regardé avec Louis et on a ri de bon cœur. Deux ou trois coups de blanc bien frais avec des petites olives noires pimentées à ravir – il est parfait le Kéfraya, décidément un bien joli pinard, rond et subtil – puis nous sommes passés au restaurant, dans une salle claire et joliment agencée, pour nous régaler d'excellentes recettes « orientales occidentalisées » si je puis dire : des légumes sensationnels, tendres et délicats, une volaille au citron moelleuse et goûteuse, un pinard fruité et bien structuré.

Oh la, la, Beyrouth, c'est le paradis sur terre !

À la fin du repas, il y eut comme une agitation dans la salle. Les serveurs se mirent à parler entre eux en se faisant des gestes. On sentait nettement qu'il se passait quelque chose. Lorsque le maître d'hôtel s'est approché pour remettre l'addition, je l'ai questionné sur la fébrilité ambiante. Un attentat à la voiture piégée venait de faire plusieurs morts à Sin El-Fil dans le quartier est de la ville, à vol d'oiseau pas très éloigné de notre hôtel. À Beyrouth, on a depuis longtemps l'habitude de la violence mais là, encore une fois, un homme politique très connu avait laissé la vie : le député de la majorité Antoine Ghanem, anti syrien notoire. Et depuis l'attentat contre Sarriri, de nombreux libanais, disons pour faire simple, les pro-occidentaux, n'apprécient pas, mais alors pas du tout, la pression syrienne, l'énorme pression syrienne, tout comme ils rejettent absolument l'intégrisme musulman de Fatah al islam. D'où l'agitation et l'émotion palpable de la salle et qui nous a bien fait prendre conscience, à Big Louis et à moi, qu'on venait d'arriver dans un sacré guépier.

Beyrouth, le paradis sur terre ? Tu parles, Charles !

Ce ne serait pas l'enfer, plutôt ?

On se regardait, Louis et moi, interrogatifs et un chouia inquiets. Nous sommes des professionnels, c'est certain et rien ne peut vraiment nous faire peur. On en a vu d'autres et des sévères ! Mais là, à Beyrouth, compte tenu de ce que

nous venions faire, il nous semblait qu'on n'allait pas se marrer du tout et qu'il faudrait du savoir-faire, du courage et surement pas mal de bol !

Et tout ça pour sauver le nabot qui nous servait désormais de chef d'Etat ! Un petit monsieur qui ne tenait même pas l'alcool comme en témoignaient les images qui passaient quasiment en boucle sur la télé de ma piaule : au G8, le Niko est arrivé à une conférence de presse après un entretien avec le tsar Vladimirévitch Poutine, visiblement beurré comme un petit Lu et très content de lui, fier comme Artaban, ce con ! Décidément ce mec n'est pas un grand. Il nous fait honte, déjà. Je n'aurai pas cru si vite quand même ! Quand on est une petite nature, on s'abstient, monsieur le Président de mes genoux ! En tous cas, la télévision publique libanaise ne se privait pas de se foutre ouvertement de sa gueule. J'eus, *in petto*, le sentiment que ce guignol finirait mal et, quelque part, de façon apparemment paradoxale, ça me rassura et même, d'une certaine manière, ça me ravit.

En attendant, il fallait dormir fissa, compte tenu du programme du lendemain, particulièrement copieux. Le sommeil a cette vertu, en plus de donner de l'énergie, de remettre les choses à leur place. En tous cas, c'est comme ça que ça marche chez moi.

Le réveil fut agréable, la sonnerie programmée à cet effet étant douce et harmonieuse... ce qui est très rare. La plupart des réveils-matin émettent des bruits insupportables qui mettent en rogne pour la journée.

Je commandai, d'une humeur badine, un petit déjeuner conséquent, avec deux litres de café bien fort, du jus d'oranges pressées et des œufs brouillés accompagnés de saucisses et de bacon. Je bouffe toujours beaucoup le matin quand je suis à l'hôtel, alors qu'*at home* je ne peux clapper quasiment que dalle ! C'est bizarre cette affaire-là, mais c'est comme ça !

La fille qui apporta le plateau quelques minutes après était très mignonne, style libanais en plein, cheveux roux foncé, belle poitrine, yeux noirs très vifs, bien en chair. Elle me regarda d'un air fripon, le corsage largement déboutonné, le soutien-gorge blanc apparent. Après avoir posé délicatement le plateau d'argent sur la table basse, elle se releva, me fixa intensément et s'avança vers moi avec lenteur. Je fus un peu surpris mais tout de suite très excité, comprenant qu'elle me cherchait, la coquine. Alors, je la pris dans mes bras, sans hésiter le moins du monde et lui roulai un patin bien humide, la langue chercheuse, la

main droite dans la laiterie. Elle répondit dare-dare à mon élan, lèvres chaudes et langue agile. Nous nous allongeâmes sur le pieu afin de faire plus ample connaissance et nos habits se retrouvèrent en deux coups les gros sur la descente de lit. Elle était bonne, la miss et, en plus, très bonne, visiblement bien entraînée et aimant beaucoup les exercices que nous fîmes de conserve, à l'amble, bien coordonnés, proprement exécutés entre deux camarades de baise qui n'attendent rien d'autre que du plaisir, simple et sans chichis. Nous utilisâmes toutes les positions dites classiques, missionnaire, levrette, Duc d'Aumale. Elle connaissait très bien ses gammes qu'elle exécutait avec beaucoup application et un évident plaisir. J'en fus ravi, elle aussi.

Nos exercices terminés, Miss Liban se rhabilla en silence, un petit sourire mutin aux lèvres. J'admirai son large bassin et son soyeux frifri, ses belles cuisses cuivrées et ses seins lourds. Nous n'avons pas échangé un mot pendant le déroulement des épreuves. Tout juste quelques onomatopées et quelques soupirs de satisfaction, quelques borborygmes par politesse. Comme quoi on peut sacrément communiquer avec quelqu'un, même de façon intime, sans parler du tout, sans se dire un seul mot.

La belle s'esbigna en souplesse après m'avoir donné un léger baiser d'adieu sur les lèvres. Je restai, quelques minutes bien méritées, me dis-je, voluptueusement allongé à poil sur le plumard, apaisé, en pleine forme.

La sonnerie, stridente cette fois, du bigophone me fit sursauter. C'était big Louis qui se demandait ce que je pouvais bien foutre. Il m'attendait depuis au moins une heure en bas, disait-il, après avoir bu douze cafés et bouffé trois kilos de viennoiseries, espère !

— Magne-toi le train, Albert, s'il te plait !

— J'arrive, Monsieur Tumelat, j'arrive... j'ai jamais rien fait d'autre qu'arriver !

*

Personne ne parlait trop dans le taxi qui nous emmenait vers le cabinet du Ministre de l'économie et des finances, là où j'avais obtenu un rendez-vous confidentiel pour Monsieur Marcel Tumelat, homme d'affaires français, à la

recherche discrète de gros investissements au Liban. J'avais précisé que c'était tellement confidentiel que l'Ambassade de France, elle-même, ne devait pas être au courant ! Au Liban, on aime les affaires à un point tel, qu'on est prêt à tout, toujours et sur tous les sujets, pour réussir. Tenir à l'écart une ambassade n'était qu'un petit détail !

Les rues étaient pleines de monde, de flics et de militaires. Il faut dire que l'on enterrait Antoine Ghanem, assassiné la veille et que l'évènement était d'importance pour tout une partie du peuple beyrouthin.

À notre arrivée au ministère de l'économie et des finances, nous fumes accueillis fort aimablement par la sculpturale secrétaire du conseiller spécial du ministre qui devait nous recevoir. Le docteur Samyn Aupaff – comme en Allemagne, on appelle ici docteur tout titulaire d'un doctorat, qu'il soit de médecine, de droit, de lettres, d'économie ou d'autre chose – serait malheureusement en retard ayant dû se rendre d'urgence chez son dentiste, à cause d'une terrible rage de dent chopée au cours de la nuit et qui lui avait gâché son sommeil. Bon. Nous nous installâmes, à l'invitation de la sculpturale, dans le bureau d'Elmami puisque tel était le magnifique prénom de monsieur le conseiller spécial !

La plantureuse assistante – fessier d'enfer et poitrine abondante mettant un joli petit corsage rouge au supplice... décidément ces libanaïses rousses sont très sexy et je vous parle en amateur éclairé – nous apporta du café... turc, précisa-t-elle. Nom de Dieu ! Ils le boivent, ça ? C'est dégueulasse. Il y a autant à becter qu'à boire dans cette mixture noire ! Je faillis dégueuler pour de bon. Louis me regarda mi navré mi amusé, un peu inquiet me sembla-t-il.

— Tu es tout blanc, Albert. J'ai la vague impression que tu n'aimes pas vraiment ce caoua ?

— Arrête Louis, c'est ni plus ni moins qu'un assassinat ! Elle essaie de nous empoisonner, la miss ! C'est pas une assistante, putain. C'est la Voisin !

— La voisine tu veux dire ? Louis me regardait de plus en plus inquiet, navré et inquiet.

— Non, la Voisin, l'empoisonneuse

— D'accord, d'accord, reprends-toi, le docteur Aupaff va bientôt arriver, il faut que nous soyons au top !

Visiblement, Louis ne connaissait pas une des plus fameuses empoisonneuses de l'Histoire de France. C'est dingue, lui qui connaissait plein de choses variées, notamment historiques. La Voisin, elle a existé ou c'est moi qui déconne à plein tubes ? Le début d'Alzheimer ou quoi ?

C'était quoi déjà son prénom à Alzheimer ? Je ne sais plus... je sais ça commence comme ça !

— Putain qu'est-ce qu'on se fait chier dans ce bureau, lâchai-je, ostensiblement.

— Parle plus bas car on pourrait bien nous entendre... Il chantonnait... avec une voix de tête imitant Tino Rossi.

— Je m'en bats les roustons, parrain !... ça fait une demi-plombe qu'on est laga et le docteur Mabuse est toujours chez son arracheur de dents ! J'aime pas attendre, tu le sais ! Ca m'emmerde d'attendre ! Ça m'exaspère d'attendre ! D'attendre ça me donne envie de balancer des mandales à tout ce qui remue ! Dis-donc la Voisin tu crois qu'elle a quelque chose à picoler ?

— La voisine, tu veux dire ? La choucarde d'à côté ? Miss gros seins ?

— Oui, la Voisin quoi ! L'empoisonneuse, celle qui a été raccourcie puis brûlée en place de grève vers 1680, la miss Deshayes épouse Monvoisin, quoi ! L'affaire des poisons c'est marrant que ça ne te dise rien, à toi qui sais plein de trucs de toutes sortes !

Je voulais montrer à Louis ma culture, pour une fois ! Et puis me creuser un peu le cigare, ça faisait passer le temps dans ce burlingue à la con ! Pas désagréable à l'œil d'ailleurs le bureau d'Elmami. Style oriental, arabo-libanais si on peut dire, mélange de finesse et de tarabiscotage, belles boiseries, beaux tissus, meubles raffinés mais un rien trop clinquants, un brin trop « m'as-tu vu », un peu gênant, un peu bidon... voilà ce que j'en dirais, pour faire simple.

J'étais là dans mes réflexions artistico-mobilières, lorsque, tel un ouragan, un énergumène barbu, entra dans le bureau. C'était Samyn Aupaff, furieux de nous voir là. La secrétaire se précipita et dit que nous avions rendez-vous. Le docteur nous dévisagea, s'approcha et tendit la main. Nous nous présentâmes.

— Je vous demande humblement pardon pour ma mauvaise humeur mais je souffre beaucoup. Un abcès dentaire. J'avais oublié notre rendez-vous. Je suis

confus. Asseyez-vous, messieurs et soyez les bienvenus au ministère de l'économie et des finances.

La voix s'était faite douceuse mais le regard était resté très noir, très dur, quasiment haineux. Cela confirmait que ce gusman ne nous aimait pas énormément, indépendamment de l'histoire du dentiste dont je ne savais pas quoi penser réellement. Aupaff était un des premiers noms qui m'avait été indiqués par Aubin Ubain, un jeune copain des services secrets à qui j'avais demandé quelques tuyaux sur les islamistes du Liban. Il m'avait dit, ce cher Ubain, de me méfier de Samyn Aupaff, représentant au sein d'Al-Qaïda de la branche libanaise et certainement chef politique du Fatah-al-Islam. Ce mec, au passé très complexe, bardé de diplômes et de talents, avait réussi à devenir un haut fonctionnaire très important au ministère des finances et s'était retrouvé conseiller spécial du ministre, chargé notamment des relations internationales. Je ne l'avais pas dit à Louis pour pas lui coller le tracsir mais je savais dès le départ que ce bon docteur était en réalité un terroriste et un assassin prêt à tout pour sa cause et capable, en même temps, de faire le douceux lèche-prose devant deux français venus lui raconter des salades. Un véritable scorpion, quoi ! Il fallait s'en gaffer sévère de cet empaffé d'Aupaff... ce que je faisais. L'idée était de le voir, de le connaître puis de le surveiller et de lui filer le train pour arriver à ceux qui voulaient enlever le nabot, Mickey, le pygmée... bref le désormais président de la République de la France.

Louis jouait son rôle d'homme d'affaires à merveille. Il parlait d'abondance avec Elmami et lui décrivait un projet d'installation dans la plaine de la Bekaa d'une unité de production de fruits et légumes sous vide. L'exceptionnelle qualité des produits libanais avait donné l'idée à monsieur Tumelat et à son cabinet d'affaires, de créer une usine « heigh tech » afin d'envoyer des fruits et légumes frais très « haut de gamme » aux élites de l'Occident qui ne savent pas quoi foutre de leur pognon et sont prêts à dépenser des fortunes pour avoir sur leur table, en 24 heures, les meilleures pêches, les plus goûteuses cerises, les poires les plus savoureuses, les haricots verts les plus fins, les courgettes les plus fondantes, les plus onctueux des avocats... bref, le top du top, en n'importe quelle saison, épluchés, parés, prêts à être consommés ou à cuisiner. De riches américains ou japonais se font bien envoyer par avion, chaque jour, du pain de campagne Poilane ! Tout ça parce qu'il est considéré comme top... alors que personnellement je le trouve tout à fait médiocre, si on le compare avec, par exemple, le « pain croissant » de Cerdon-du- Loiret ou le formidable pain de

campagne de monsieur Daubry, à Vannes-sur-Cosson ! Mais, pour les snobinards, ce qui importe c'est le « quand-dira-t-on », le « à la mode », le « on en parle », pas la réalité des choses ! Alors qu'ils aillent se faire voir tous ces cons ! !.

Tumelat, en tous cas, expliquait avec force détails et les gestes adéquats à un Aupaff paraissant conquis son formidable projet, créateur de nombreux emplois et porteur d'une image nouvelle du Liban. Aujourd'hui, en France, Liban ça veut dire guerre civile, morts, haines, violences. Mais ça, c'était avant ! Après, quand on dira Liban, on pensera soupes de fraises, oreillons d'abricots, confits d'aubergines ou compotées d'oignons nouveaux. Ce n'est pas tout à fait pareil ! Ca, c'est de la géopolitique, monsieur le conseiller spécial ! Cher Docteur Elmami Samyn Aupaff, très cher ami de la France et de son nouveau héros, Magic Mickey !

Louis allait un peu loin, se laissait totalement déborder par sa fougue feinte, son faux enthousiasme. Quel génial comédien ! Quel acteur magistral ! C'était Jean Gabin dans *Le Cave se Rebiffe* lorsqu'il veut « séduire » Maurice Biraud pour lui faire fabriquer des faux talbins. Je me régalais à le regarder déballer ses conneries « audiardiennes » à un Aupaff étrangement muet, comme stupéfait par tant de charme et de conviction, même si le reflet noir demeurerait très noir dans son regard, signe peut-être que lui aussi faisait semblant.

L'entretien dura un bon moment. Le conseiller posait des questions ; l'homme d'affaires répondait, argumentait. Mais d'où Louis sortait-il tout ça ? J'étais estomaqué. Tumelat mit bien profond si je puis m'exprimer ainsi.

Le conseiller se leva de son siège et s'approcha de nous.

— Revenez me voir monsieur Tumelat, avec des cartes, des prévisions chiffrées, des business plans, des « price-caps », des courbes, des graphiques, des projections de chiffre d'affaires, de marge opérationnelle et de bénéfice net... bref avec tout ce que doit fournir un honnête homme d'affaires qui veut être crédible ! Je trouve votre projet très intéressant notamment au plan géopolitique. J'ai bien aimé votre couplet sur l'image du Liban qui mériterait d'être radicalement changée. Vous me plaisez, monsieur Tumelat ! Je vais parler de tout cela au ministre, qui en parlera au Premier ministre, lequel en parlera au Président Mahoud. C'est lui qui décide de tout ici, vous savez. Nous nous faisons de la politique mais lui c'est un chef de guerre. Il possède une milice privée de

près de cent mille hommes armés, qui défendent le sud-Liban contre l'envahisseur juif israélien. On dit que c'est l'armée libanaise ; en réalité, c'est l'armée personnelle de monsieur Emile André Mahoud. C'est pour ça qu'il est resté le Président, le chef, le patron, le caïd, quoi ! Il nous casse un peu les couilles, comme vous dites en France, ce président, il est un peu nul, il faudrait un peu le virer... mais on ne peut pas, monsieur Tumelat, on ne peut pas, c'est comme ça ! Alors, pour le moment, on fait avec. On n'a pas le choix ! Le Liban crève sur place mais on assume, on subit !

Aupaff avait dit cela, les mains jointes, avec une voix suave, miellée, à l'accent onctueusement oriental, alors que ses yeux crachaient le feu de la haine. Ce mec me faisait peur avec sa barbe noire et son visage émacié. Il me donnait l'impression d'être un personnage habité par un autre et qu'Elmami l'habite !

Je commençais à divaguer un peu, saoulé de paroles, proche de l'endormissement.

Je me repris brutalement. Je me levai. Louis en fit autant.

— Monsieur Tumelat, je suis désolé de vous presser mais n'oubliez pas votre prochain rendez-vous. Vous êtes déjà en retard. Pardon, monsieur le conseiller, je vous prie de bien vouloir m'excuser...

— Je vous excuse bien volontiers, je sais ce que c'est. Bon, monsieur Tumelat, revenez très vite avec un dossier complet, des courbes, des graphiques, des tableaux, des statistiques, des prévisions chiffrées, tout ça. Je vous ferai part des réactions des autorités à votre beau et noble projet. Merci mille fois. Que la journée vous soit douce... prenez soin de vous... au revoir... à bientôt... je me réjouis déjà...

Et il fit trois ou quatre courbettes vers Louis, les mains sur la poitrine, comme un loufiat salue un supérieur hiérarchique, obséquieux.

Il me serra la pogne idem, un chouia moins cérémonieux, mais avec un sourire aux dents blanches.

— Au revoir, cher monsieur, à bientôt de vous revoir. Prenez bien soin de vous.

— Au revoir, monsieur le conseiller et merci infiniment pour votre courtoisie et votre sens de l'écoute. Monsieur Tumelat y est très sensible.

Je me mettais à faire comme lui, pour rester dans le ton, prolonger un peu l'atmosphère, créer des liens. Bref, je faisais mon boulot du mieux possible. Le faux-culisme et la compromission, ça s'apprend plus vite que la sincérité et le courage, espère ! Et ça présente moins de risques !

Nous attendîmes d'être sortis du ministère pour parler, *because* les possibles micros. Il faut vraiment se gaffer de tout à Beyrouth !

— Drôle de mec, cet Aupaff, dit Louis d'une tonalité assez neutre.

— Drôle d'empaffé, ce mec, répondis-je.

— Pourquoi tu dis empaffé ?

— Louis, c'est juste pour faire un mot. Empaffé, Aupaff, c'est marrant, tu ne trouves pas ?

— Non, je ne vois pas. Ca n'est pas grave. Ce qui est étrange chez ce conseiller, c'est son regard qui montre exactement le contraire de ce qu'il dit. Ca m'a foutu quasiment les jetons.

— Ca ne s'est pas vu, Louis. Tu as été royal, royal je te dis... comme la gelée ! Incroyable ! D'où tu sortais tous ces trucs sur l'usine de fruits et légumes, la plaine de la Bekaa, la technique du sous vide, les emplois, les investissements, les taux de rentabilité et tout le toutim ! C'est pas croyable ! Tu m'as bluffé complet et Aupaff aussi, j'en suis sûr ! Bravo !

— J'étais inspiré, c'est vrai, l'Orient m'inspire ! Mais surtout, mon petit Albert, je décrivais un projet que j'ai en tête depuis que je suis jeune. J'adore bouffer, tu le sais et, un jour, j'ai eu l'occasion de déguster dans un restaurant libanais de Paris, des légumes que le patron venait d'apporter de la Bekaa. Cet endroit est étonnant. C'est une haute plaine à peu près aride, sauf où il y a l'irrigation. C'est là précisément qu'on produit artisanalement des fruits et légumes sublimes ! Un peu comme dans une oasis. J'ai tilté. Je me suis dit qu'un jour, peut-être... et j'ai mis au point, comme ça, pour moi, un projet... au cas où... tu sais bien Albert, au cas ! Alors, aujourd'hui ça m'est revenu. Etre au Liban, ça m'a fait penser au Liban, bien sûr, et tout est remonté à la surface, d'un coup. J'étais comme dans un rêve. C'était merveilleux et je crois que je l'ai emballé, Elmami, même si j'ai la curieuse mais très forte impression qu'il faut se méfier de cet olibrius ! Je ne lui confierais pas mes petits-enfants à garder, si j'en avais, bien sûr !

— Bien sûr, Louis ! Tu sais ce qu'on va faire ?

— Non mais je sens que tu vas me le dire.

— On va tout simplement attendre qu'il sorte et on va le suivre. Pour voir ce qu'il maquille. Si on est venu le voir, c'est qu'il peut nous apprendre des choses sur ce qu'on est venu chercher ici. On n'est pas venu pour les légumes de la Bekaa, Louis ! Tu te rappelles !

— Putain, mais c'est vrai ! Je te laisse piloter tout seul, Albert, pardonne moi. Mais, au fait, pourquoi a-t-on vu d'abord Aupaff ? Pourquoi ce mec ? Moi, je m'évade dans mes rêves mais toi tu tiens le manche ! Heureusement que tu es là !

— Louis, on a vu d'abord ce mec parce qu'il fallait le voir en premier ! Fais-moi confiance, monsieur le ministre ! La phase numéro un de notre plan a bien fonctionné. Passons à la suite. Il faut suivre ce foie-blanc. Je sais avec précision qu'il ne sort pas avant treize heures trente, chaque jour pour aller bouffer chez lui à pieds, qu'il revient vers dix-sept heures à son burlingue et qu'il en ressort vers vingt heures trente, en bagnole de fonction. On va louer une caisse pour le filocher le petit père Aupaff et dès ce soir, espère ! En attendant, on va aller boire un coup et réfléchir. On bectera tôt dans le quartier et après tu pourras retourner à l'hôtel. Moi, je vais me grimer léger et suivre notre gusmann. Il vaut mieux que je sois seul.

— C'est ça ! Tu as peur qu'il me reconnaisse avec ma corpulence et ma tignasse blanche. Remarque, je te comprends. De toute façon, je ferai une « super » sieste à l'hôtel. C'est calme et climatisé. Nickel ! J'en bavoche à l'avance. En attendant, on va se faire une petite bouffe sympa. Je trouve qu'on clappe super chouette dans ce bled.

— Très bien, monsieur le ministre, très bien. Allons boire l'apéro, ça nous donnera faim !

— Ca me dit pas pourquoi on est venu voir Elmami, dis-donc. C'est qui, ce mecton, par rapport à notre affaire ? Je crois comprendre que c'est un type important, un islamiste peut-être, peut-être même un enfoiré du complot contre le pygmée ? C'est ça ? Tu ne me répondras pas... pour pas m'inquiéter... C'est ça ? Je te connais comme si je t'avais fait, Albert ! Bon, je crois que j'ai compris. Mais je ne suis pas spécialement inquiet. Je suis en pleine forme, j'ai une pêche d'acier. Et toi je t'ai rarement vu aussi calme et déterminé en même temps. Tu es

plus mature qu'autrefois, c'est ça, plus mature.

— Comme Victor Mature, peut-être ?

— Ah oui, l'acteur américain que tu aimais bien quand tu étais gamin ? J'ai pas fait exprès le jeu de mots. Milles excuses. Encore qu'ici, j'ai le sentiment qu'on va jouer aux tuniques rouges contre de bien méchants indiens.

— Dis donc, Louis, je vois que tu connais tes classiques !

— Oh oui et peut-être encore plus que tu ne crois, mon cher Albert !

Cette dernière phrase, dite lentement, avec aplomb et même force, à la Gabin, me laissa sans réaction, un peu interrogatif. Décidément, Louis était un homme plein de ressources et de mystère. Qu'est-ce qu'il avait bien pu vouloir dire ? Je ne le saurais peut-être jamais !

Nous prîmes un fort bon repas à la terrasse d'un joli restaurant, sur une place élégante et agréablement animée. Le Liban était à feu et à sang, au bord d'une nouvelle guerre civile mais Beyrouth continuait à vivre normalement, du moins en apparence. On s'habitue à tout, même à la violence et aux attentats. C'est dingue ! Lors d'un précédent voyage ici, je m'étais étonné que la guerre civile eût pu durer de 1975 à 1983, c'est à dire pendant huit ans ! Des femmes fonctionnaires m'expliquèrent qu'en réalité leurs maris faisaient, d'une certaine manière, la guerre à mi-temps. Eh oui, la guerre à mi-temps ! Le matin, ces braves gens allaient travailler normalement, ensuite repas à la maison et, l'après-midi, guerre civile. Et pas de la bibine ! De la vraie guerre avec des morts et tout ! À la fin, ils se tiraient dessus, entre voisins, se massacraient la tronche à l'intérieur même des immeubles... mais, le soir, on arrêtait d'un tacite commun accord, pour reprendre le lendemain, vers quinze heures et se défoncer hardiment la gueule ! Comme ça pendant des années ! Faire la guerre, massacrer ses voisins... c'était devenu une habitude, une sorte de seconde nature intégrée à la vie quotidienne. C'est dément, ahurissant. Mais c'est des trucs à savoir pour comprendre un peu ce pays, tellement différent du nôtre, tout en paraissant si proche. C'est aussi un truc à savoir, tout simplement, si l'on veut connaître un peu la nature humaine et son côté noir, parfois incroyablement noir. C'est fou comme les humains peuvent parfois – souvent ? – être cons, débiles, cruels, inconséquents, irresponsables...

En fait, au Liban comme ailleurs, certains font la guerre et la font faire, parce

qu'ils aiment ça, tout bêtement ! C'est hallucinant de connerie mais il n'y a pas d'autre explication. Ne cherchez plus. C'est moi qui ai trouvé et pis c'est tout !

Après l'excellent repas susdit, le gros père Tumelat, alias Big Louis, est allé, comme prévu, faire un roupillon à l'hôtel Alexandre. Je me suis collé une moustache brune du plus bel effet, mis des lorgnons de soleil style Ray Ban, enlevé la cravetouse et retourné, si je puis dire, ma veste qui, de bleu foncé, est devenue blanche. Un vieux truc d'espion, ça ! La veste retournable... beaucoup utilisé en politique récemment par ces sagouins de Couchtard, Jouyet, Bockel, Attali, Hirsch, Védrine et quelques autres de moindre importance mais tout aussi « planches pourries » ! Y'en a quand même des mecs de gauche qui ont refusé des postes, si l'on en croit Manu Tango ou Juju Dray... mais ça fait pas lerche !

Saboulé espion, je me la pète grave ! On dirait James Bond dans les pubs de Peugeot ! Presque aussi sexy ! C'est vrai, je parle peu de mon physique mais j'ai tort ! Les gonzesses, en général, me trouvent plutôt à leur goût. Le style « beau brun » avec une gueule de mec qui a bourlingué et de grands yeux quasiment verts. Je n'en abuse pas vraiment, fidèle à ma Lisdinia depuis pas mal d'années maintenant. Pas complètement, bien sûr. Il y a des pulsions qu'il vaut mieux assouvir de temps en temps, histoire d'équilibrer le bonhomme. Mais, dans ces cas-là, je me dis : « c'est rien, c'est purement sexuel » ou bien « baiser n'est pas tromper » ou des conneries comme ça pour me justifier le truc et ne pas trop culpabiliser ? J'aime Lisdinia, profondément, si je puis dire, mais, bon, je ne suis pas de bois et d'autres femmes peuvent, ici ou là, brutalement m'attirer et me faire envie, surtout si elles prennent l'initiative. J'adore ça... et je n'ai pas toujours la force de leur résister, je le confesse bien humblement. Ma chère chair est faible et je ne monte pas en chaire pour le dire, évidemment. Je pourrais le payer cher !

13 heures 30. Samyn Aupaff est sorti du ministère, comme prévu. Il était seulâtre. Il avait l'air nasebroque complet, le visage tendu et fermé, l'œil noir, très noir. Ce mecton a une vraie gueule de con, d'enfoiré, de terroriste, de tortionnaire... que sais-je encore ? L'habit ne fait peut-être pas le moine mais la

tronche, tout de même, ça classe quelqu'un ! Le conseiller spécial faisait des enjambées énormes et marchait à dix à l'heure au moins, l'enflure ! Il fallut que je fisse gaffe à ne pas le perdre même si je savais qu'a priori il allait chez lui. Super moyen pour ne pas être suivi dans la rue : biller à toutes berzingués et voir qui reste derrière. Pas con du tout ! C'est un pro, Elmami, il n'y a aucun doute ! Moi-aussi, espère ! Alors, je sors toute ma science de la filature, celle apprise par Rabouret lorsque, jeune flic, j'apprenais au commissariat de Boulogne-Billancourt mon job avec passion. L'arme absolue dans un cas comme celui-là, c'est d'être devant le mec qu'on suit, le précéder, anticiper, sentir ce qu'il va faire, pas qu'il se doute de quoi que ce soit. Pas simple ici, compte tenu de la vitesse de déplacement d'Aupaff. Alors, je choisis la totale ! J'empruntai le premier vélo disponible devant un magasin et hop ! En selle mon Albert joli ! Et comme j'ai du bol, la bécane était munie d'un petit rétroviseur. Ce me fût ainsi relativement facile de contrôler mon Elmami, qui marchait, marchait comme un damné, allongeant la foulée, coudes au corps, visage fermé.

À un moment, je le vis entrer furtivement dans une boutique. Je m'arrêtai net, posai le biclou contre un mur et allai lécher la vitrine de la susdite boutique, un magasin de vêtements, plutôt chic. Personne à l'intérieur. Bizarre ! Je décidai d'aller voir de plus près. Un type bien mis – ce qui est assez logique pour un marchand de fringues – me reçut fort civilement, de façon presque obséquieuse, comme souvent au Moyen Orient.

— Bonjour monsieur, puis-je vous aider ? dit l'homme avec une voix douce, en se frottant lentement les mains.

— Je regarde simplement, cher monsieur... dis-je avec mon air le plus naïf.

— Bien sûr, monsieur, il n'y a pas de problème. Vous faites comme si vous étiez chez vous. Je me permets, sans vous importuner, de vous signaler que nous faisons, en ce moment, un rabais important sur certains costumes. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas. Je suis à votre disposition.

Le magasin était vaste, profond sur l'arrière, là où sont exposés les costards, dans de grandes penderies tout en longueur. J'essayais, mine de rien, de voir s'il y avait une porte, une sortie quelconque. Je tâtais les étoffes, tout en reluquant chaque recoin. Je sortais un complet que j'examinais, tout en scrutant chaque détail du local. Mais je ne remarquais rien de spécial et ça me navrait grave parce que, bon sang de bonsoir – je suis vraiment poli ! – je savais qu'Aupaff

était entré et n'était pas ressorti ! Donc, nom d'une pipe de nom de non d'une pipe – toujours poli vous avez remarqué ? – soit il se camouflait là, sous mon tarin, peut-être tapi dans les costards à un mètre cinquante de ma tronche, soit il s'était barré par une issue dérobée, mais laquelle ? J'étais paumé dans mes réflexions tout en donnant l'illusion de m'extasier sur un costume beige clair, à fines rayures, avec des surpiques marron foncé sur le col.

Le tenancier du magasin, qui surveillait tout de très près, s'approcha, la gueule enfarinée, toujours en se frottant lentement les mains et me dit d'une voix mielleuse :

— Il vous plaît ce joli costume, cher monsieur ? Je peux vous faire un bon prix, vous savez !

— Ah, c'est vrai, je le trouve beau... Alors qu'en réalité je le trouvais plutôt « m'as-tu-vu », un peu trop levantin, si je puis dire.

— Regardez cette coupe, la qualité du tissu, les surpiques marron foncé, du plus bel effet...

Le marchand s'approcha de moi avec un sourire extrêmement doux et amical – ça fait un peu bidon mais c'était bien ça – la main tendue comme pour me montrer tout ce qu'il disait.

Mon attention se relâcha alors une seconde et demie. L'homme me prit les deux mains avec les siennes et, au même moment, je reçus un coup derrière la tronche... qui me décérébra ou peu s'en fallut. En tous cas, c'est l'impression fugace que ça me donna, juste avant de sombrer dans un épais sirop. Je sentis à peine que je m'écroulais, ressentant à la fois une atroce douleur et une énorme fatigue. Tout cela dura une seconde à peine... j'eus le sentiment que c'était très long et très pénible. Je pensai même que j'étais en train de calancher, d'avaler mon bulletin de naissance, de passer l'arme à gauche et, bizarrement, je m'en foutais un peu. Je meurs, bon, eh bien voilà une bonne chose de faite. Après tout, tout le monde devra y passer un jour ou l'autre, moi comme les copains, alors un peu plus tôt ou un peu plus tard, quelle différence, ce n'est qu'un détail... ce n'est pas si terrible... salut à tous...

Puis plus rien...

Le noir total...

Le sirop, quoi !

OÙ JE VÉCUS DES TRUCS DINGUES AVEC MICKEY !

En ouvrant avec grande difficulté les mirettes, paupières lourdes et tronche douloureuse, je me dis que je n'étais pas clamsé et je le regrettais quasiment... tout en pensant très fort à Lisdinia à qui je n'ai pas fait mes adieux et à Big Louis. On ne peut pas partir comme ça, tout seul, comme un con, comme un chien. Ca ne se fait pas. C'est un peu impoli il me semble. Encore que... On verra bien, le moment venu... pour l'heure, ce n'était pas l'heure, point à la ligne !

J'avais un mal de crâne effroyable, horriblement présent, qui me détruisait totalement le moral, m'empêchait de réfléchir à quoi que ce soit d'autre que la mort et d'essayer tout simplement de savoir où j'étais et dans quel état j'errais.

Je décidais donc, en plein accord avec moi-même, de récupérer à tout prix, de me reposer, de dormir, de reprendre des forces, de retrouver mes esprits... bref, de revenir à la vie.

Et je re-sombrais *illico* dans le potage, vidé complet, destroy total, fatigué, usé, aux taquets et, malgré que j'en eusse, au bout du rouleau. Le potage après le sirop, ce n'était pas trop le bon ordre mais ça me semblait plus qu'un détail là où j'en étais.

Peut-être que cette fois c'était la bonne et que la vilaine sorcière allait me cueillir avec sa grande faux. Je me préparai à recevoir le coup fatal qui allait me couper la tronche au ras du cou, en une seule fois, bien propre sans même faire trop mal. Une professionnelle, la salope, une vraie professionnelle. Depuis le temps qu'elle œuvrait sur cette planète, il faut dire qu'elle avait assimilé la technique et qu'elle en avait fauché des vies ! Vous vous rendez compte, depuis le début de l'humanité, les paxons de gens qu'elle a raccourcis ! Voilà ce qui me passait par la tronche pendant que je récupérais tranquilou, je dirais même pénardos. Pas très sexy comme pensées !

Le mal de but était un peu comme anesthésié, en tous cas c'est ce que je ressentais confusément dans mon demi cauchemar, mon demi sommeil, ma demi

inconscience ? Je sais ça fait un demi de trop, mais quand on est quasiment en bière, on ne compte pas les demis ! J'attendis, avec résignation, la grande faux pour rien. Plusieurs minutes. Le coup fatal ne vînt pas. Je décidai donc, une nouvelle fois, de vivre.

Décidément, il y a un temps pour tout !

Réouverture des mirettes, cette fois plus nette, plus active. Concentration maximale pour retrouver un minimum de lucidité, tel était le mot d'ordre que je m'imposai. Et progressivement, je progressais. Je sus assez vite comment je m'appelais – Albert Durantou, ça me parut, d'ailleurs, plutôt naze comme blase, presque trop français si je puis dire – qui j'étais et, avec un peu plus de temps, je me remémorai Lisdinia, ma douce indienne, mon amour, puis Louis, mon ami, mon maître, puis le Liban, le boulot, notre présence ici, Aupaff et tout le Saint-Frusquin. Le mal de crâne me rappela le coup derrière la tronche chez le marchand de costards, cette enflure qui avait aidé à mon agression.

Bon, j'avais pas trop mal avancé dans mon exercice mental et, malgré la douleur et mon évident malheur, j'étais plutôt content.

Là, on s'arrête trois secondes pour philosopher un brin. En effet, c'est assez étonnant, cette affaire. J'étais moitié clamsé, j'avais un épouvantable mal de but, je ne savais toujours pas où j'étais, mais j'éprouvais de la satisfaction à avoir progressé par rapport au but que je m'étais fixé. J'étais en plein dans la relativité des choses, pour m'exprimer simplement. Si j'avais été chez moi, confortablement installé dans mon antique fauteuil Voltaire en train de lire un bon San Antonio, par exemple, tout en buvant un verre de Puligny-Montrachet à température accompagné de quelques gougères tièdes ou de petits canapés au foie gras, ma Lisdinia dans la cuisine, en tablier à fleurs lui serrant la taille, fredonnant avec entrain un air de son natal Rajasthan, je n'aurai pas accepté de choper un léger mal de tête.

Ce mal de tête de rien du tout m'aurait vraiment emmoussaillé, m'aurait indisposé grave, m'aurait sûrement tout gâché, le bouquin, le pinard, les gougères, le foie gras, le tablier et la chanson de ma Lisdinia jolie. Vous vous rendez compte, le gâchis ! Pour un tout petit mal de but de rien du tout, je n'aurai pas apprécié des trésors de bonheur... alors que dans ma situation actuelle, remplacer mon atroce douleur par cette minuscule migraine représenterait un bonheur formidable pour lequel je donnerais quasiment tout ce que je possède ou

presque. C'est ça, la relativité des choses... la relativité des maux de tronche... la relativité des malheurs et des bonheurs... la relativité des situations, bref, la relativité, quoi !

Trêve de philosophie à deux balles – même si elle vaut bien celle de la plupart des soi-disant philosophes qu'on voit pérorer à la télé – me voici replongé dans la réalité, dans ma réalité et ce n'est pas très jouasse, vous l'avez bien compris, même si c'est parfaitement relatif !

J'avais le sentiment que j'étais dans une cave parce qu'il n'y avait aucune lumière, pas de rai apparent, pas la moindre petite particule de luminosité qui, a priori, se faisait remarquer. C'est vrai que j'étais dans un tel cirage que je ne pouvais me rendre bien compte, bien réaliser tout exact, bien être fidèle au vrai existant. Mais, tout de même, un rai de lumière ça se voit ! Dans le noir complet, le *schwartz* total, la big obscurité... bref, quand on voit que dalle... on remarquerait fastoche la moindre ouverture. Donc j'étais, à n'en pas douter, dans une sorte de cave. Bien. Mais une cave ça doit avoir une porte. Il fallait donc chercher cette porte. Pour ça, il fallait se bouger le baigneur, se sortir les *fingers* du prose et ne pas rester dans la position couchée, que dis-je, affalée, qui était la mienne. Un homme doit vivre debout, que diable !

En me concentrant à mort, je réussis à m'imaginer me relevant progressivement, d'abord sur un coude, puis assis. Entre l'imagination, strictement indispensable et l'action, la distance est énorme. Il fallut alors que je fisse un formidable effort pour la franchir et me retrouver la tronche appuyée sur ma main gauche, le coude appuyé sur le sol, une sorte de terre battue, me semblait-t-il. J'avais ainsi forme légèrement plus humaine, c'est en tous cas comme ça que je voyais les choses. Je me surpris alors à réfléchir et à penser tout haut. En fait, je parlais. Je me parlais. Je m'interrogeai sur ma santé, sur ma capacité à réagir et à me sortir de cette merde. Je conclus de cette mini-conférence au sommet que tout irait super mieux si je pouvais me mettre debout et si je commençais à inspecter ma sombre geôle. Aussitôt dit, aussitôt fait, comme disait ma chère grand'mère Nanon. Mais que ce fut duraille de se mettre sur les fumerons, comme on dit à Lyon et environs. J'y parvins tout de même au prix de ce qui me sembla être une performance de premier ordre. On restait ainsi dans la relativité des choses, des performances, en l'occurrence. Brinquebalant, titubant, faiblard des flubes, la gambette plutôt drôlette... mais debout.

Putain, le progrès que j'avais pas fait ! En cinq minutes, je passai ainsi de l'état

de loque en train de crever, dans le noir, sur la terre battue et acceptant son sort à celui d'homme debout décidé à vivre et à se battre pour ça. La position, tout est dans la position ! Après, ça va plus vite. On s'ébroue comme un clebs qui sort de la flotte et on reprend ses maigres esprits. On se concentre un maximum et on marche. Un pied en avant, puis l'autre, c'est pas bien compliqué ! J'avançai ainsi jusqu'à un mur, moins facilement que je ne l'écris dans ce bouquin mais tout de même, j'y arrivai ! Je m'appuyai contre ce mur et ce fut un vrai bonheur de pouvoir me reposer un peu.

J'étais lessivé, vidé, nasebroque total, destroye complet, à la limite de mes forces... d'avoir parcouru deux mètres cinquante-trois environ. C'est dire que je n'avais pas encore retrouvé la forme qui faisait habituellement de moi un des mecs les plus exceptionnels de sa génération quelle que soit l'activité pratiquée, ça, ma belle – là je m'adresse aux lectrices et les lecteurs peuvent le comprendre – tu peux le croire sur parole ton Albert joli.

En attendant, je récupérais un peu, du mieux que je pouvais. Puis, sentant deux grammes de forces revenues, je commençai à tâtonner la paroi, en haut, en bas, à droite, à gauche... enfin, partout quoi ! Je cherchai quelque chose qui viendrait se différencier du caractère lisse – si je puis m'exprimer ainsi – du mur, un renflement, une fente, quelque chose, nom d'un chien, qui permette de me dire que j'avance. Mais, espère, les foies blancs qui m'ont collé dans ce cul-de-basse fosse, ils ont aménagé la pièce nickel pour que je perde espoir et me laisse crever. Pas un bruit. Un silence terrible. Un silence assourdissant en quelque sorte ! Un véritable blockhaus, avec moi à l'intérieur, fait comme un rat !

Un rat, ça ne se laisse pas faire comme rien, ça se bat, ça cherche, ça renifle, ça essaie des choses, sans se lasser, jamais... alors, de grâce, au moins que j'en fasse autant ! J'étais là, à me morfondre et me faire de la philosophie de bazar à trois balles, alors qu'il était vital de continuer à chercher pendant que j'étais vivant, avec un peu de lucidité et quelques grammes de forces. Après, si je perds l'espoir, ce sera fini... je me laisserai crever sans bouger ou je virerai barge.

Je décidai donc, malgré ma grande fatigue, de finir scrupuleusement l'inspection de la carrée, centimètre par centimètre, comme Louis me l'avait appris, avec patience, lorsque je débuteais, sous ses ordres, dans la rousse, il y a une vingtaine d'années. Louis, mon maître, mon deuxième papa, mon vieux frère, à qui je pensais très fort en ce moment... par affection, certes... mais aussi en me disant qu'il pourrait se manier un peu son gros cul, Big Louis et venir me

délivrer ! Mais qu'est-ce qu'il peut bien foutre ? Monsieur Tumelat... voilà, c'est ça ! J'y étais, putain j'y étais ! ... le Liban, Aupaff, la filature, le magasin de fringues, le coup sur la tronche... Tout me revenait à nouveau, bien clairement maintenant... preuve que j'allais mieux et qu'il fallait continuer à me battre.

D'un mur à l'autre, je fis des pas, un pied juste devant un pied, comme quand, gamins, on « déguillait », on tirait au sort. En essayant d'aller le plus droit possible, bien sûr, pour couvrir tout le terrain, scrupuleusement. L'aller puis le retour, après avoir fait un petit pas de côté... et ainsi de suite. Au huitième aller-retour – tu penses si je les comptais ! – mon pied toucha quelque chose. Je m'arrêtai brutalement, surpris et pas totalement rassuré. Je retouchai la chose... mais je ne suis pas Zizou, capable de caresser le ballon avec ses arpions comme il le ferait avec les pognes. J'eus l'impression que c'était un corps humain. Nom de Dieu de bordel de merde – pardon mais je suis malpoli quand j'ai la pétoche ! – c'est quoi ce truc ? Je m'accroupis pour toucher avec les mains, bien me rendre compte, palper... l'intérêt de la découverte l'emportant, après une courte lutte intérieure, sur la trouille et une sorte d'appréhension irraisonnée. Je m'exprime sacrément bien quand je le veux, vous en avez ici une nouvelle preuve ! Sans me vanter aucunement parce que le moment de l'action ne se prête pas vraiment à la pure littérature, vous en convenez, j'espère !

Je me mis donc à tâter, à toucher, à palper... c'était bien un corps humain, je le confirme, un corps chaud donc vivant. Mes mains étaient sur des jambes, visiblement, puisqu'au bout il y avait des godasses. De l'autre côté, en remontant, je découvris un buste et une tronche, en somme fort logiquement. C'était un homme, il avait de la barbe sur le visage, ma main le sentit très nettement. Je pourrais tomber, *natürlich*, sur la femme à barbe... mais reconnaissez que ce serait un fameux hasard, tout de même !

L'homme respirait faiblement, très faiblement, sans quasiment ne faire aucun bruit. C'est pour cela que je n'avais pas senti sa présence dans la piaule. Il était dans les choux, ne réagissant pas à mes sollicitations. En effet, je le secouai avec un peu de vigueur et m'adressai à lui avec des « réveillez-vous, hou hou ! » « Je suis un ami, hou hou ! »... bref, toutes les banalités d'usage en pareille occurrence. Rien, nada, que pouic ! Et tout ça dans le noir le plus total, je le rappelle... le *schwarz* absolu... je peux vous assurer que ça fait une drôle d'impression !

Bon, en tous cas, j'avais de la compagnie. C'était toujours ça. En plus, le fait

de m'activer en me concentrant m'avait permis d'oublier légèrement mon horrible mal de but. Y'avait donc, dans ce terrible boxon, quelques motifs de satisfaction. La relativité des choses, je vous dis !

J'avais bien œuvré comme on dit chez moi et j'étais un peu fatigué. Je m'allongeai auprès de mon collègue d'infortune et me laissai gagner par le sommeil, la tronche pleine de tas de choses qui se bousculaient, dans tous les sens et qui, forcément, m'empêchaient de réfléchir. On verra plus tard, beaucoup plus tard. Malgré un mal de but – qui avait fort heureusement tendance à s'estomper un chouia – je m'endormis très vite.

Je fus réveillé en sursaut par le bruit d'une clé dans une serrure, là, juste à côté de moi. Une porte s'ouvrit et la lumière fut. Je m'accroupis puis me levai, cahin-caha, pas très costaud sur les fumerons, pour voir ce qui se tramait. Deux mecs s'avancèrent en parlant en arabe. L'un d'eux était ce fumier de Samyn–Aupaff. Il me regarda avec un petit sourire et me dit, doucereux :

— Bonjour, Monsieur le commissaire, pas trop mal à la tête ? L'empaffé savait donc qui j'étais, ce qui me détruisit instantanément le moral... mais pas le sens de la répartie.

— C'est la vôtre qu'on coupera un jour, monsieur le conseiller, je peux vous le promettre !

— Vous n'êtes pas en situation de plastronner, Monsieur Duranton ! Alors, bouclez-la !

Putain, le mec, dans la même tirade, il te sortait mon blase, le superbe verbe plastronner et un ordre en argot ! Nous avons – rafales ? – affaire à du lourd... ce mecton, avec sa gueule de traître et son regard haineux, c'était un sacré loulou !

— De toutes façons, vous n'êtes que de la valetaille !

Valetaille, fallait le sortir, celui-là aussi ! Surtout dans le contexte. C'était très vexant pour le nouveau conseiller spécial que j'étais, mais il n'avait pas l'air au courant du reste... donc de Louis Rabouret, de Tumelat, du secrétaire d'Etat, quoi ! Toujours ça de moins comme emmerde ! Je n'eus même pas le temps de réagir. Il s'agenouilla auprès de mon compagnon de cellule et dit d'une voix assurée dans laquelle je sentis comme du triomphe :

— Celui-là, ce n'est pas de la petite bière !

Et il s'adressa avec autorité au grand mec barbu qui était entré avec lui et qui avait dans les pognes un fusil-mitrailleur du plus bel effet. Je n'avais pas envie de faire le mariolle, de toute façon, compte tenu de la situation.

C'était qui ce gisant pour qui cette ordure d'Aupaff avait autant de considération ?

Je me penchais en m'approchant de sa tronche. Nom de Dieu mais c'est pas vrai ! C'était qui le gisant à votre avis ? Je vous le donne Emile, comme disait Coluche ! Eh bien, mesdames et messieurs, le mec couché à même le sol dans cette cave pourrie de Beyrouth, respirant faiblement... et bien, oui, c'était lui... c'était le nabot, c'était Mickey, c'était Niko, c'était Falbala, C'ETAIT LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE !!

Ca vous en bouche un coin, cher lecteur ou chère lectrice ! Vous êtes en cet instant comme j'étais moi.

Il est, en effet, cloué sur place le Duranton, le chéri de ces dames, l'Albert joli... totalement bluffé, raide surpris, incrédule absolu, bref, complètement à la rue, mézigue pâteux, comme on disait quand j'étais petit.

J'étais incapable d'une quelconque réaction. Je regardais le nabot Mickey dans le potage, très ressemblant à sa marionnette des Guignols de Canal Plus. En fait, comme disait de façon crue le père Gainsbarre, ça me trouait le cul !!!

— C'est Nikozy ? Demandai-je à l'empaffé Aupaff.

— Un peu, mon neveu ! me répondit-il en me fixant avec un brin d'ironie, de son regard toujours aussi sombre mais dans lequel il me semblait voir comme de la satisfaction de m'en foutre plein la vue, de légèrement m'humilier.

— Il est là depuis longtemps ?

— Depuis trois mois, monsieur Duranton. Oui, environ trois mois, c'est bien ça.

J'étais complètement largué. C'était quoi ce bin's. Depuis trois mois ! Alors qu'on voyait le président quasiment tous les jours à la télé et à la une des canards raconter ses conneries, ses inepties, se répandre sur sa vie privée de manière obscène... plutôt que de s'attaquer aux vrais problèmes des français. Il était un

gros nul intégral, comme jamais on n'avait peut-être jamais vu dans notre beau pays, qui pourtant en avait beaucoup supporté des incapables depuis des siècles et des siècles, rois, empereurs, présidents et compagnie ! Mais, bon, il occupait le terrain, énormément. Ca il faut admettre qu'il savait faire. Son histoire de fesses avec cette grande vicieuse d'ex top-modèle qui essayait de chanter, tentait par exemple de nous faire oublier la détestable et grotesque visite en France du sanguinaire mais généreux donateur Kadhafi campant dans une luxueuse tente au sein même de l'Elysée... avec la complicité de la plupart des journaloux de la place ! Ce n'était qu'un exemple mais tellement édifiant.

— C'est qui le guignol à Paris, alors ?

— Vous posez beaucoup de questions, monsieur le commissaire ! Je n'ai pas à vous répondre.

— Dites, vous me devez bien ça, vous ne trouvez pas ?

— Admettons, monsieur Duranton, admettons. Eh bien, c'est un sosie qui officie à Paris. On a le vrai président en otage et il vaut une fortune, une énorme fortune !

— Peut-être, mais pourquoi le garder aussi longtemps ? Je ne comprends pas bien.

— Ca va Duranton ! Maintenant. Je ne réponds plus. Vous voilà aussi en otage, mon ami et à vendre. Ca doit valoir pas mal d'euros un commissaire de la police française, célèbre en plus grâce à ses bouquins qui racontent ses exploits. Vous voyez, je sais tout ! Tenez, monsieur Duranton, je vous laisse une lampe torche. Ainsi, vous pourrez mieux voir votre malheur !

Samyn Aupaff me re-trouvait le fion, si je puis dire. J'étais totalement coincé, je craquais, j'avais mal à la tronche. Je m'assis et me mis à chialer comme un gosse, à gros bouillons, devant tant d'emmerdements en même temps et le sentiment très fort de ne rien pouvoir faire.

Je me retrouvais bientôt seulâtre avec le nabot, Aupaff ayant mis les adjas avec son sbire sans même me saluer, ce fumier ! Je n'étais pas très frais, c'est sûr et tout se bousculait dans le cigare.

Pas mal de temps passa. Les barbus m'avaient chouravé ma toquante et tout ce que j'avais sur moi, carte gold, passeport, mon superbe briquet Dupont en or,

cadeau de Lisdinia, cravate, ceinture, godasses... tout.

Je pense que je dormis assez longtemps, allongé à côté du schtroumpf. En me réveillant, je pensai très fort à ma Lisdinia, ma douce, ma chérie, mon ange adoré, qui me manquait tellement, elle si aimante, si douce, si apaisante et qui me donne tellement confiance en moi. Putain, les emprosés, ils m'avaient piqué le Dupont ! Ils allaient le payer très cher, ces foies-blancs. Je leur en voulais plus de ça que d'avoir enlevé cette petite frappe de Niko dont je n'avais au fond rien à foutre !

Je vous jure qu'il ne ressemblait pas à un président de la France, le débris gisant à côté de moi ! Il me sembla qu'il avait légèrement bougé, l'asticot. Je me penchai péniblement sur lui et vis qu'il respirait plus fort. C'était bien ce petit connard que j'avais là, devant moi. Ça me fit tout drôle de le voir comme ça, tellement fragile, à ma merci, lui si imbu de lui-même, si dominateur dès qu'il le peut, pour éviter de paraître ridicule. Parce qu'il faut bien le dire, là entre amis, il est ridicule Nikozy, avec sa grosse tête, ses jambes courtes et ses grosses cuisses qui se touchent ! Il est bourré de tics, il a un gros cul, du bide et il marche de façon grotesque, comme un manchot sur la banquise. Quand il met un jean pour faire jeune et décontracté on dirait un gros lourdaud de la campagne qui met un futsal de son gamin avec deux tailles au-dessous de la sienne. Il n'empêche qu'il se la pète grave cette enflure et que visiblement tout le monde fait semblant d'y croire. En plus, il est con comme un balai ! Il raconte toujours les mêmes conneries avec des attitudes de vendeur de salades sur les marchés ou de bonimenteur casseur d'assiettes. Il est inculte et vulgaire. Il est incapable de parler normalement, d'expliquer les choses simplement et clairement. Il assène des certitudes avec une morgue destinée à cacher son impéritie. Il considère que ses contradicteurs sont des abrutis sous prétexte qu'ils sont en désaccord avec lui... comme le douanier de Fernand Raynaud, au fond.

Moi, en tous cas, ce mec me débecte et ça m'a fait *criniave* gravement qu'il devînt – je ne dis pas fut élu parce que j'ai des doutes sérieux sur une manipulation des votes électroniques – Président de la République. Ministre, on s'en fout, à peu près n'importe quel con ou conne peut le devenir – la preuve mesdames Boutin, Yade, Amara ou cet imbécile de Besson ! – mais Président, merde, ils pourraient faire gaffe quand même ! On va se le supporter cinq piges, cet olibrius, en faisant bidonner le monde entier ! L'image de la France dans le monde n'avait pas besoin de ça !

Et bien ledit olibrius, il était là, à côté de moi et petit à petit il se réveillait !

— Putain, où je suis ? Y a quelqu'un ? À l'aide ! Bon dieu de merde, qu'on vienne m'aider !

Le nabot éructait. À peine revenu à la vie, il pensait à gueuler et à trouver des larbins. C'était décidément un vrai connard, j'avais bien raison !

— Il faut vous calmer, dites donc ! Lui intimai-je en lui collant la lumière dans la gueule. C'est pas de crier qui fera avancer le bin's.

— Je suis le Président de la France et je veux qu'on me respecte. On est où là ?

— J'en ai rien à battre. Vous la mettez en veilleuse et je vous dis où on est. OK ?

— Ca va, mais t'as compris ce que j'ai dit ? Je suis Falbala Nikozy, Président de la République française. Alors ça va barder si on ne s'occupe pas de moi tout de suite !

— Ho là ! On n'a pas gardé les bœufs de l'UMP ensemble. Alors vous ne me tutoyez pas, s'il vous plaît ! Ca c'était le primo. Deuxio, vous changez de ton, sinon je vous mets ma main dans votre sale tronche de petit trou-du-cul ! Nikozy, et alors ? Pour moi vous êtes le nabot, Mickey, le nain, le pygmée... bref, le guignol qu'on voit à la télé et qui fait marrer les gamins. Et ici vous êtes comme moi détenu dans cette cave pourrie. Vous êtes un otage, un point c'est tout.

— Ca va, m'engueulez pas ! Je sais bien que je suis un otage, ça fait des mois que ça dure ! Mais jusqu'ici on m'avait traité comme il faut, avec presque les égards dus à mon rang. Puis, il y a quelques jours tout a changé. On m'a fait ingurgiter des saloperies pour me soûler, me droguer. On m'a transporté dans des endroits différents tous les soirs. On s'est mis à mal me traiter et à me parler comme à un chien. Enfin bref, pour moi c'est la galère ! Et je me réveille dans le noir, couché à même le sol, complètement paumé, avec un terrible mal de tête. Et, en plus, il y a vous que je ne connais pas ! Ca fait beaucoup, non ?

— C'est vrai, monsieur, je l'admets, ça fait beaucoup, même si vous devriez plutôt vous réjouir de ne plus être seul. Je peux être un compagnon charmant, si je veux. Je m'appelle Duranton, Albert Duranton et je suis commissaire de police français, conseiller du secrétaire d'Etat Louis Rabouret.

— Oh putain, vous m'en direz tant ! Très heureux Monsieur le commissaire. Je suis Falbala Nikozy, Président de la République. Bienvenue au Liban ! Bienvenue au club ! Vous verrez, on s'amuse beaucoup.

Il était, d'un coup, plutôt sympathique ce mec à côté de moi. Il se forçait pour faire de l'humour et détendre notre atmosphère qui en avait bien besoin. On aurait dit un gosse mis au piquet par la maitresse et qui faisait semblant de s'en foutre. Je me surpris à le trouver moins con que je l'aurais voulu. On se mit à discuter et, au fond, à se raconter un peu notre vie, enfin surtout lui, qui avait, visiblement, besoin de parler beaucoup pour évacuer sa peur et compenser la solitude dans laquelle il était contraint depuis des mois. Il m'expliqua qu'il avait été pris en otage par les barbus de la façon la plus simple qui soit. Ca s'est passé à Chypre au tout début du quinquennat, lors des premières vacances.

Les services de protection pas encore rôdés, le Président qui va, comme d'habitude, faire son footing dans la forêt et qui va pisser derrière un arbre pour qu'on ne le voie pas. Un coup sur la tronche et tout s'efface. En reconstituant le bin's, le nain imagine un ou deux mecs qui s'emparent de lui sans faire de bruit et collent à sa place un parfait sosie, dégoté on ne sait où. Mais il est bien connu qu'il y a, de par le monde, quelqu'un qui nous ressemble, qui est en quelque sorte notre double. Il parait, en tout cas. Le tour est joué, ni vu ni connu ! Le néo nabot sort de derrière son arbre où il a pris le temps de pisser tranquillou et reprend sa course, suivi par son escorte. Il est habillé exactement comme le vrai, il transpire, il souffle, bref il est totalement « raccord ». Les mecs qui ont organisé tout ça, c'est des pros, des vrais, y a pas d'erreur !

Voilà comment Niko m'a raconté avec force détails et un sens certain du comique sa mésaventure chypriote. Il s'est réveillé beaucoup plus tard dans un avion qui l'a amené au Liban. C'est ce que lui a dit le mec chargé de le surveiller et qui lui a été confirmé après l'atterrissage par Aupaff *imself*, se présentant comme le chef des kidnappeurs, sans se cacher le moins du monde.

À l'époque, Aupaff considérait que c'était une affaire de quelques jours. Et puis le temps a passé, les jours et les semaines et les mois. On lui a fait changer de cachette souventes fois, pour écrire comme les poètes de la Renaissance. Des transferts en bagnole, jamais très longs et des séjours dans des endroits pas trop désagréables, avec de la bouffe convenable et des geôliers qui le traitaient plutôt bien, respect et tout. Depuis peu, on lui administrait régulièrement des produits pour le faire dormir pendant la journée et les conditions de vie sont devenues de

plus en plus précaires, avec des mecs qui se sont mis à lui gueuler dessus, une bouffe dégueulasse et des gourbis pour se loger avec des paillasses pour dormir. Puis, pour finir, cette espèce de cave immonde, pas éclairée où on dort sur la terre battue, à même le sol !

De raconter tout ça l'a mis dans un état d'excitation extraordinaire, le président ! Il ressemblait alors franchement à sa marionnette des Guignols, excité comme un pou, bourré de tics, le spectacle étant rendu encore plus étrange par l'éclairage de ma torche fixé sur sa tronche. On se serait cru dans un film d'épouvante ! Et très bizarrement je me surprenais à le regarder avec plutôt de la compassion, voire une certaine sympathie, voire de l'empathie, comme on dit aujourd'hui. C'est vrai, j'avais du mal à m'expliquer, là, séance tenante, pourquoi j'avais autant détesté ce mec depuis tant d'années. Les idées politiques, bien sûr, puisque je suis de gauche, comme on dit et de plus en plus fermement, alors que lui est vraiment de droite, mais alors vraiment et de plus en plus. Il n'aime pas les gens, il n'a pas de bienveillance, pas d'indulgence pour les pauvres, les malheureux, les déshérités. Pour lui, c'est feignants et compagnie. Le boulot de l'Etat, c'est de favoriser ceux qui ont déjà tout, y compris les qualités potentielles de départ... et de pénaliser ceux qui n'ont rien parce qu'ils ne méritent rien ! Tout dans son programme et tout dans sa vie va dans ce sens. Pour moi, ce mec est donc un ennemi néfaste et dangereux, de la graine de pseudo facho sans nul doute.

Au-delà de ça, ce qui me dégoutait chez ce mec c'était sa morgue, cette manière de prendre les autres pour des imbéciles. Par principe. J'ai toujours considéré que ce gus n'était pas très intelligent et peu cultivé. À part les chansons d'Hallyday et de Barbelivien – que j'aime bien aussi, enfin surtout Hallyday ! – il ne semble pas, c'est le moins que l'on puisse dire, être très lettré. De plus, il ne paraît pas avoir beaucoup réfléchi aux sujets importants et, en particulier à ceux qui touchent à la condition humaine. Il compense, en fait, par une foi en lui colossale qui lui fait tout oser. Les cons osent tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît, faisait dire Audiard à Lino Ventura dans *Les tontons flingueurs* ! Il avait bien raison. Pour le nabot, ça lui a permis de faire carrière, jusqu'au sommet de l'Etat, certes, mais ça ne l'a pas rendu plus intelligent, plus cultivé ou plus fin dans ses analyses. Il reste intellectuellement un gros bourrin, à peu près au niveau des chanteurs de variétés ou des patrons du CAC 40 qu'il côtoie régulièrement. Qui se ressemble s'assemble ! Idem dans l'action. Il occupe le terrain, comme il peut, mais il n'agit pas vraiment. Pas d'influence sur le cours

des choses, sur la vie des gens, sur le destin de l'humanité. En fait, ce mec c'est rien du tout. Il est président de la République, point à la ligne ! Ce n'est pas un savant, un philosophe, un penseur, un poète, un chirurgien, un créateur de quoi que ce soit. Il n'a pas battu le record du monde du 100 mètres nage libre. Il ne joue pas à Chelsea ou au Réal de Madrid. Il n'a pas tourné « *Bienvenue chez les ch'tis* ». Bref, il ne fait rien de notable, rien qui compte, rien qui fasse date, rien qui soit réellement utile. Un homme politique qui ne sert pas à grand-chose et qui coûte très cher aux contribuables ! Je ne vais pas tomber dans le travers de ceux qui contestent tout, les tenants du « tous pourris », mais tout de même ! Le nabot, c'est un enfoiré de première qui se sert de la République plutôt que de la servir ! Il se trouve qu'en plus, à titre personnel, il est, selon moi, plutôt nul et assez con ! Ca fait beaucoup, non ? Bref, je ne peux pas blairer cet empaffé grotesque qui me fait honte pour mon pays.

Mais, nonobstant, il est là, à côté de moi dans ce trou à rat, et il me raconte plein de trucs avec drôlerie et distanciation, ce qui n'est pas tout à fait rien. J'en suis baba !

— Alors, comme ça, vous êtes au cabinet du père Rabouret ? J'ai été très heureux qu'il accepte de rentrer au gouvernement. Il est de gauche, bien sûr, je le sais, mais il m'aime bien et depuis très longtemps. Depuis que j'étais intervenu dans l'affaire de « *Human Bomb* », à Reuilly, il y a quelques années. Il était sur place avec le patron des flics des Hauts de Seine, en renfort. Il avait admiré mon culot et mon courage physique. Il me l'avait dit avec beaucoup d'émotion. Son patron me l'avait alors décrit comme un flic exceptionnel, compétent et généreux, vénéré par ses hommes. J'ai suivi son parcours lorsque j'étais place Beauvau, me promettant de lui confier de hautes responsabilités un jour. C'est ce que j'ai fait dès que j'ai pu, c'est à dire élu Président. Avant, je n'étais que Ministre, c'est à dire pas grand-chose, en réalité. Vous avez toujours un connard à Matignon ou à l'Elysée pour vous casser les roustons et vous empêcher de faire ce que vous voulez. Le Président, c'est le patron, le seul et tout le monde s'écrase et lui fait des mamours. Bande de nazes. Putain ! Quelle humanité !

— Je vous signale tout de même qu'il a sérieusement hésité avant d'accepter, le père Rabouret ! J'ai d'ailleurs tout fait pour l'en dissuader, je peux bien vous le dire !

— Alors vous aussi vous êtes de gauche ? C'est ça ? Un mec de votre classe, de votre valeur. Je dois avouer ne pas comprendre ce que vous avez à gagner

avec ces tocards de socialistes. Vous voyez bien quand même qu'ils sont cons à bouffer du foin ! Ils préfèrent se déchirer jusqu'au suicide collectif, plutôt que voir gagner un des leurs. Finalement, ils sont contents que ça soit moi le Président plutôt que Marjolène. C'est évident. Et ça sera du kif dans quatre ans. Si je me représente pas, pour aller gagner du pognon dans un grand groupe par exemple, n'importe quel incapable de droite pourra être élu. Même un nul comme Rillon. En face, ils feront tout pour ça, je vous le promets !

— Je vais vous surprendre, mais je suis un peu d'accord avec vous ! Sur l'attitude suicidaire du parti socialiste, je suis assez en phase, même si je pense que le temps changera à coup sûr tout cela. Mais je pense qu'on diverge totalement sur Mme Loyal. Personnellement, je la trouve excellente, pugnace, courageuse, lucide. C'est une belle femme, avec une âme et des idées et elle aurait été une excellente présidente, bien meilleure que vous, si je puis me permettre. Et dans quatre ans, je pense que vous serez battu, par elle ou par un autre candidat, parce que votre bilan sera calamiteux et que les Français auront marre de vos simagrées !

Je sentais monter la colère en moi et j'étais prêt à lui rentrer dans la gueule s'il me cassait les burnes avec Marjolène. Mais je n'eus pas à le faire.

— Je partage, en gros, ce point de vue sur madame Loyal. Bien sûr, je pense être meilleur qu'elle mais je la trouve très intéressante, de loin la plus dangereuse à gauche pour le moment, en tous cas. Elle a une pêche d'acier et n'est jamais battue. Elle a de la ressource et pas mal d'idées. Son histoire de démocratie participative, c'est loin d'être con ! Ca m'a d'ailleurs fait peur et je ne savais pas trop comment la contrer sur le sujet. Ses amis s'en sont occupé et notamment DSK et Lolo, qui se vengeaient d'avoir été écrabouillés dans la primaire socialiste ! C'est dommage, parce que ces deux mecs ont du talent à revendre, du style, de la culture et un palmarès ! Vous imaginez s'ils avaient aidé Mme Loyal ! Si on ajoute son compagnon Fanfan la Tulipe – à mon sens le meilleur de tous dans l'avenir, avec DSK mais lui tout le monde sait que sa bite le perdra – Belanoë, Tang, Bray, Tango, Beillon, La Martine, Lolo Fabulous et quelques autres, ils avaient une vraie *dream team* ! Je suis bien loin d'avoir la même ! Moi, j'ai Rillon, Dorloo, Couchtard et la grosse Cachalot... tous des comiques, nuls si je n'étais pas là, sans aucune envergure, sans idées et sans talent. Rillon est navrant de tristesse et de manque de finesse. Borloo est con comme un balai, se prend pour un cador et picole comme un trou. Couchtard est un boy scout.

Quant à la grosse, elle est plutôt sympa mais elle a l'intelligence d'un bigorneau, enfin disons d'une pharmacienne. Elle ferait aussi bien d'être animatrice à la télé ! C'est pas la *dream team* que j'ai, moi, c'est la « *cata team* », « *la nul team* » !

Le nabot disait tout ça simplement, a priori sincèrement et ça me ravissait. Je trouvais ce gus décidément mieux que je ne l'avais cru, vachement lucide et drôlement marrant !

— Et bien, Monsieur le Président, vous me la baillez belle ! Vous êtes sévère avec vos amis d'une manière incroyable ! Je n'en reviens pas !

— Mon cher, ce ne sont pas mes amis ! Mes amis, c'est Christian Clavier, c'est Didier Barbelivien, c'est Johnny Hallyday et quelques autres. Avec eux, on est contents de se voir, on se marre, on chante, on bouffe, on déconne comme des gamins. On parle de tout et de rien. Je me fais critiquer terrible, bien plus que par Fanfan, croyez-moi !

Alors qu'avec Rillon je me fais chier. Je l'ai emmené deux ou trois fois faire du jogging. Non seulement, il n'est pas marrant, mais en plus il est nul en course à pieds ! Il est vraiment zéro ce mec ! Et puis, il connaît que dalle en chansons françaises ! Si j'entonne « quand la mer monte » de Raoul de Goodwarsdweld, comme chacun sait, il est pas fichu, ce minus, de m'accompagner, ne serait-ce que trois mesures. On ne peut rien chanter ensemble ! Des chants grégoriens peut-être ! Ce serait plus son créneau à lui le catho intégriste ! Enfin bref, un pisse-vinaigre sans aucun intérêt ! Mais, après tout, ce mec est bien suffisant pour faire le Premier ministre. C'est un boulot de naze Premier ministre ! Ca lui va bien ! Vous avez peut-être remarqué que ni Giscard, ni Mitterrand, ni moi n'avons été à Matignon avant d'être élu Président. Je crois que c'est mieux. À Matignon, on s'emmerde, on s'use et on ferme sa gueule devant les mecs de l'Elysée. Moi, je n'aurais pas supporté. Surtout avec Chirac. Je n'aurais pas tenu trois semaines ! Tandis que cette tanche de Rillon il pourrait tenir des années avec moi, tellement il n'a pas de caractère. Des années d'humiliation et de bassesses. Rien que pour garder le poste. Alors, je vais l'user jusqu'à la corde, l'utiliser pour toutes les merdes, lui faire faire le garde-chiourmes avec ces gros lourdauds de ministres. Moi, je fais les annonces, je distribue les bons points, je fais le « pipole » dans les journaux, je discute avec les grands du monde. J'aime bien faire ça. J'ai toujours rêvé de faire ça... pas de me faire chier avec des dossiers et des réunions à la mords moi le nœud sur des sujets de mes couilles ! !

— D'accord, Monsieur le Président, d'accord, mais ne vous énervez pas, s'il vous plaît ! C'est pénible. Moi, je m'en fous de tout ça ! Je m'en bas les roustons ! Je m'en épile l'anus ! Je m'en branle les deux ! Moi aussi, vous voyez, je peux dire des gros mots et hausser le ton ! Ca ne fera pas avancer le bin's comme dirait votre pote Clavier !

— Pardon, cher commissaire. Je vous fais mes excuses. C'est vrai, je m'emporte comme un idiot, alors que nous sommes coincés dans cette cave et que je devrais garder mon énergie pour essayer d'en sortir ! Mais comme d'habitude, je ne sais pas pourquoi, je m'énerve, je piaffe, je crie, j'insulte tout le monde... bref, je me conduis comme le dernier des connards !

— Je ne vous le fait pas dire, monsieur le Président !

— Ben si, vous me l'avez fait dire ! Bon, si je puis dire, ça c'est fait alors passons aux choses sérieuses maintenant. Que faire pour sortir d'ici, monsieur le commissaire ? Parce qu'on cause, on cause, on se déshydrate... mais on est dans un bunker à Beyrouth, quasiment dans le noir, on est moitié à poil, à bout de forces. Je vois pas bien ce que l'on peut faire. On n'a rien, quoi ! On est fait comme des rats ! On ne sait même pas ce qu'on va faire de nous. On ne sait même pas exactement qui nous a kidnappés et pourquoi ! On est là comme deux cons, le président de la France et un célèbre commissaire de police, ridicules dans ce merdier, ligotés, faits aux pattes, tombés dans un immonde traquenard tendu par des fumiers de première et tout le monde s'en fout, en France et ailleurs, tout le monde s'en tamponne le coquillard, *evrybody* s'en bat les burnes et putain de bon dieu de merde je reste poli ! Parce que c'est quand même quelque chose ce bordel de saloperie de bordel ! Pardonnez- moi, cher commissaire, mais ça me fait du bien... comme César dans la trilogie de Pagnol, je me mets en colère... parce que ça me fait du bien !

— Je vous pardonne bien volontiers, Monsieur le Président. C'est vrai, putain que ça fait du bien, de temps en temps de s'énerver, de laisser aller le bonhomme, de gueuler un bon coup ! C'est ce que dit souvent le père Rabouret aussi et, je peux vous dire qu'il a, assez régulièrement, des coups de gueule homériques, des colères dantesques, très théâtrales et, dans l'ensemble, plutôt réussies par leur côté spectaculaire !

— Je ne savais pas que le père Rabouret était colérique, mais ça ne m'étonne pas et ça me le rend encore plus sympathique. Bien, alors qu'est-ce qu'on fait

mon cher comideux de mes serres... pour parler comme le gros Béro ?

— Vous connaissez Bérurier ?

— Ah ben oui ! Et San Antonio et Félicie et Berthe et la Pine et Marie-Marie et Jérémie Blanc et le Rouquemoute et le Vieux et tous les autres. J'ai tout lu de Frédéric Dard que je tiens pour un des grands écrivains français du vingtième siècle ! Les petits San-Antonio, bien sûr, de vraies gourmandises dont certaines de qualité exceptionnelle, mais aussi tout le reste, qui comporte des chefs d'œuvres comme « *Y-a-t-il un français dans la salle ?* » et « *Les clefs du pouvoir sont dans la boîte à gants* », ou bien « *La vieille dame qui marchait dans la mer* » ou le « *Palais des Rizzis* » et tellement d'autres. Et même ce que Dard a écrit sous d'autres pseudos, comme *Les Kapput*, notamment à ses débuts. Des bouquins superbes, souvent très noirs avec du suspense et de la philosophie, mine de rien. Putain San Antonio, quel talent, quelle truculence, quel bonhomme, que de merveilleux moments de lecteur passés avec lui ! Il m'a souvent fait oublier notre chienne de vie de pauvres humains, même s'il était extrêmement sévère avec le genre humain, voire, comme son maître Céline, s'il le vomissait souvent et le vouait tout entier aux gémonies. Parfois, quand même et contrairement à ce bon docteur Destouches, le goût de la vie l'emportait et il nous donnait un peu d'espoir. Notamment Félicie et Marie-Marie faisaient presque toujours de jolies choses, par amour pour leur San-An, qui le leur rendait bien... enfin, surtout sa maman adorée. Et puis, mine de rien, l'Antoine c'est un mec fidèle à certains principes, l'honneur, la parole donnée, le sens du devoir, la défense de la veuve et de l'orphelin surtout d'ailleurs si la veuve est choucarde et sait se conduire honorablement dans un plumard !

— Mais, monsieur le Président, vous êtes ferré à glace sur Frédéric Dard ! Je n'en reviens pas ! Vous me l'a baillez belle, comme on disait au Moyen Age... et pour la deuxième fois !

— Monsieur le commissaire a des lettres aussi, je vois. Et vous San-Antonio, vous aimez ?

— Si j'aime ? Ses bouquins font partie intégrante de ma vie, au même titre que les chansons de Gérard Manset ou les exploits de Jacques Anquetil. À certaines époques où j'ai pu avoir le mal de vivre, ces mecs et leurs œuvres étaient en moi, comme en filigrane. Lorsque je sentais que j'étais sur une pente, disons dangereuse, avec quelques envies d'aller voir, définitif, ailleurs si on pouvait

mieux dormir, j'écoutais les chansons de Manset, à quatre heures du matin, en sourdine. Putain, « *Il voyage en solitaire* », « *Le verger du Bon Dieu* », « *La neige est blanche* », « *Le jour où tu devras partir* », « *Capitaine courageux* », « *Vahiné ma sœur* » et toutes les autres, des heures entières à pleurer parfois, pour faire sortir toute la tristesse que j'avais en moi. Manset c'est un mec génial qui vous fait ingérer une noire et suave liqueur à la fois vénéneuse et source de vie. Je peux dire qu'il m'a permis, souventes fois, de continuer, de repartir comme si de rien n'était. C'était pareil avec les San-Antonio dont beaucoup m'ont marqué de manière indélébile, comme on marquait les bestiaux au Far Ouest, au fer rouge direct sur la peau. Ca fait mal mais on n'en meure pas et tout ce qui ne tue pas renforce, en tous cas, c'est ce qu'on dit ! Quant à Jacques Anquetil, j'en étais quasiment amoureux, presque comme d'une femme. Il me ravissait par son style sur le vélo, d'une beauté absolue, d'une grâce suprême mêlée à une puissance hors du commun mais délivrée avec suavité, avec un « coup de pédale » merveilleux d'harmonie, avec une impression d'effleurement de la pointe du pied, comme un danseur étoile. Putain, rien que d'en parler ça me met les larmes aux yeux. La beauté à ce niveau ! Je l'aimais ce mec. J'étais heureux quand il gagnait et très déprimé quand ça n'avait pas marché pour lui. Mais j'ai eu beaucoup de chance car il gagnait souvent ! Et en plus, il était intelligent et discret, assez renfermé, sans livrer ses émotions, très intérieur. Une sorte de perfection faite homme, quoi ! Quand il est mort, j'ai eu l'impression de perdre un membre de ma famille, un être cher, un ami. J'ai mis longtemps à faire le deuil. Depuis, quelque part, ce n'est plus comme avant, plus jamais, plus tout à fait. C'est comme dans la chanson de Michel Berger chantée par France Gall qui s'appelle « *évidemment* » et qui a été écrite après la mort de leur ami Balavoine. J'ai un peu ressenti ça, aussi, après la mort de Georges Brassens, de Jacques Brel, de Roger Couderc, de Michel Lancelot et de quelques autres. Depuis la mort de ma mère, il y a si longtemps, je porte en moi une certaine fragilité, comme si j'étais en constant danger, plus assez aimé peut-être ? Je ne sais et n'ai jamais vraiment essayé de savoir. Mais par moment il m'est assez dur de vivre. Mon Dieu, je me confie comme au confessionnal. Je vous demande pardon. C'est ridicule. J'ai horreur de m'épancher et de livrer mes états d'âme. Je ne le fais, d'ailleurs, jamais. Mais, ici, avec vous, je ne saurai dire pourquoi ça m'est assez facile. Peut-être parce que la mort est proche. Vous vous dévoilez vous-même un peu et puis c'est comme ça, je vous trouve sympathique, amical, simple. Enfin, bref, et contrairement à tout ce que je pensais de vous jusqu'à ce jour, je me sens en confiance. Qui l'eût cru ? Lustucru ? Parce que je suis bonne pâte, comme on

disait lorsqu'on était gamins.

— Excusez-moi, commissaire, mais moi aussi je suis bien avec vous et j'ai envie de faire le pitre. Vous m'inspirez. J'aimerais bien qu'on se tutoie, là, tous les deux, dans le noir, démunis, pauvres prisonniers de ces enculés de djihadistes. Nous sommes, mon ami, dans le même bateau, dans la même galère et les grades ne comptent plus. Seuls comptent les hommes, le respect et l'amitié et la solidarité. Et je t'aime mon ami commissaire car tu es franc et courageux et tu es l'ami du père Rabouret. Qu'en dis-tu ?

— Monsieur le Président, j'en dis que je suis d'accord parce que je te découvre comme un mec simple, sympathique et naturel aux antipodes de ce que je pensais il y a encore une petite heure.

— Bon, dis-moi voir, maintenant que ça c'est fait, parlons peu, mais parlons bien ! Comment tu vois la situation ? Tu as dû être confronté à des situations de cet acabit, je suppose, dans ta carrière. Tu as tellement fait de trucs extraordinaires si j'en crois ce que me disait le père Rabouret. Qu'est-ce qu'on peut tenter pour sortir de ce merdier ?

— Je vais te le dire.

— Tu m'imites là ?

— Oui si on veut. Pour répondre à ta question, je crois qu'on va leur monter un turbin avec toi. À leurs yeux, bien sûr, tu vaux très très cher. Il faut donc les emmerder avec ça. Imagine que, d'un coup, tu ailles très mal. Le cœur qui se met à déconner, par exemple. Mort, pour eux, tu ne vaux plus que dalle, si je puis me permettre ! Donc, affolement général... il faut absolument te sauver la vie... direction l'hôpital et tout le tintouin... bref, le gros boxon ! Ça nous ouvrira la voie pour tenter quelque chose. On verra bien. On va réfléchir pour être prêts au maximum, mais on avisera en détail le moment venu. Toi et moi, on est des mecs d'action et pour être super efficaces on doit se placarder dans une situation où ça bouge autour de nous. Tu mords au machin ? Tu entraves le topo, mister Président ? Foutre la merde, voilà la solution. Mais pas de la bricole, pas de la petite bière. Non, le gros bordel des familles ! Le foutage de chiasse intégral ! Niko en train de crever ! La mort du petit cheval quoi ! Pour ces têtes de nœud si tu calanches, c'est la fin des haricots, en *live* !

— Putain, commissaire, t'es vachement bon dans le délire verbal ! On dirait du

Audiard... où, plus exactement du Simonin voire du Boudard ! Je me suis régaté. Et ton idée, eh ben je vais te le dire, elle est géniale. Ils vont devoir se bouger les noix ces islamistes de mon cul ! Parce que le Niko, il va leur en donner du spectacle. J'ai réussi à me faire élire fastoche Président en racontant des conneries et en faisant des promesses invraisemblables, avec des minauderies à la télé et en bombant le torse dans les meetings de ces mange-merde de l'UMP. Alors, faire semblant d'avoir une crise cardiaque dans un cachot tout noir où on se les pèle, ça va pas faire un pli ! Tu vas voir le travail ! Tu vas admirer l'artiste ! Je me régale à l'avance. Je m'en pourlèche les babines.

— Tu sais que, toi aussi, président, tu as du vocabulaire ! Et c'est vrai que t'es un comédien de première bourre. Pour tout te dire – puisque maintenant on se dit tout – je pense même que c'est ta vraie qualité, pas tout à fait la seule, *natürlich*, mais enfin... c'est sûr que tu es plus proche de De Funès que de De Gaulle ou Mitterrand, sans vouloir t'offusquer, mōssieur le Président. Avec ta démarche de cow-boy qui sur-joue, un peu comme Redford dans « *L'homme qui parlait à l'oreille des chevaux* », tu donnes l'impression de te la péter grave et, au fond, de déconner... en nous prenant pour des cons, bien comme il faut ! Pardon pour cette petite digression, mais j'avais envie de te dire tout ça.

— Merci mon cher Duranton de ta franchise. C'est vrai que j'aime bien prendre de la distance notamment avec ma propre vie. Depuis que je suis élu, je peux bien l'avouer, j'ai souvent le sentiment étrange d'être un peu comme dans un rêve. Pour mes adversaires politiques ou mes ennemis – je sais que j'en ai beaucoup – ce serait plutôt, d'ailleurs, un cauchemar ! Mais ne te trompe pas mon ami ! Je suis vachement passionné par la France et son destin et le pouvoir qui est le mien désormais me donne de sacrées responsabilités. Je fais attention à ce que je fais. Je pense aux gens plus qu'on croit. J'aime faire bouger les choses, réformer, construire. Il ne faut pas me juger trop vite sur des apparences et des impressions ou les analyses sommaires de ceux qui ne peuvent pas me blairer parce que souvent ce sont des médiocres que mon énergie rend jaloux.

— Je veux bien te faire un peu crédit, cher Président... d'autant plus que je te découvre ici très différent de ce que j'imaginai. Donc, je me dis que je me suis peut-être gouré à ton égard, depuis le début et sur toute la ligne. Mais tout de même, ne me raconte pas trop de salade. Je ne suis plus un gamin ! C'est le pouvoir que tu aimes et ta réussite, ta propre réussite. Si ça colle avec les intérêts du pays, c'est tant mieux mais, à mon avis, c'est un peu le hasard, si je puis dire !

Ce qui compte d'abord, c'est toi et la satisfaction de tes ambitions. Ça crève les yeux ton désir de t'imposer par tous les moyens depuis tes débuts. Et les convictions et les fidélités n'ont pas énormément d'importance pour toi. Avec ton bagou de camelot tu as pu facilement faire illusion. Mais je pense que tu n'es ni De Gaulle ni Mitterrand ! Je suis navré pour la vigueur du propos et sa longueur mais j'avais tout ça sur le cœur ! Tu vois, je te trouve sympathique, là maintenant, mais j'ai horreur de ce que tu représentes et de ce que tu fais ! Quand es-tu toi-même vraiment ? Le sais-tu seulement ? Je dois avouer être perturbé par tout cela. Bref, tu me poses un sacré problème !

— Je vois ça, en effet, mon cher Albert ! Eh bien, je vais te dire un truc très simple. Ne t'embarrasse donc pas la tronche avec tout ça. Prends-moi comme je suis, comme tu me vois, là, maintenant et oublie tout le reste. On a des choses à faire ensemble et on va les faire, en toute amitié, en toute simplicité, entre potes. Le reste, tu oublies et tu verras que tout ira bien.

— Ca me va Président. Je prends. Il y a un temps pour chaque chose. Le temps est venu de te faire confiance pour sortir de ce merdier. Alors, banco ! Parce que j'en ai un peu ras le prose de ce cloaque ! Ces comiques de mes burnes commencent à me taper sur le système et l'empaffé de barbu, le dénommé Samyn Aupaff, le chef des islamistes de ce pays, j'ai envie de me le faire bien comme il faut et de lui éclater son gros pif !

— Dis donc, jeune homme, tu pèterais-pas un peu les plombs ? Il est grand temps qu'on se barre d'ici, sinon je crains qu'on y laisse des plumes et une partie de notre santé mentale ! Es-tu prêt ? Je te préviens que vais gueuler très beaucoup, on est bien d'accord, Albert ?

— Je suis prêt, Président, tu peux gueuler tant que tu veux. Gueule à donf, nom de Dieu, allez fais toi plaisir, putain ! Allez Président !

OÙ L'ON S'EST FAIT LA PAIRE AVEC LE NABOT

Aussitôt dit aussitôt fait !

Le nabot se mit à hurler à la mort, comme un clebs qu'on égorge, avec des plaintes, des râles, des gémissements, des trémolos dans la voix. Quelque chose de terrible, d'horrible qui me foutrait quasiment le tracsir si je ne savais que c'est du bidon.

Putain, il fallait entendre ça ! Je rappelle que nous étions dans le noir total, ce qui avait pour effet d'amplifier le truc. J'avais une loupiote mais évitai de m'en servir pour la ménager, au cas où ! Je ne le voyais pas Mickey, mais je l'imaginais, le cou gonflé et, comme on pourrait le lire dans un polar au rabais, le visage rouge écarlate, les yeux révulsés, la bouche tordue de douleur. Au fond, dans les polars de gare, ce n'est parfois pas si mal écrit que ça ! Passons !

On s'en doutait un peu, mais le Niko c'est un comédien de première bourre, efficace et qui croit à son rôle. Il y mettait du cœur, le bougre, avec de l'entrain, du réalisme et du coffre ! Voyant que personne ne venait, il se mit à gueuler de plus belle, m'arrachant les tympans.

Cri terrible, « *terrific* », effroyable, venu d'ailleurs !

J'éclairai la lampe de poche trois secondes, rien que pour le spectacle ! Je ne fus pas déçu. Le nabot était phénoménal de drôlerie. On aurait dit un goret qui va à l'abattoir, qui le sait et qui donne tout ce qui lui reste de forces, d'énergie vitale. Voyant que je l'éclairais et qu'il avait donc un public, il en rajouta encore, le cou au bord de l'éclatement, de l'explosion, toutes veines dehors, les yeux par l'effort injectés, gonflés et brillants... bref, une vision incroyable, surréaliste et plutôt inquiétante... tout en étant très très comique.

Enfin on vint.

Il était temps d'ailleurs, Mickey se trouvant au bord de l'apoplexie à force de s'époumoner ! La porte s'ouvrit et un mec enturbanné s'avança, l'air mauvais mais inquiet en même temps. Je lui montrai le nabot, couché sur le sol et qui

gémissait en se tenant la poitrine, comme s'il allait calencher dans les dix secondes. Il était nickel-chrome comme acteur, parfaitement crédible. Je lui éclairai la tronche pour que le barbu pût bien se rendre compte. Mickey, il était blanc comme un linge – blanc bien sûr – et il transpirait. Génial. Je fis signe au fou de Dieu que c'était le palpitant, en me frappant le mien et en ayant l'air paniqué.

— Vite, vite à l'hôpital, vite vite. Allez allez. C'est son cœur, c'est son cœur. Il va mourir, il va mourir !

Le nabot continua son rôle, en haletant et mes colles je pris le mec par le bras et le secouais en hurlant « allez, vite il faut l'emmener à l'hôpital, vite vite ! ».

L'affidé de Ben Laden pigea brutalement qu'il devait se magner le train et d'un coup sortit en courant et criant des tas de mots dans sa langue maternelle. Visiblement il demandait de l'aide, tellement affolé qu'il en oublia de fermer la lourde. On se regarda avec le Président toujours gisant. Il me fit un clin d'œil et un beau sourire.

— Je crois qu'on va les baiser ces foies-blancs ! Il a mordu au turbin l'enculé de gardien.

— On ne bouge pas, on attend la suite. Reste à terre et reprends le cirque dès qu'ils arrivent.

— OK boss ! D'autant plus volontiers que ça m'amuse de jouer la comédie. T'as vu le comédien, Firmin ?

— Tu mérites un César, c'est vrai .Tu m'épates, putain tu m'épates !

— Tu sais que je m'épate moi-même. Nom de Dieu, j'ai une pêche, j'ai une pêche !!

Quand il fait ça, on dirait son ami Clavier dans « *Les bronzés font du ski* » !

D'un coup, ça déboula dans la carrée à plein tube. Quatre ou cinq individus arrivèrent en courant dont cet empaffé d'Aupaff. Ca soufflait, ça puait la trouille, ça s'énervait... bref c'était bon pour nous !

Samyn-Aupaff me regarda la mirette particulièrement noire, mais je sentis qu'il était inquiet et il faisait moins le grossium.

— Commissaire que se passe-t-il ?

— Je crois bien que le Président fait un gros malaise cardiaque et qu'il va calencher si vous ne l'envoyez pas dare-dare à l'hôpital !

— J'espère que ce n'est pas un coup monté, commissaire, parce que vous n'avez pas l'air très ennuyé !

— Oh, moi vous savez, je m'en fous complètement de ce qui peut arriver à ce mec. Je ne peux pas le blairer ! C'est un gros con ! Alors, s'il bouffe son extrait de naissance, ce sera un bien pour la France... et en plus ça vous fera chier grave ! Alors c'est tout bénéfice pour moi !

— Vous êtes devenu fou, commissaire, me répondit Aupaff, l'air totalement affolé. Complètement fou. Vous vous rendez compte du gros problème que j'aurais et qu'on aurait tous ! Il faut le sauver. On attend une ambulance avec deux spécialistes à bord et tout le matériel. On va le sauver !

— Dites donc, monsieur le conseiller, j'ai l'impression que vous avez les foies et sévèrement !

— Je ne comprends pas cette expression.

— Je dis que vous avez peur, que vous avez la trouille, une trouille bleue et que ça me réjouit parce que vous non plus je ne peux pas vous blairer ! !

S'il pouvait, il m'étranglerait, là, séance tenante... mais il avait autre chose à faire !

On entendit une sirène qui hurlait et le coup de frein brutal d'une bagnole. Des gus en blanc déboulèrent avec une civière. Ca y était, c'était parti ! Je fis celui qui s'en tapait totalement. Aupaff se tourna vers moi et me cria :

— Commissaire vous montez dans l'ambulance avec le Président.

— Allez-vous faire foutre, Aupaff !

— Emmenez-le de force. Si le Président se réveille et qu'il est seul, il sera inquiet. Ca peut le tuer une situation comme ça ! Vous voyez le merdier ? Donc, vous montez dans l'ambulance monsieur Duranton !

Deux enturbannés me chopèrent chacun un bras et me dirigèrent vers la bagnole blanche, à la suite de la civière sur laquelle gisait le sieur Nikozy, ci-

devant Président de la République française, qui râlait en y mettant du cœur, si l'on peut dire, avec beaucoup de talent, dois-je admettre et ce malgré que j'en eue !

Nous voilà partis pour l'hosto, à toute berzingue, conduits de main de maître par un gusman qui ressemblait à Alain Prost, cheveux bruns bouclés et pif de traviole. Derrière, le nabot sur son brancard, deux toubibs en blouse blanche, le bel Albert c'est à dire mézigue et un mec encagoulé, kalachnikov en bandoulière, qui surveillait le toutim.

Je réfléchis sévèrement à la situasse me disant qu'il fallait rapidos tenter un truc. Il fallait que je m'occupe en priorité du cagoulé armé, puis du chauffeur, en partant du principe que les médecins resteront neutres quoiqu'il se passe.

— C'est encore loin ? Criaï-je à Alain Prost

— Quelques kilomètres, nous y serons vite, j'ai l'habitude, me répondit le « professeur » avec un charmant accent oriental, très chantant.

La grosse bagnole fonça dans les rues de Beyrouth, pourtant bien chargées, en douceur et en toute sécurité. Le pilote, il ressemblait à Prost et il conduisait quasiment aussi bien que lui. Elle est pas belle la vie ? Tout en réfléchissant à ce que nous allions tenter dans quelques minutes, je me fis la réflexion que l'on surnommait Alain Prost « le Professeur » mais aussi « le Nain Jaune » parce qu'il doit mesurer un mètre soixante environ et courait au début de sa carrière chez Renault, dont l'écusson est jaune. Ce qui nous faisait deux nains dans l'ambulance ! Ca me fit marrer intérieurement et ça me détendit un peu dans un moment où j'en avais bien besoin. Très détendu, donc, je décidai de mon plan d'évasion. Il fallait, bien sûr, que je le fisse connaître au nabot, afin qu'il se préparât lui aussi. Je m'approchai du brancard où le gisant râlait toujours un brin, de temps en temps, par principe, et m'adressais à lui :

— Monsieur le Président, nous allons bientôt arriver à l'hôpital. Alors, il faut vous préparer dès maintenant, là tout de suite, si vous voulez être sauvé. Il faut bien vous ramasser sur vous-même. Ayez confiance, je m'occupe de tout mais il faut me soutenir. Ca risque de barder un peu. Et, j'insiste, très rapidement. Si vous m'avez compris, faites-moi un petit signe. OK Président ?

Mickey, qui avait continué de gémir gentiment pendant ma petite supplique,

me fixa et cligna deux fois des yeux. Parfait.

Je passai à l'action.

En deux coups les gros, comme on dit à Lyon, je plongeai sur le gus armé et l'enserrai avec mes bras en me collant bien à lui. Avec mes cent quatre-vingt livres sur le râble, il ne put plus rien faire... mais moi non plus ! En un clin d'œil, le subclaquant, tel Lazare, se dressa sur la civière, arracha le tuyau qu'on lui avait collé sur le bras, sauta à terre et désarma l'enturbanné. Le nabot, fier comme un jeune coq, braqua la kalachnikov sur le chauffeur et lui intima l'ordre de s'arrêter dès qu'il le pouvait.

— Pas de problème, monsieur, dit le Nain Jaune à l'autre nain qui le tenait en joue.

Moi, pendant ce temps, j'avais toujours mon sbire dans les bras. Je le retournai brutal, m'éloignai de trente-sept centimètres et lui balançai un crochet au bouc dont il n'eut pas le temps de me donner des nouvelles ! Il s'effondra lentement en me faisant comme un sourire un peu crispé.

— On va le ligoter sur le brancard. Je m'en occupe. Continue à surveiller ces endoffés !

— Bien, Albert, bien. Je crois qu'on est les meilleurs. T'as vu ce duo qu'on fait tous les deux ?

Mickey était visiblement aux anges. On aurait dit un adolescent qui s'amusait avec les copains. Si ses adversaires politiques français le voyaient, ils en seraient babas ! Et je ne parle pas des journalistes et des photographes de presse. Vous mordez au truc ? Vous les voyez tous ces gommeux qui se poseraient des tas de questions, qui affabuleraient, qui se demanderaient si c'est un coup de publicité, eux à qui on ne l'a fait pas, eux qui ont tout compris, tout vu, tout entendu. Des cons, oui, des vrais cons ! Voilà ce qu'ils sont ! Le Président, il s'amusait comme un gamin qui joue aux cow-boys et aux indiens. C'est tout. Il essayait aussi de se la jouer cassos, parce que les barbus qui le tenaient en otage depuis des mois commençaient sérieusement à lui briser les roustons. Point à la ligne ! Y-a rien d'autre à piger, rien de rien ! Désolé, messieurs Gisbert, Apathie ou autre madame Nay, journaloux de mes deux, bouffeurs de caca de première, mais c'est comme ça ! Vous n'avez rien compris et ne comprendrez jamais rien à rien. Vous êtes trop nuls ! Toujours à l'envers des vraies vérités parce qu'en fait vous êtes

des ratés plus ou moins sympathiques, de simples spectateurs de situations dans lesquelles vous auriez bien voulu exister. Alors, vous inventez, vous interprétez... et vous mettez à côté de la plaque, bien grave et les acteurs, les vrais, vous laissent penser, pauvres nuls, que vous avez compris et que vous êtes membres du club. La vérité est qu'ils vous manipulent et vous méprisent, vous prenant pour ce que vous êtes vraiment, de la bibine ! Et, dans le club, vous n'y rentrerez jamais. Si vous saviez comment ils parlent de vous, les membres du club, lorsqu'ils sont entre eux. Les parties de poilade qu'ils se font sur votre dos ! Vous ne le saurez jamais ! Vous n'êtes pas des élus et vous n'avez pas fait l'ENA ! Alors, circulez, y a rien à voir !

Dans une petite rue peu fréquentée, l'ambulance ralentit. Le nain jaune se tourna vers Mickey et lui demanda d'un air affable

— Ca vous va là ?

— Nickel chrome, répondit le nabot, oui très bien, rajoute-t-il pour être sûr que le pilote avait bien pigé, parce que nickel chrome il faut déjà connaître !

La tire se gara tranquilou sur la droite et nous descendîmes, le Président et moi. Personne ne bougea, notamment les deux toubibs, conformément à ce que j'avais fort opportunément prévu et espéré. Ils s'en foutaient complètement de ce qui se passait et les islamistes n'étaient visiblement pas leurs idoles. Alors, ils laissaient faire, tout comme Alain Prost, qui, à l'évidence était plutôt satisfait de la tournure des événements.

D'ailleurs, il descendit de l'ambulance et vint vers nous avec un grand sourire

— Messieurs je vous serre la main. Bravo et bonne chance !

— Merci mon ami et bonne chance à vous. Ca ne va pas trop vous ennuyer tout ça ? Lui demanda un Niko particulièrement sérieux.

— Ne vous en faites pas. On expliquera que vous étiez très dangereux et qu'on a craint pour nos vies quand on a vu comment vous aviez éliminé le moudjahid !

Et le mec prit Mickey dans les bras et l'embrassa

— Bonne chance, monsieur le Président et qu'Allah vous garde ! Je vous ai reconnu, vous savez ! Vous aussi, monsieur, qu'Allah vous garde, me dit-il et il m'embrassa comme du bon pain !

C'est fabuleux, nous étions à Beyrouth en train de nous évader d'un terrible traquenard et, au lieu de courir comme des dératés, nous jouions une scène d'adieu comme au cinoche, dans un film où l'on pleure à la fin. Décidément, j'aurai tout vu dans ma chienne de vie !

— Ca y est, on peut y aller ? Interrogea le Nabot visiblement tout ému. C'est parti comme en quatorze, salut la compagnie !

Et il se mit à courir, la kalachnikov en bandoulière.

Je le suivis, à grandes enjambées, parce que le Niko, il détalait, tu peux me croire ! Ca n'était pas Usain Bolt, bien sûr, surtout question de gabarit, mais, putain, il billait l'animal, avec ses jambes courtes ! Où va-t-il chercher toute cette énergie ? J'essayais de suivre comme je pouvais

— Tu sais où tu vas ? Lui demandai-je, en haletant

— Non, mais on s'en fout, on verra bien ! La providence va nous aider, tu vas voir ! Allez, haut les cœurs !

— Arrête ton char, Ben Hur, avec la providence ! C'est de la couille en bâton, tu le sais aussi bien que moi ! Ce qu'il faut c'est réfléchir, merde et puis c'est tout !

Il commençait à me fatiguer ce Président d'opérette, avec ses impulsions de gamin pubère ! Et je m'arrêtai brutalement de courir. Il s'arrêta aussi et se retourna.

— T'as raison, Albert, on se marre bien mais je suis en train de virer louf. Trouvons un coin à l'abri et faisons marcher nos petites cellules grises.

« Petites cellules grises », ça fit tilt en moi !

— Tu connais aussi Agatha Christie et Hercule Poirot ?

— Un peu, mon neveu. C'étaient mes livres de chevet quand j'étais môme. Ma grand'mère maternelle tenait une librairie et nous envoyait plein de bouquins, notamment de la collection *Le Masque*. Et Hercule Poirot, le génial petit détective belge, était mon idole. Je l'admirais beaucoup, son intelligence, sa culture, son raffinement en toutes choses et puis cette morgue, cette confiance en lui, cette célébration de lui. Putain quel talent, quelle personnalité ! J'aurais

voulu être lui.

— D'une certaine manière tu l'es un peu devenu... le talent en moins, bien sûr. Parce que question taille, morgue et célébration de soi, c'est du kif !

— Tu me charries, commissaire de mes deux, tu te fous de ma gueule et ça fait du bien, je peux te le dire.

Nous marchions calmement sur le trottoir en devisant sur Hercule Poirot, alors que tous les islamistes de Beyrouth devaient être à notre recherche. Le père Aupaff avait dû mettre en route, espère ! Un emproisé pareil, ça ne lâche pas comme ça !

Nous avisâmes un porche qui donnait sur un immeuble cossu et dont la porte d'entrée était ouverte. Nous entrâmes dans une cour pavée, très belle. Sur le côté, il y avait un petit local sombre, ouvert également. Nous entrâmes. C'était le local aux poubelles. Parfait pour se reposer un moment et rassembler nos idées. On s'assit sur le sol en béton et on souffla un peu. Je m'aperçus que le nabot n'avait plus la mitraillette et j'eus le sentiment, là d'un coup, qu'on était à poil.

— T'as plus la kalachnikov ?

— Eh non, je l'ai jetée tout à l'heure pour pas nous faire repérer ! Tu nous vois marchant dans la rue avec une Kalach en bandoulière ?

— Putain, mais t'es con comme un balai, merde ! Comment on va faire, maintenant ? C'est qu'on a rien ! On n'a rien du tout, rien de rien ! Nada ! On est total démunis, on est à poil, quoi !

— Arrête de te lamenter, ça sert à que dalle ! On va se déguiser en arabes du coin et ça ira impeccable !

— D'accord, comique, mais t'as ce qu'il faut sous la pogne ? Des déguisements, des perruques, du maquillage, de fausses barbes et des lunettes de soleil ?

— Du calme, Albert, du calme, s'il te plaît, en cherchant bien, on va trouver. On va commencer par faire les poubelles. D'accord ?

— Le Président de la République Française qui fait les poubelles, bien sûr ! T'es devenu dingue ! Si on te voyait, tu te rends compte ?

— Oui, je sais, les adversaires politiques et les journaloux. Mais ce serait peut-être encore pire avec mes soi-disant amis politiques. T'imagines ce tristounet de Rillon ? Ou cette grosse lope de Couchtard ? Ou cette nullasse de Yade ?

— Ou Rachida ? Tu ne la cites pas ?

— Elle, c'est pas pareil, si tu permets. C'est une vraie salope prête à tout pour réussir, là on est bien d'accord. Mais putain de Dieu, c'est une sacrée baiseuse. Un cul d'enfer et une pipeuse de premier ordre.

— Alors là, d'accord, si c'est ça, je ne dis plus rien. La baise ça porte au respect. Si elle t'a donné du plaisir, alors, y a rien à dire.

— Bon, c'est pas tout ça, on se les fait ces poubelles ?

— Pardon, t'as raison Gaston ! Allez, c'est parti ! On se fait les poubelles, comme de braves clodos des familles. On va bien trouver des trucs à se foutre sur la tronche. Dans cet immeuble cossu, ils doivent beaucoup jeter, les gens ! Comme à Paris !

Et on se mit à soulever les couvercles et à fouiller, cherchant on ne sait trop quoi, des vieux habits ou du vieux linge, n'importe quoi pour se nipper, se grimer, se déguiser, ressembler à qui on veut, sauf à Niko et à Duranton.

Et voilà le nabot qui sortit un truc noir, tout pourri, dégueulasse et qui se mit à gueuler

— C'est bon pour moi, je vais faire le moudjahid en me collant ça autour de la tête. Si je trouve un morceau de tissu blanc, je suis bon comme la romaine comme disait ma belle-mère qui s'appelait Irma mais se faisait appeler Romaine, va comprendre ! Tu trouves pour toi ? Dit-il, sur la lancée mais en gueulant comme si j'avais été à trois kilomètres.

Je ne trouvais pas grand-chose pour tout dire. Il faut reconnaître que je cherchais mollement, trouvant l'exercice peu ragoûtant. Mickey s'en aperçut, fine mouche

— Albert, là tu fais ta chochette ! On voit bien que ça te débecte. Fais comme bibi, prends tout ça à la rigolade ! Prends de la distance ! On va pas se prendre la tronche parce qu'on est dans la mélasse ! On fait avec et on positive ! Putain, merde, un grand garçon comme toi ! Moi, j'essaie de me marrer et de faire

comme si on jouait aux indiens et aux cow-boys. C'est tellement mieux ! Ça n'empêche pas d'être lucide mais c'est plus facile à vivre pour moi et les autres.

— En l'occurrence, les autres, c'est moi, mon cher ! Et c'est vrai que c'est marrant de te voir faire ton cirque à longueur de journée. C'est plus chouette que si tu faisais une caboche de six pieds de long ! J'avais pas entravé que tu te forçais pour être comme ça !

— Je me force pas totalement, je me gère, je gère mes humeurs. Tout en philosophant, je me fis plus pressant sur les « équevilles », comme on dit à Lyon, me disant qu'il fallait que je me détende un peu, que je prenne tout ça pour un jeu et que de toutes façons j'avais intérêt à trouver quelque chose pour me déguiser si on voulait partir d'ici avec quelques chances d'en réchapper ! Du coup, j'extirpai une sorte de vieux drap, qui avait dû être blanc dans sa folle jeunesse et dont je vis qu'il me ferait une toge à la romaine particulièrement seyante. À Beyrouth, pour passer inaperçu, on peut s'habiller comme dans un péplum, tout le monde s'en fout, y a pas de problème. Qu'est-ce que je vais me coller sur la tronche ? Je continue de fouiner et de remuer de la merde. Je tombe sur des vieux sous-vêtements et je choisis une petite culotte de gonzesse, à moitié déchirée et qui devait être noire. Je secoue un peu le truc et me l'enfile, si je puis dire, sur la tronche.

— Génial, tu es génial... cria Mickey en me voyant si merveilleusement accoutré.

— Tu n'es pas mal non plus !... dis-je en réponse, en reluquant le Président vêtu de façon grotesque et drolatique... et qui ne ressemble à rien de connu. On ne sait pas ce qu'on voit... mais c'est étonnant. Le nabot fait penser à une sorte de fou du roi du moyen-âge, sans les clochettes sur le chapeau et en noir et blanc. J'espère que vous comprenez mais j'admets que ce n'est pas évident. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas le reconnaître, mais pour la discrétion, il repassera ! On verra bien, de toute façon on n'a pas franchement le choix !

On se reposa encore quelques minutes.

C'est marrant mais je repensai à la relativité des choses. Vous vous rappelez ? Ces instants de répit étaient un vrai bonheur, alors qu'on était à Beyrouth, recherchés par des méchants et qu'on ne savait pas si on allait s'en sortir, terrés

dans un local à poubelles qui puait la déjection, vêtus comme les mendiants décrits par Hugo dans *Notre Dame de Paris* ! Et pourtant nous étions bien, nous récupérions, nous apprécions.

Nous ne parlâmes pas, surtout pas. Nous essayâmes, bien modestement, de suspendre le temps, en tous cas notre temps à nous, afin de nous refaire gentiment la cerise et de reprendre des forces qui nous seront fort utiles pour la suite des événements, que nous subodorâmes assez difficiles pour nous.

Les minutes passèrent, tranquilles.

De longues et belles minutes.

Nous nous regardions, complices et nous nous comprenions.

Il fallait pourtant y aller. Le répit était terminé. Le temps de l'action reprenait, hélas, ses droits.

Nous nous levâmes comme un seul homme et constatâmes à quel point nous étions ridicules dans nos pauvres guenilles qui puaient la misère et avec nos barbes de plusieurs jours qui faisaient de nous de pauvres hères plutôt dégueulasses !

— Putain, on est vraiment des clodos ! dit le nabot qui se rendit enfin compte de notre infortune.

— Eh bien, on va jouer aux mendigots et pis c'est tout ! Lui répondis-je, en prenant un air très convaincu. On va tendre la main aux passants, tout en avançant dans les rues.

— Au fait Albert, où est-ce qu'on va ? Tu connais Beyrouth, toi alors que moi macache bono !

— On va aller vers *l'hôtel Alexandre*, là où nous sommes descendus avec Rabouret, il y a quelques jours, je ne sais d'ailleurs pas vraiment combien. J'ai plus trop ma tête. Big Louis y est sûrement. Il m'attend. Il sait qu'il faut m'attendre. Donc direction Beyrouth Est !

— Tu as vraiment confiance dans ce mec, c'est incroyable.

— Oui, une confiance absolue. C'est un sacré bonhomme le père Rabouret, tu sais. C'est un peu mon deuxième papa. Je suis presque le fils qu'il n'a pas eu.

Pour ce qui est d'aujourd'hui, je t'explique. Big Louis ne m'a pas vu rentrer à l'hôtel depuis plusieurs jours. Il est inquiet, c'est certain, très inquiet même mais il a, chevillée au corps, la certitude que je vais m'en sortir. Parce qu'il a en moi une confiance absolue. Alors, il attend là où on avait rendez-vous et il ne s'agite pas bêtement dans tous les sens. Il attend. C'est un roc, ce mec, c'est du marbre. Il m'attend à *l'hôtel Alexandre*, patiemment et avec confiance. C'est génial, tu comprends ! C'est un monsieur génial Big Louis Rabouret !

— Tu sais que je le respecte vachement depuis l'affaire de Human Bomb à Reuilly et que c'est pour ça qu'il est secrétaire d'Etat. Je te l'ai déjà dit. Donc, je te comprends totalement. Tu aimes ce mec, voilà tout !

— C'est ça, président, c'est exactement ça ! Donc direction *l'hôtel Alexandre* en marchant tranquillo et en tendant la main aux passants.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Si t'avais vu Mickey qui se mit à faire des courbettes, la main tendue et le sourire qui implore. C'était de Funès ! !

Enfin, n'exagérons pas trop tout de même ! Il faisait penser au grand Fufu, certes par les mimiques et les grimaces mais on ne sentait pas vraiment le grand talent. Tout était un peu trop forcé, trop pesant, surjoué. N'est pas de Funès qui veut !

Et oui, chers lecteurs, j'ai encore du mal à dire du bien de Niko, alors je discutaille et je chipote un brin !

De rue en rue, sans anicroche, nous progressâmes vers le quartier-Est.

Grandes artères traversées sagement dans les passages cloutés pour pas nous faire remarquer, petites rue parcourues à grands pas, places pleines de monde contournées patiemment... nous avançons bien. Les gens dans la foule nous regardaient à peine. Si quelqu'un nous épiait un peu trop, nous tendions la main avec des regards implorants. En général, les curieux n'insistent pas, peur de ne plus pouvoir se dépêtrer de ces deux étranges mendiants. Nous avançons, nous avançons et fûmes surpris par la relative facilité avec laquelle nous le faisons.

Les policiers ne s'intéressaient pas à nous, ayant d'autres chats à surveiller, les militaires postés à presque tous les carrefours, juchés sur des chars, ne nous

regardaient pas et la pluparts des gens dans la rue se foutaient de notre existence comme de leur première liquette. Donc, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, pour revenir encore à la fameuse relativité des choses.

Ca faisait un sacré moment qu'on marchait et il se faisait faim et soif. Quoi faire ? Nous n'avions sur nous que quelques malheureuses pièces récoltées en tendant la main. Même pas de quoi se payer un quignon de pain.

— T'as faim Président ?

— Putain, arrête, je boufferais un demi-bœuf grillé avec douze kilos de frites bien grasses !!

— Avec trois bouteilles de Morgon, bien sûr ?

— *Natürlich*, Albert, *natürlich*, j'adore le Morgon, peut-être mon beaujolpif préféré avec le Brouilly, le Chirouble, le Chenas, le Juliènas, le Règnié, le Moulin à Vent et le Saint Amour.

— T'aimes pas le Fleurie alors et pas le Côtes de Brouilly et pas le Beaujolais Villages ?

— Si, je les aime aussi, pourquoi tu demandes ça ?

— Tu ne les as pas cités, c'est tout ! En réalité, tu aimes tous les beaujolais !

— On peut le dire et tous les Bordeaux et tous les Bourgognes aussi !

— T'aimes pas les Alsace, alors, ni les Champagnes et ni les vins de Loire ?

— Si, Albert, pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu ne les as pas cités, c'est tout ! En fait, tu aimes tous les pinards !

— Merde, mais tu ne serais pas un peu casse-couilles, un peu chiant ? Qu'est-ce que tu me fais, là ?

— C'était de l'humour, Président, de l'humour !

— Ah bon, de l'humour ! Admettons, mais alors, je te le dis, tu as parfois l'humour un tantinet pénible.

— Un tantinet, ce serait pas un peu suranné, comme expression ?

— Albert, mon ami, parlons d'autre chose, s'il te plait, on se fâcherait, comme

dirait le père Gabin ! Tout cela, mon cher, ne nous donne pas à becter pour autant !

Le Falbala avait le regard vide, la figure défaite, les joues creuses et le teint blanc du mec qui va, dans les trois secondes, tomber d'inanition. Je ne devais pas être bien mieux, l'estomac qui gargouillait et le moral dans les chaussettes. Il fallait aviser et trouver une solution pour se mettre rapidos quelque chose dans le gosier. Parce que, sinon, ça allait mal finir pour nos colles, je te le dis bouffi !

— Laisse-moi faire, Albert. Je m'en occupe.

Qu'est-ce qu'il va encore inventer, le pygmée ? Je me gaffe quand même un peu de ses turbins.

— C'est quoi ton idée, si je puis me permettre, mister Président ?

— C'est très simple, on est des clodos et bien on va s'en servir. Tu as vu, juste avant d'arriver, il y a un marché sur la petite place. On va aller quémander de la bouffe, c'est tout. Ça paraîtra naturel venant de mecs attifés comme on est, avec nos gueules de déterrés.

— C'est tout con ton affaire mais ça me paraît jouable. En général, les trucs les plus basiques sont les meilleurs et ton idée elle est vraiment basique. Allez, on y va.

On se dirigea vers la place dite du général Boulous, drôle de nom pour un mec qui doit être un héros puisqu'il donne son blase à une placette de Beyrouth. On s'en foutait un peu pour le moment, soyons bien clairs ! Il y avait des marchands de fruits et légumes, des volaillers, des charcutiers, des bouchers, des boulangers, des pâtisseries ainsi que des fleuristes et des marchands d'habits, mais de ces deux dernières catégories et quelques soient par ailleurs leurs qualités intrinsèques, on s'en branlait ! Il était tard et on était en fin de marché ce qui, normalement, devrait nous faciliter les choses.

— File-moi les pièces que tu as récoltées tout à l'heure. Avec les miennes, même si c'est misérable, on va pouvoir se défendre.

Je passais mes trois petits sous au nabot. Il se dirigea vers un imposant charcutier et ça ne m'étonna pas le moins du monde. J'aurais fait exactement pareil d'autant plus que le gros mec nous regardait avec insistance depuis un bon

moment. Mickey tendit sa main remplie de la toute petite monnaie et dit, avec un accent prononcé mais indéfinissable et une moue suppliante :

— Bonjire missier, qu'est-ce qu'on peut avoir avec ça, s'il vous plit ?

Le charcutier qui tenait le stand était un malabar avec un bide impressionnant. Il ne devait pas s'endormir sur le rôti, espère ! Il avait une belle trogne rubiconde – désolé pour le lieu commun – de superbes bacchantes d'un noir de jais qui lui bouffaient le visage et des poils qui sortaient partout de sa chemise, au poitrail, sur les bras... bref on aurait dit franc une sorte d'orang-outang... sauf qu'il avait sur le pif de superbes Ray Ban aux verres foncés cachant son regard ! Bibendum sourit gentiment au pygmée, qui à côté de lui, paraissait encore plus petit, prit les piécettes qu'il regarda avec douceur et dit, en français, avec un joli accent levantin, d'une voie de séraphin :

— Mon Dieu, messieurs, ce n'est pas grand-chose, mais je vais faire un effort. Vous me paraissez bien fatigués tous les deux. Venez derrière le stand que je vous fasse manger. J'aurai bien trop honte de vous laisser partir comme ça. On n'est pas des sauvages, tout de même !

— Vous êtes bien bon, missier, Dieu vous le rendra... répondit Niko en imitant son copain Clavier dans le rôle du Jacouille des *Visiteurs*.

Nous suivîmes le mammoth qui nous installa à une petite table dressée sous un auvent. Il nous fit assoir, nous mit des couverts, une assiette et nous apporta un plat de victuailles plein à ras bord, de poulet froid, de tas de trucs locaux comme des kebbés, des falafels bien grillés, du taboulé bien vert, des légumes de tous ordre, du pain... bref de quoi permettre un sacré bon dieu de casse-dalle à deux morts de faim. Nous n'en revenions pas, nous regardant avec Mickey, incrédules.

— On ne se pose pas de questions et on bouffe ! dit-il à voix basse.

— D'accord, Président, on bouffe, avec plaisir

— Tu peux m'appeler Falbala, tu sais !

— OK Falbala et bon appétit mon z'ami !

Et on se mit à bouffer avec fougue tout ce que le sumo nous avait apporté. Le

poultoc, gras comme un moine, recouvert d'une peau croustillante, légèrement fumé, était carrément génial... et le reste aussi, tout ce qu'il y avait sur la table.

Le gros se pointa avec une boutanche de pinard.

— messieurs, un petit coup de kéfraya pour faire passer tout ça ?

— C'est pas de refus !... répondit le pygmée sans même se gaffer de son accent. Il était aux anges en bouffant, le Falbala et ne se méfiait plus.

Le mammoth, curieusement, ne réagit pas.

OÙ NOUS FUMES SAUVÉS... POUR REPLONGER ILLICO

Nos verres furent vidés en trois secondes et remplis en cinq. Cul-sec à chaque fois. Je ne sais pas si c'était la bouffe ou le kéfraya ou les deux pris ensemble, mais je me sentis d'un coup tout drôle, comme dans de l'ouate. En face de moi, le Niko n'avait pas l'air bien mieux. Je me sentis partir dans les vapes, tout engourdi du cervelet, incapable brutalement de pouvoir prononcer un mot ou faire un geste. Putain, c'est pas vrai, pensai-je en me triturant la tronche, je crois bien qu'on s'est fait baiser. Le sumo a du coller un produit dans le pinard et on va peut-être crever ici comme deux abrutis.

Vous vous rendez compte, le président de la République française et le flic le plus célèbre de France voire d'Europe vont peut-être calancher, anonymes à Beyrouth, empoisonnés par un gros con de libanais poilu comme un singe et qui pue la transpiration. C'est-y pas choucard, ça ?

Et je plongeai dans le sirop, ne pouvant résister plus longtemps à l'implacable sommeil qui s'abattait sur moi. J'eus la très vague impression que pour le Niko, c'était du pareil au même, kif-kif bourricot comme on disait autrefois dans mon patelin d'enfance. Je pensai à mon jeune âge, vis défiler des scènes avec mes parents, ma grand'mère, ça s'accélère, l'adolescence, les filles, les copains, les études, la police, Louis, Lisdinia... Putain ça fait ce turbin dans la tronche quand on va passer l'arme à gauche, il paraît ! J'ai souvent lu ça dans des bouquins. J'étais peut-être en train de crever. Surement même. Je concentrai mes dernières lueurs afin d'être un peu lucide et penser une dernière fois à ma Lisdinia, mon adorée, ma douce, ma femme, mon dernier amour, celui qui compte le plus... mon aimée, ma petite caille, ma petite fleur, mon Esméralda, ma rajput d'amour, mon ange du ciel, ma Juliette à moi, ma chérie... je la voyais m'embrassant, ses jolis bras autour de mon cou, ses yeux noirs scrutant les miens, sa langue caressant suavement la mienne... elle est si belle, si amoureuse mon indienne. Je t'aime ma Lisdinia, je t'aime, je t'aime, je t'aime... pour la vie et même au-delà... je t'aime à jamais, pour l'éternité...

Et je sombrai dans le néant, définitif cette fois, du moins le crus-je !

*

Et bien non, ça n'était pas encore pour cette fois puisque j'ouvrais à nouveau les yeux, certes avec difficulté mais je les ouvrais !

Et qui je vis ? Je vous le donne Emile !

Je vis Louis, le père Rabouret, Big Louis, mon ami, mon maître, mon deuxième papa, qui me regardait avec ses bons yeux.

— C'est toi Louis ? Où je suis ?

— C'est moi mon petit et tu es en sécurité à l'hôtel Alexandre.

— Ah bon ! À l'hôtel Alexandre ? Je n'y comprends rien. Et le Président, il est là aussi ?

— Ben oui mon petit, bien sûr qu'il est là ! Il est dans ma piaule et il récupère.

— Putain quel merdier ! Tu m'expliqueras Louis, mais je vais dormir encore un peu. Je suis nase total !

— Dors mon Albert, dors. Je veille, tu peux dormir tranquille !

*

J'avais dormi très longtemps, eus-je l'impression en me réveillant. Enormément longtemps. Louis était assis dans un fauteuil à côté du lit et me regardait avec tendresse. Je l'aime mon petit père Rabouret. Il me demanda si je voulais du café avec quelques bricoles à grignoter. Un peu mon neveu !

Pendant que je me refaisais une santé à coup de croissants chauds délicieux et de confiture d'abricot suave, arrosés de grandes lampées de café noir brûlant, Louis me raconta. Et Louis, il raconte bien, avec sa belle voix de velours, basse, bien posée, reposante. Il narre avec précision, prenant son temps, agrémentant de

commentaires et de remarques, mettant le ton, comme un comédien. Par moment, on dirait Gabin ou Blier. C'était super, je me régalaïs comme quand j'étais tout môme et que ma maman me racontait des histoires, le soir dans mon lit, pour m'endormir.

En attendant, vous, les lecteurs, vous ne savez toujours rien ! C'est un truc d'auteur pour faire durer un peu le suspense et vous tenir en éveil en titillant un brin votre impatience. Il faut bien que, de temps en temps, j'utilise quelque recette pour compenser un peu ce que les critiques – des ratés sympathiques, comme le chante Charlebois – appellent le manque de talent purement littéraire. Encore qu'après tout, ma prose en vaille bien d'autres. Je lis régulièrement des bouquins, parfois encensés par les professionnels, qui me semblent nuls question style et totalement dépourvus d'un quelconque talent. Vous voulez des noms. Franchement ça n'en vaut pas la peine, ça leur ferait de la publicité, encore un peu plus ! Il n'empêche que ces écrivillons, grâce à la publicité honteuse qui leur est faite, relayée par des médias à l'affût de tout ce qui brille un peu, arrivent à vendre des books et à se faire suffisamment de blé pour avoir envie de recommencer ! Ce qui fait que ces navets encombrent le marché du livre, prenant quasiment toute la place... au détriment de gens plus talentueux mais inconnus, dont beaucoup – quasiment tous – ne seront jamais publiés ou, s'ils le sont, ne seront jamais aidés, livrés à eux-mêmes ! Elle est pas belle la vie dans le joli monde merveilleux de la littérature ?

Mais, revenons à nos brebis.

Donc, bref, Louis raconta, Louis me raconta. J'étais, les yeux mi-clos, quasiment au paradis, bercé par la belle et suave voix du père Rabouret.

Lorsque j'ai décidé de suivre Aupaff alors que Louis rentrait à l'hôtel, les choses ne se sont pas du tout passées telles que je le croyais et telles qu'elles étaient prévues.

En fait, en vieux professionnel, intrigué et vaguement inquiet, Louis m'a suivi. Il était tracassé par ce que je lui avais dit sur les islamistes et sur Aupaff et il trouvait que je n'étais pas très prudent de partir seul, la fleur au fusil, affronter

une pareille engeance.

Donc, dans les rues de Beyrouth, je suivais Docteur Mabuse et Louis nous suivait. Ce ne fut pas fastoche pour lui lorsque j'ai piqué le vélo. Aupaff allait à toutes berzingués. Alors Louis est monté en catastrophe dans un bus pour ne pas nous perdre, le bus suivant fidèlement le vélo en s'écartant parfois de son itinéraire officiel, le chauffeur ayant reçu en récompense quelques beaux biftons de mornifle locale.

Quand je suis entré dans la boutique de fringues où je me suis fait assommer, Louis n'était pas loin. Il est rentré à son tour discrètement dans le magasin. Il a tout vu de mon agression mais n'a pas pu, à son grand regret, intervenir. Les mecs étaient plusieurs, armés jusqu'aux dents et avaient l'air déterminés. Ensuite, avec un taxi dont le chauffeur avait eu, lui aussi, la patte grassement graissée, il a collé au cul de la bagnole des ravisseurs qui m'a emmené direct dans la cave où était déjà le nabot. Ca, bien sûr, Louis ne le savait pas.

Il a attendu, attendu, attendu, aidé par des gamins à qui il a filé du pognon. Dans ce pays tout marche au carbure ! Les mômes faisaient le guet, discrètement, en se relayant et devaient le prévenir si ça bougeait un tant soit peu. Ca lui a permis d'aller roupiller dans un petit hôtel pas loin où il bouffait aussi, pendant tous mes jours de captivité.

Quand on a quitté la turne avec l'ambulance, Louis, qui avait décidément pensé à tout, a pu nous suivre avec une tire de location qu'il avait garée à proximité. Il a suivi ensuite nos exploits, la bagarre dans l'ambulance, notre descente de la bagnole, les pérégrinations dans Beyrouth, le local à poubelles, nos accoutrements, bref, tout le toutim. Il a très vite reconnu le Président et a pensé qu'il fallait nous tirer de là dare-dare, avant les gros ennuis, se doutant qu'Aupaff et ses sbires allaient nous courser avec conviction. Avec le matos adéquat qu'il a toujours sur lui, Big Louis s'est déguisé en gros levantin plein de poil, avec une belle moustache. Il a pris la place, Ray Ban sur le blair, derrière son stand, celui d'un charcutier qu'il a largement dédommagé. Puis il est venu vers nous – c'est vrai, c'est lui qui a pris l'initiative, je me rappelle bien – lorsqu'on a demandé ce qu'on pouvait avoir avec nos quelques piécettes de monnaie.

C'était donc Louis ce bon gros commerçant affable et généreux avec de belles Ray Ban sur le tarin !

Du somnifère dans le kéfraya et le tour était joué ! Louis a fait venir une ambulance en prétextant une intoxication alimentaire pour ses deux amis et le vrai charcutier, presque aussi gros que lui, quelques jolis biftons dans les pognes, a pu reprendre son service sans le moindre problème ! L'ambulance a déposé les deux pseudos malades à l'hôtel Alexandre où nous étions.

Fin de l'épisode.

*

— Putain, Louis, t'as fait ça tout seul !

— Tu sais, mon Albert, je n'avais pas trop le choix ! À Beyrouth, j'étais seulâtre, totalement et désespérément seulâtre. À qui voulais-tu que je fasse appel ? On est venus incognito, tu te souviens ?

— C'est vrai Louis. Mais, nom de Dieu, tu as été géant, géant ! Je t'ai pas reconnu en charcutier, c'est incroyable !

— Tu sais bien que j'ai toujours tout ce qu'il faut sur moi pour me grimer, quand je suis en mission. Toujours ! J'aime ça depuis que je suis gamin, me déguiser. J'aurais bien aimé être clown ou acteur. Je suis flic. Comme ça, d'une certaine manière, je fais les deux en même temps !

— Le Président, il dort ?

— À points fermés. À ce propos, tu me raconteras ce qu'il foutait avec toi. C'est bizarre, tout de même. On savait que les barbus allaient tenter quelque chose, mais, putain, ils ont fait fort ! Ce que je pige pas c'est que le Niko, il est en même temps à l'Elysée. On le voit à la télé et j'ai appelé mon cabinet avant de venir te voir. Eh bien, le Président est à Paris en ce moment. C'est quoi le truc, Albert ? C'est quoi ce turbin ? Y aurait deux Falbala ? On trouvait déjà qu'un c'était trop, alors deux ! !

— À Paris, Louis, c'est un sosie qui est aux affaires. C'est pour ça qu'il fait n'importe quoi et qu'il se pavane avec sa pétasse, laquelle n'y voit que du feu !

— D'accord, elle est conne à bouffer du foin, mais Rillon et les ministres et les collaborateurs de l'Elysée, eux, ils doivent bien savoir ! S'ils ne savent pas,

d'ailleurs, la prise d'otage sert à que dalle ! Pourquoi voudrais-tu qu'ils paient une rançon et soient sensibles à des menaces s'ils ne savent pas le nabot prisonnier ?

— C'est vrai, pardonne moi, je suis fatigué.

— Eh, mon Albert, et si c'était le mec qui était avec toi, le sosie ?

— Comment ça ? Et pour faire quoi ? Je comprends plus rien, putain de merde ! Louis arrête le délire, s'il te plait !

— Je ne sais pas, gamin, je dis ça comme ça. J'essaie des idées. Tu te rappelles l'histoire des deux énarques de la douane ? C'est pas si vieux. Finalement on n'a jamais su qui était qui, lequel avait buté l'autre et lequel j'avais réellement fumé dans le petit bois en Sologne. Jamais.

Je vous recommande de lire à ce propos « *À mort Tisseur* », un petit polar sympa que j'ai pondu il y a quelques mois. Alors, c'est peut-être un truc à la con pareil, les deux Niko, vas savoir !

— Bon, en attendant, je vais aller dormir un peu, je suis crevé. J'ai loué une autre piaule, mais elle est à l'étage du dessous. C'est la 22. Tu peux pas te gourer, 22 voilà les flics. Je te laisse le soin de surveiller ton pote le président, ou son sosie, dans la carrée d'à côté. Il roupille comme un bébé, because le toubib lui a administré une sacrée dose en arrivant ici. Il s'était quasiment réveillé et il commençait à gueuler comme un veau pour savoir où il était et tout le tintouin ! Il hurlait qu'il était président de la République française et tout le cirque. Le médecin ne comprenait pas le français, un vrai coup de bol. Je lui ai expliqué dans mon anglais quasiment parfait que mon pote avait trop picolé et qu'il nous cassait les couilles avec ses conneries en réveillant tout l'hôtel. J'ai ajouté quelques beaux biftons et voilà. On a la paix. Tu surveilles quand même, s'il te plait, au cas, tu comprends, au cas.

— OK, Louis, vas dormir peinard et merci pour tout, vraiment merci, du fond du cœur.

— Je t'en prie mon gamin. À tout à l'heure.

Je restai seul dans ma piaule, encore un peu dans les vapes et plein de

questions tournant dans la tronche. Louis m'avait foutu le doute. J'étais paumé complet.

On frappa à la lourde, ou plutôt on gratta, voire même on gratouilla. J'allais voir, *natürlich*, mais j'accrochai la petite chaîne de sécurité pour éviter toute intrusion intempestive. On ne sait jamais dans ce patelin à la noix ! Je ne voyais pas, en effet, qui pouvait venir, à part peut-être Mickey qui se serait réveillé malgré les médocs ! Il en serait cap, ce mec !

J'entrouvris la lourde et distinguai un visage et des seins connus, ceux de Miss Liban, vous vous rappelez, la fille qui m'apporta le café, le jour de notre arrivée à l'hôtel Alexandre. Moi, je me rappelais fort bien la très jolie séance de baise avec cette superbe personne, sexy et performante, partie de ma chambre comme elle y était entrée, délicieuse et anonyme. J'avais adoré. Elle me faisait un superbe sourire et me montra du regard un plateau regorgeant de tasses, de pots et d'assiettes pleines.

— Du café, du thé, des pâtisseries, monsieur Duranton ? Son accent était charmant, un brin oriental. J'étais très sensible à ce sourire et je subissais le syndrome de la petite madeleine de Proust. En une seconde, je vis à nouveau nos ébats de l'autre jour, je sentis son odeur, j'eus le goût de sa bouche dans la mienne, je ressentis la suavité de sa langue et la douce moiteur de ses seins. J'ouvris la lourde en plein, avec une belle envie de la niquer à nouveau, miss Liban. J'étais en train de choper un beau tricotin. Elle entra, adorable, court vêtu, les bras nus couleur caramel. Elle posa le plateau fumant sur la table et se retourna vers moi, dents blanches et haleine fraîche, poitrine dressée.

J'avais déjà les mains sur ses hanches et je lui pris *illico* les lèvres avec les miennes et l'embrassai avec délectation. Elle répondit franco, comme la première fois et, comme la première fois, nous nous allongeâmes sur le paddock, sans desserrer notre étreinte. Décidément, elle était bonne cette fille, des lèvres sucrées, des seins doux et fermes, des cuisses chaudes et tendres, une case trésor délicieusement parfumée que ma langue avide dégusta avec ferveur. Nous nous emboitâmes à la perfection et, très experte, elle m'aida à lutter contre la fatigue de toutes les façons possibles, me donnant un énorme plaisir et, j'en avais l'impression, prenant elle-même un assez joli pied ! Ce fût vraiment très bon, un moment de baise rare et je crois être, sans nulle vanité, assez connaisseur en cette matière, en tous cas un pratiquant assidu et très bien entraîné.

Comme la première fois, on ne se parla pas vraiment, à l'exception de quelques gloussements de satisfaction ou d'amicaux encouragements. Comme la première fois, elle se rhabilla en silence tout en me regardant avec gentillesse, voire plus. Elle était véritablement une superbe gonzesse et j'étais très fier d'avoir si bien et si longtemps fait l'amour avec elle. Elle quitta la piaule après m'avoir donné un beau baiser humide, sa main caressant ma nuque. J'étais complètement sous le charme de miss Liban et m'endormis dès qu'elle eût fermé, avec une grande douceur, la grosse lourde ouvragée.

Je ne dormis pas longtemps, tu peux me croire, réveillé en sursaut par des cris terribles venant du couloir, des hurlements d'horreur qui n'en finissaient pas.

Je me levai, la tronche ensuquée, ouvris la porte avec peine et me trouvai nez à nez avec trois ou quatre femmes de chambres et hommes d'étage – ou le contraire – qui gueulaient comme des veaux et s'agitaient, horrifiés, en montrant la piaule à côté de la mienne. Putain, c'est la chambre de Louis, celle où roupille le nabot ! Qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ? Je me précipitai, moitié à poil, dans la turne, pressentant une catastrophe, sentant le malheur à plein pif. Je ne me gourais pas, espère !

Nom d'un chien, le plumard rouge de sang mais rouge à n'en plus pouvoir ! Et, Mickey au milieu de cette mare, le visage blanc comme une patte, les yeux vitreux, une sorte de rictus presque marrant lui tordant la bouche et, détail terrible, la tronche détachée du reste du corps, sectionnée nette à la base du cou. Putain le spectacle ! Comme ça, le Falbala paraissait un poil plus grand à cause de l'espace entre la tronche et le tronc, tout en faisant toujours un peu ridicule, je ne pus m'empêcher de le penser, ce qui me déclencha un fou rire nerveux que j'eus bien de la peine à dissimuler. Les gens alentour crurent que je chialais et ne firent pas gaffe à ma gaffe. J'en avais, nonobstant, gros sur la patate, à la fois horrifié de voir Mickey, l'homme à la tronche coupée, mort en plein et salement buté par des illuminés et triste d'avoir perdu ce mec devenu mon copain et avec lequel on avait lutté pour notre liberté, tout en se marrant bien.

Bref, j'étais aux taquets lorsque Big Louis se pointa. Il était livide, le père Rabouret, vraiment livide. Son regard était scotché sur le plumard ensanglanté et le cadavre en deux morceaux du soi-disant président Niko. La scène dura un long moment, personne n'osant bouger une oreille. Puis, à voix basse, Louis, l'œil interrogateur, me demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé, Albert, c'est quoi ce merdier ?

— Putain, Louis, je me suis endormi et je n'ai rien entendu, rien vu, rien compris. Je suis désolé, j'ai pas fait mon boulot. J'aurais dû être aux aguets. Je m'en veux, tu sais, je m'en veux à mort ! Tu m'as demandé de surveiller Niko, j'ai failli. Pardon, Louis, pardon.

— Arrête ton char, gamin, tu te fais du mal et ça sert à rien ! T'es crevé et t'as dormi, c'est tout ! Tu parles d'une affaire ! Le nabot s'est fait raccourcir. Avec son gabarit, franchement, il avait pas besoin de ça ! Et nous non plus ! Mais bon sang, je ne vois pas qui a pu le buter. Les islamistes, c'est sûr, ils coupent la tronche des ennemis, on est bien d'accord, mais ils n'avaient aucun intérêt à tuer leur poule aux œufs d'or, bordel à queux !

Quand Louis commençait à devenir grossier, c'est qu'il était en colère. Et là, il avait de quoi ! On était incognito au Liban et le président de la France s'était fait trucider dans un hôtel de luxe à Beyrouth, alors qu'il était sous la protection de son secrétaire d'Etat chargé de la lutte anti-terroriste et de bibi, peut-être le meilleur de ses flics. Comme aurait pu dire Fernand Reynaud « faut quand même le faire ! ». Big Louis était devenu rouge écarlate et ça ne présageait rien de bien choucard, croyez-moi ! Il s'approcha du lit ensanglanté et regarda longuement le cadavre, me prit par le bras et m'entraîna dans le couloir avec vigueur.

— Putain quel merdier, Albert ! On est mal même si je pense qu'ils ont buté un sosie de Mickey et pas le vrai !

— Comment tu le sais ? À quoi tu vois ça ?

— Le vrai Nikozy a un vilain grain de beauté quelques centimètres à droite du nez. De loin ça ne se voit pas, d'autant qu'il doit mettre un produit pour cacher ce petit défaut, mais de près si, ça se voit très bien. Et ce détail m'avait frappé lorsqu'on s'est connu à Reuilly pour l'affaire « *Human Bomb* » à un moment où j'avais recueilli un gamin qu'il avait ramené dans ses bras. Pendant le transvasement du gosse, si je puis dire, j'avais eu tout le temps de regarder le visage de ce jeune mec qui m'avait épaté. Et le grain de beauté, pas beau du tout, ressortait bien sur la peau lisse et bronzée du jeune homme. Donc, putain, je suis certain de ce que je dis. Le gisant d'à-côté n'a pas ce grain de beauté. Ce n'est pas Falbala Nikozy et c'est tant mieux pour nous, tu peux me croire mon Albert, et pour lui aussi, bien sûr ! Donc, le gugusse de l'Elysée, c'est malheureusement le vrai.

— Je ne sais plus quoi penser, tout ça va trop vite ! Mais, Louis, je te fais une confiance absolue. Je connais ton sens légendaire de l'observation. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Les flics vont arriver et on va être emmouscaillés jusqu'aux moustaches, tu ne crois pas ? On se barre à toute berzingue, ni vu ni connu ?

— Mais non, Albert, tout le monde nous a vus et puis on a nos affaires dans les piaules. On va affronter la situation, tranquilou et assumer nos rôles d'origine. Je suis l'homme d'affaires Tumelat et pis c'est tout ! Et toi, tu es mon conseiller et basta ! On est là pour un important investissement dans la plaine de la Bekaa et on a vu le conseiller du ministre des finances, point à la ligne ! Depuis, on s'est baladés dans Beyrouth et on a travaillé sur le projet et on n'a rien fait d'autre. On verra bien. D'accord Albert ?

— D'accord, Louis, *natürlich* ! En gros, on joue aux cons, quoi ! Remarque, ça nous est assez fastoche à tous les deux, tu ne crois pas ?

Louis vit alors que je déconnais un brin et son regard changea immédiatement. Il cligna de l'œil en me fixant, pointant le doigt vers moi :

— Tu l'as dit bouffi !

— Je l'ai dit, mon Louis et je l'assume un peu, mon neveu !

— Alors assumons mon bon, dès maintenant. Je vois quelques uniformes qui se pointent et, à mon humble avis, c'est pas des comiques !

— Louis, il faut que je te dise quelque chose qui me turlupine depuis tout à l'heure. Quand le nabot ou plutôt son sosie s'est fait buter, je ne roupillais pas. Je baisais avec une femme de chambre. Et je me demande maintenant si ça n'était pas pour m'occuper et si ma camarade de baise n'est pas une salope maquée avec les assassins. J'en suis quasiment certain, en réfléchissant un peu. Elle est venue pile poil quand il fallait. Et ça n'était pas la première fois.

— Comment ça, pas la première fois ? Tu la connaissais la gonzesse ? Tu avais déjà baisé avec elle ici ? C'est quoi cette histoire Albert ?

— Le jour de notre arrivée, une femme de chambre, jeune et belle est venue dans ma piaule et on a fait l'amour.

— Comme ça, sans sommation ?

— Eh oui, Louis, comme ça, sur un regard, une attitude. C'était très naturel !

— Arrête, jeune homme. Tu es beau mec, y a pas de doute, mais tout de même t'aurais pu te poser des questions, merde. Elle t'a eu Albert. C'est une professionnelle, j'en suis sûr. La première fois pour t'apprivoiser et la deuxième pour te retenir pendant qu'on coupait la tronche à l'autre truffe !

— Putain, je me suis fait baiser, c'est le cas de le dire, comme de la bleusaille !

— Dès notre arrivée, en fait, nous étions repérés, en tous cas au moins toi. Parce que pour moi, il n'y a rien eu de tel, ce que je regrette par certains côtés, si je puis dire !

— T'as raison, Louis, la miss était bonne par tous les côtés !

— Au moins, essayons de positiver : on tient une piste avec cette fille. On va tenter de la retrouver. Ca sera surement pas du gâteau, mais on va essayer. Il faut commencer par interroger les autres salariés de l'hôtel et notamment les autres femmes de chambre. On commence tout de suite. La mort de Mickey va nous aider ! Il est Français. Ce n'est donc pas surprenant de poser des questions après ce qui s'est passé, tu ne crois pas ?

— Je te suis, Louis, je te suis. Je ne suis pas en état de réfléchir, putain, je suis nase total !

— Alors viens, gamin et fais confiance à monsieur Tumelat. Il a une pêche d'enfer et il va nous sortir de cette merde. Tu vas voir le travail, nom de Dieu de Bon Dieu, on ne va pas se laisser niquer comme de la bleusaille, je te le dis bien calmement et bien posément.

On aurait dit Charpin dans *le Spountz* de Marcel Pagnol !

Quel talent il a le père Rabouret, comme flic, comme mec et comme comédien ! Paumé comme j'étais, il était mon guide, ma protection mon maitre, mon deuxième père.

Heureusement que je l'avais cet homme. Sinon, je me serais senti tout seul, abandonné dans ma merde, chassieux dans ma culpabilité de pauvre petit connard qui n'a pas assumé son boulot, tout en trahissant sa Lisdinia chérie avec une espionne, certes très excitante mais tout de même... une toute petite Mata

Hari !

Heureusement, Louis est là et il assure, le gros !

OÙ L'ON EN APPREND DE BELLES !

Nous sortîmes de la piaule d'un pas décidé ; il fallait avancer dare-dare avant que la flicaille locale nous pose trop de questions.

Le couloir était très animé, plein d'uniformes gesticulant avec autorité. Louis s'approcha de celui qui parlait le plus fort et qui devait donc être le boss.

— Bonjour mon colonel, je suis monsieur Tumelat et monsieur est mon secrétaire particulier. Nous sommes des hommes d'affaire français et sommes attendus par le ministre des finances pour une affaire urgente de la plus haute importance. Nous serons à votre disposition dès la fin de l'après-midi, si vous le souhaitez.

— Je ne suis que capitaine, monsieur et je vous remercie. Pouvez-vous simplement me montrer vos passeports, s'il vous plait ?

— Bien sûr, mon capitaine.

Et nous sortîmes de conserve nos factices faux fafs falsifiés, plus vrais que des vrais. Louis était monsieur Tumelat, mais moi je ne me rappelais plus ce que j'avais apporté comme passeport et quel blase je portais. Pendant que le pandore libanais examinait le document présenté par Big Louis, j'ouvris discrètement le mien et vis avec horreur que je m'étais gouré ! Qu'est-ce que j'avais foutu ?

J'avais entre les pognes un passeport au nom de Simon Lelouch, Français né en Israël, avec tout de même ma photo. C'est un faux faf que j'avais fait faire pour une enquête qui m'avait conduit à Tel Aviv, quelques mois auparavant et dont je vous parlerais peut-être un jour... si les petits cochons ne me mangent pas. Le problème c'est qu'au Liban, tous les juifs sont des ennemis à cause de la guerre larvée permanente avec Israël ! Comment avais-je fait pour entrer à l'aéroport avec un tel viatique ? Mystère et boule de gomme ! À moins que je ne me sois fait repérer par la poulaille et qu'ils aient laissé faire, afin de me pister depuis le début, depuis l'aéroport, ce qui expliquerait une grande partie des choses qui se sont passées ensuite : Miss Liban à l'hôtel, mon rapt à la boutique de fringues, ensuite. J'étais surveillé, épié, suivi, pisté, pris au piège. Putain, depuis le départ, les foies blancs me l'ont mis dans l'os ! Je ne sais pas qui c'est,

les foies-blancs, mais je jure que je vais me les faire, ces enfoirés ! On va les trouver et ils vont regretter d'être nés, ces emprosemans de mes deux. Ah, ils ont réussi ! Je me réveille, je sors du cauchemar, je retrouve mes esprits et la pêche ! Rien que d'y penser, je sens l'adrénaline qui monte et je redeviens moi-même, le bel Albert, le fringant commissaire Duranton, peut-être le meilleur flic de France ! En tous cas ça me fait bicher qu'on le dise !

En attendant, je suis Simon Lelouch ; je tends mon passeport au capitaine de la maréchaussée qui, très calme, dès qu'il ligote mon blase, me regarde avec insistance mais fait comme si de rien n'était.

Bref, on est en plein cinoche, on se la joue tous, ne sachant pas « qui sait qui est qui et qui cherche quoi » ! Ce qui est certain, c'est que le pandore me rend le passeport avec un gentil sourire un peu forcé, certes, mais poli, très poli, anormalement poli ! On se regarde discrètement avec le gros, mine de rien et on s'esbigne en remerciant, courbette à l'appui, le capitaine de mes genoux et en lui souhaitant, à cet enflure, une bonne journée !

— Louis, décidément je ne fais que des conneries en ce moment. Je me suis gouré de passeport en partant de Paris, j'ai pris celui de Simon Lelouch, français né en Israël, tu vois le topo, ici ?

— Putain, ils t'ont laissé rentrer, l'autre jour ! C'est bizarre ! Et le flic, il ne dit rien ! Tout ça n'est pas normal !

— C'est évident qu'ils me pistent depuis le début, depuis l'aéroport pour voir ce que je venais faire et surement toi avec !

— C'est pas vrai, bonsoir de bonsoir ! On se fait baiser la gueule depuis notre arrivée dans ce pays à la noix ! Ca commence à me faire chier sévèrement. J'aime pas qu'on me manipule et toi non plus ! Alors, mon Albert, désormais pas de quartier ! Ca suffit ! « *Es genügt* » comme on dit en teuton ! On va faire le boulot maintenant, comme on sait le faire, à l'ancienne ! Ca te va ? On va les éclater tous ces mange-merde ! On va tous leur exploser la tronche !

— Nom de Dieu, Louis, si je suis d'accord ! Oh oui, on va se les goinfrer tous ces individus, tous ces fils de putes, ces foies-blanc, ces têtes de mort, ces fumiers, ces pourris... qui que ça soit, quels que soient leurs patrons, on va tous les buter, les uns après les autres, la miss Liban, Aupaff et sa clique et ceux qui ont buté Mickey !

— Ou son sosie, Albert, ou son sosie !

— Ou son sosie, Louis, tu as raison ! De toute façon, on s'en fout, on va taper dans le tas, comme des malades, à tout va. Allah reconnaîtra les siens ! Louis, on va le faire, d'accord ?

— On va le faire, gamin, on va le faire !

C'était parti, comme au bon vieux temps, le Gros et moi, main dans la main, comme un père et son fils, inexpugnables et calmes, tels des anges exterminateurs.

Quand le père Rabouret m'appelait gamin, c'est que c'était grave. Et je savais que pour ceux qui nous avaient manqué de respect, ça allait être très grave ! Je suivis monsieur Tumelat, qui avait l'air décidé et savait précisément où il allait.

— Pouvez-vous m'indiquer les cuisines, s'il vous plait ? Demanda-t-il à la première personne portant l'uniforme de *l'hôtel Alexandre*. C'était un mec plutôt âgé, qui comprenait le français et qui indiqua, clairement, le chemin au divisionnaire.

Les cuisines étaient propres et sentaient bon la bonne bouffe. C'est très important pour moi, lorsque je vais au resto, que ça sente bon, immédiatement. C'était le cas. Si on a l'occasion avec Louis, on y re-bouffera. Je pensais à ça, alors que monsieur Tumelat, impressionnant, posait des questions sur miss Liban aux employés présents, faisant des gestes, des mimiques gentilles, se courbant pour remercier, distribuant des biftons « en veux-tu en voilà » à toute la compagnie. Si bien, qu'au bout de dix minutes de ce turbin, il y avait autour de Big Louis, une grappe humaine, souriante, animée et très bavarde.

— J'ai une adresse pour ta souris ! me dit Louis, en souriant. Elle travaille ici depuis quelques jours seulement et ne parle à personne. Mais, un mec qui a flashé sur elle l'a suivi un soir pour savoir où elle créchait et il m'a dit où il l'avait vu entrer. On va y aller faire un tour. Il faut qu'on fasse super gaffe à pas être suivis. Surtout Simon Lelouch !

— Putain, c'est vrai... Je vais peut-être changer de tronche, tu crois pas ?

— J'ai ce qui faut sur moi, postiches et lentilles, ça te vas ?

— Postiches et lentilles, on dirait un titre de chanson d'autrefois, tu trouves pas ?

— Si, si, c'était Maria Candido, il me semble, qui chantait un truc de style espingouin avec mantilles dedans... mais t'es trop jeune pour avoir connu ça.

— Tu veux rire, Louis, c'était Rina Ketty qui chantait une chanson intitulée *Sombreros et mantilles*.

— Putain, mais comment tu connais ça ? Tu m'épates, gamin, tu m'épates !

On entra dans la buanderie. Elle était vide. Louis déballa de la poche intérieure de sa veste une pochette qu'il ouvrit avec précaution. Il sortit une perruque noire, des fausses moustaches et barbes et une petite boîte avec des lentilles de diverses couleurs. Je transformai ainsi mes yeux verts en jolies mirettes bleu clair et me collai sous le pif une moustache blond foncé qui allait pas mal. Avec le teint halé, je ressemblais désormais à un acteur américain du style Redford dans *Butch Cassidy et le Kid*. Vous voyez le genre, quoi ! Louis était bluffé complet.

— Génial, Albert, tu es génial comme ça ! T'as pas un autre passeport dans tes bagages que celui de Lelouch ? Autrefois tu cachais des faux fafs dans le fond de ta valdoche, sous la doublure que tu recousais. Tu te rappelles ?

— Oh, Bon Dieu, t'as raison. Si ça se trouve, y a un passeport cousu dans ma valise. Je n'y ai pas touché depuis des mois. Tu veux pas aller voir ? Moi je vais me faire repérer par le pandore. Je t'attends là.

Louis sortit de la pièce et je m'assis sur une pile de draps blancs tout propres. J'allumai une Malboro et me concentrai pour retrouver tous mes esprits, redevenir performant, être au niveau de Big Louis et finir cette mission en fanfare. Je pensai à ma Lisdinia chérie à qui je n'avais pas donné de nouvelles et qui devait être inquiète, même si lorsque Louis était avec moi, elle était plutôt rassurée... En tous cas c'est ce que je me disais... Pour me rassurer moi-même. Elle était habituée mais tout de même ça faisait pas mal de jours de silence. Je ne pouvais rien faire, mon portable sûrement sur écoute et je ne voulais pas que ma douce ait des ennuis. Je l'aimais ma belle rajput, très fort, même si je la trompais physiquement de temps en temps, avec des meufs qui m'excitaient les glandes.

C'était pas bien, pas bien du tout... mais elle ne le savait pas, alors, forcément, elle n'en souffrait pas ! Louis me faisait d'amers reproches à ce sujet, très régulièrement. Il avait raison mais c'était comme ça. En présence d'une gonze qui m'excite, je ne m'appartiens plus tout à fait et je craque, si la partenaire veut de moi, bien sûr ! Et à ce petit jeu, il faut le reconnaître, j'ai souvent craqué ! Il n'empêche, je me répète, que j'aime Lisdinia plus que tout au monde. Rien que de penser à elle et à tout ça, je suis tout retourné !

Allez, on se reprend et on se concentre. Louis va revenir et il va falloir être bon. Parce que lui, putain, il va déménager. Big Louis, quand il est lancé, c'est un bulldozer, plus rien ne l'arrête. Il va au bout, sans faiblir, jamais ! Il va falloir que je tienne mon rang, nom d'un chien !

La porte s'ouvrit sans bruit et je vis apparaître la bonne grosse tronche de Louis. Il me fit un clin d'œil. C'était bon signe !

— J'ai trouvé ! Tu ne vas pas être déçu !

— Au fond de la valdoche ?

— Ouais, cousu dans la doublure du fond ! Tiens voilà ta nouvelle identité !

Je pris le passeport que me tendait Louis et je l'ouvris. Il était au nom de Marcel Dugland !

— Sympa, Dugland, tu trouves pas ? Ca va bien avec ton nouveau look, non ?

— Arrête ton char, Louis, tu trouves que Tumelat, c'est vraiment mieux ? ? Bon, va pour Marcel Dugland, quarante-deux ans, né à Clamecy dans la Nièvre. Putain, ça classe son homme ! Je me sens une pêche d'acier ! Dugland, il a de la branche et, crois-moi mon pote, ouvre grand tes feuilles, ce mec c'est du chêne... et c'est pas une petite bite !

*

Nous voilà partis, les duettistes Tumelat et Dugland, Louis, son vieux cartable à la main, coiffé de son grand chapeau noir qui le faisait plus ressembler à un vieux mafieux new-yorkais qu'à un homme d'affaire français et moi en Robert

Redford du pauvre, plus Robert que Redford, il faut bien l'admettre ! Mais, ridicules ou pas, nous étions tous les deux motivés comme des forcenés, des dingues, des bêtes, vous-dis-je.

Louis m'indiqua l'endroit où nous allions, là où créchait peut-être miss Liban, cette infâme salope qui m'avait bien eu. Là, en tous cas où son collègue de l'hôtel l'avait vu entrer un soir. Je connais assez bien Beyrouth et vis tout de suite la direction à prendre. C'était au sud de la ville qu'il fallait aller et ce n'était pas très loin. Nous marchâmes en silence, dans des rues pleines de monde, l'un derrière l'autre, moi devant et ... Louis derriè... è... re ! Comme le petit cheval blanc de Paul Fort dans le mauvais temps !

J'ai dû demander deux fois le chemin. Je ne suis tout de même pas un spécialiste de la topographie beyrouthine !

Rue des Martyrs, voilà où nous allions. Putain, c'est quand même un nom de rue un peu à la noix, non ! Les martyrs, ça va peut-être aller comme ça nom d'une pipe ! En tous cas moi – et je suis sûr que pour Louis c'est pareil – je n'étais pas demandeur de quoi que ce soit ! Victime, c'est pas mon truc mais alors pas du tout !

Nous voilà enfin arrivés dans cette rue de mes deux ! Elle porte bien son blase cette rue. En fait, c'est une petite et sombre impasse, au milieu de vieilles maisons pourries, grises et tristes.

Nous cherchions le numéro douze et ne le trouvions pas.

— Putain, y a pas de numéro douze ! C'est quoi ce cirque ? Louis avait l'air passablement énervé.

— T'as raison, je ne le vois pas. D'ailleurs, il manque plein de numerlingues, regarde. Pas de huit, pas de trois en face ! Ca doit être une signalétique technique ou un truc comme ça.

— On va taper à toutes les lourdes et pis c'est tout !

Big Louis Rabouret, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, s'échauffait, à juste titre, de plus en plus.

— Et on demande quoi ?

— Et ben, on demande miss Liban, la belle nana qui bosse à l'hôtel Alexandre !

— Tu crois que les gens d'ici pigent le français ?

— Putain, Albert, t'arrête les questions, s'il te plaît ! On perd du temps et on se déshydrate en causant de trop !

— OK, Louis, t'as raison, je suis pénible. Allez, on s'y met, excuse-moi.

— Je t'excuse bien volontiers mon gamin.

Nous frappâmes à chaque lourde de la rue en commençant par les numéros pairs. À chaque fois on nous ouvrait, plus ou moins chaleureusement, mais sans aucun résultat concret. Personne ne connaissait miss Liban et personne n'avait rien vu et ne savait quoi que ce soit sur qui que ce soit et sur quoi que ce soit. On s'en serait un peu douté dans un endroit pareil !

En frappant à une porte cochère un peu moins naze que les autres, Louis et moi on se regarda comme si on sentait qu'il allait, enfin, arriver quelque chose de positif. Nous débitâmes notre couplet habituel, moitié en français, moitié en anglais et le reste avec des gestes et des mimiques, à un vieux mec barbu qui avait l'air de fort bien nous comprendre, en nous éclairant d'un superbe sourire avec les trois dents jaunes et cariées qui lui restaient dans le clappoir.

— Entrez, mes seigneurs, je peux peut-être vous aider... nous susurra-t-il, l'air mystérieux, parlant un parfait français avec un accent oriental à couper à l'opinel.

Nous entrâmes, donc, très intéressés par cette invitation un peu inattendue.

Le vieil édenté – ai ou unau dans les mots croisés – nous fit entrer dans un joli salon clair plein de sièges bas le long des quatre murs, avec des coussins rouges, oranges et verts partout dans la pièce, style plus ou moins byzantin si vous voyez ce que je veux dire. Il nous invita à nous asseoir et demanda si nous voulions du thé, ce que oui bien volontiers, cher monsieur, c'est bien beau chez vous et vous êtes bien urbain !

Le vieil édenté se pencha vers nous et nous regarda, avant de nous livrer, la voix basse pour que personne n'entende, son secret.

— La jeune femme que vous cherchez, elle habite dans l'immeuble, au

troisième étage. Elle est très belle mais elle ne me paraît pas très claire. Elle reçoit souvent des messieurs bizarres qui ont l'air de se cacher et qui, pourtant, parlent très fort le soir et ça ne me plaît pas du tout ! Ca me dérange et je n'aime pas ça.

— C'est pour ça que vous vouliez nous parler ?

— C'est pour ça. Et puis, hier, je lui en ai fait gentiment la remarque, à la gazelle et elle m'a mal répondu, en me sommant, de façon acerbe, de me mêler de mes affaires. Vous vous rendez compte ! On ne parle pas comme ça à un vieux monsieur comme moi qui ne fait de tort à personne et qu'on doit respecter ! J'ai fait la guerre plusieurs fois contre Israël, vous comprenez messieurs, alors il faut être gentil avec moi ! J'ai donc décidé de le lui faire payer son impolitesse à la première occasion à cette petite dame. Ce n'est pas parce qu'elle est très jolie qu'elle peut tout se permettre. Je dirai même que c'est le contraire.

— Comment ça, cher monsieur ? Le contraire de quoi ? Vous pouvez nous expliquer ?

Louis ne comprenait pas trop ce que voulait dire le vieillard.

— Oui monsieur, je vous explique. Cette jeune femme, selon moi, se doit à sa beauté, qu'elle a héritée de la nature. Quand on est si belle on se doit d'être exemplaire !

— Si vous le dites.

Putain, pépère, il n'était pas franchement content de Miss Liban ! Il lui en voulait même beaucoup et venait de nous faire une belle leçon de philosophie, très discutable certes, mais qui nous arrangeait bien. Au-delà de son discours, avait-il essayé de se la faire, le vioc et avait-il été vertement rembarré ? En tous cas, il voulait se venger et c'était bon pour nous. La vengeance est un des moteurs humains les plus efficaces, cela se vérifiait encore une fois.

— Elle est là en ce moment et elle est toute seule. Je surveille tous ses faits et gestes, croyez-moi. Ce doit être une espionne ou quelque chose comme ça ! Et moi, messeigneurs, vous l'avez compris, je suis un patriote !

Pendant que le vieux schtroumpf causait, nous buvions gentiment un suave thé à la menthe comme seuls les orientaux et les marocains savent le faire. C'était

chez ce vieux kroumir un havre de paix, cet appartement clair et frais était calme et reposant. Ca nous faisait du bien avant la bataille qui s'annonçait et que nous voulions finale !

— Mais, au fait, qui êtes-vous messieurs, si je puis me permettre ? Et qu'est-ce que vous lui voulez à la jeune femme ? On parle, on parle, je vous raconte plein de choses mais je ne sais pas du tout à qui j'ai à faire et ce que vous cherchez.

Le vioc édenté se réveillait brutalement et voulait comprendre. J'étais sur le point de lui sauter à la gorge et de l'estourbir *illico*, lorsque Louis, de sa grosse voix de velours à la Barry Withe, dit :

— Nous sommes des agents spéciaux, missionnés par la France et votre Gouvernement, mais... « Chut ! » Dit Louis en mettant son doigt devant la bouche, « mission secrète, raison d'Etat » ajouta-t-il, avec sa voix en sourdine.

Big Louis émet des infrasons quand il cause et ça met ses interlocuteurs en état de quasi hypnose, les mecs et les gonzesses... comme le gros Barry je vous dis ! Il a fait faire des études sur le sujet par des spécialistes renommés, des experts célèbres, des épées de l'orthophonie ! Eh bien, dans la voix, Louis a des infrasons !

Le vieux était impressionné sévère et il regardait Louis, ébahi, comme s'il voyait Mahomet *himself* !

— Très bien, messieurs, une mission secrète, alors je vous laisse aller faire votre travail. Et, de grâce – il cause bien le vieux – ne la loupez pas cette traitresse ! Allah est avec vous.

— Merci beaucoup, cher monsieur. Nous vous sommes très reconnaissants... dit Louis, en continuant son numéro à la Barry Withe.

Si Allah était avec nous, alors tout allait bien !

Nous sortîmes du joli appartement en nous disant que nous avions du pot de tomber sur un mec comme ça... Même si c'était une sacrée vieille fripouille, délateur et compagnie, patriote peut-être mais un sacré fumier quand même et je reste poli.

Nous primes l'escalier pour monter au troisième étage où crèche miss Liban,

en faisant le moins de bruit possible, on ne sait jamais, des fois que le vioc d'en bas nous ait tendu un piège. Dans ce patelin, il vaut mieux toujours s'attendre aux pires coups fourrés.

À propos de fourrés, je pensais à la gonzesse qu'on allait voir et qui avait une toison brune d'une grande beauté, cheveux et le reste... et qui m'avait donné un grand plaisir, brutal et très fort, les deux fois. Et penser qu'on allait peut-être la supprimer, cette baiseuse d'exception, me faisait mal au bide. Quel boulot de merde nous faisions, Big Louis et moi ! Si elle avait participé à l'assassinat du sosie de Mickey, il fallait qu'elle paie, mais surtout il fallait éliminer une terroriste capable de tout pour défendre sa cause. La défense de nos valeurs est à ce prix. J'essayais, une fois encore de m'en convaincre. Cela devenait de plus en plus difficile, je le sentais bien. J'en avais marre de tuer, même pour défendre la liberté et la démocratie. Ne défendais-je pas, en réalité, l'Occident et ses valeurs, le capitalisme international triomphant et tous ses larbins au pouvoir, la corruption qui va toujours avec, la chrétienté même, si ça se trouve, moi l'agnostique athée indécrottable ?

Putain, j'étais, là, à Beyrouth, rue des Martyrs pour faire mon boulot et d'un coup le doute s'emparait de moi !

Louis me regardait, interrogatif.

— Arrête, Albert, tu te fais du mal ! Je sais à quoi tu penses ! Je te connais, mon gamin !

— Ca se voit tant que ça ?

— Non, mais moi je le vois !

Je devais me reprendre, me concentrer, me motiver.

Ce que je fis en montant l'escalier.

Au fond, c'est peut-être ma qualité première, le pouvoir de concentration.

Nous arrivâmes au troisième étage. Je pensais toujours, en même temps que je me concentrais, à miss Liban et son corps de braise, sa bouche, ses seins, sa case trésor, qui m'avait donné un énorme plaisir les deux fois où j'avais eu l'honneur de faire l'amour avec elle. Décidément, j'y pensais beaucoup ! En l'occurrence,

j'y pensais trop !

Nous arrivâmes sur le palier. Louis marchait sur la pointe des pieds, comme un gros matou qui approche de sa proie, afin de faire le moins de barouf possible.

Miss Liban créchait au fond à droite, comme nous l'avait dit l'édenté du bas, en précisant que son blase était Dalila, très joli prénom qui allait bien avec sa magnifique et sauvage beauté.

Une carte de visite punaisée sur la lourde, au nom de Dalila Mesguich, nous confirma que l'on touchait au but.

Le problème de sa lourde, à la belle Dalila, c'est qu'elle était entr'ouverte après avoir été forcée au pied de biche, le bois étant éclaté au niveau de la serrure.

Louis me regarda avec une moue interrogative. Il poussa la porte et nous entrâmes dans un vestibule sombre puis dans un petit salon où la miss nous attendait, allongée sur un canapé blanc couleur du cuir et rouge couleur du sang qui s'écoulait de sa jolie gorge tranchée net jusqu'aux oreilles.

— Putain, mais ils vont tous les raccourcir, ces foies-blancs de mes deux... dis-je, très en colère.

— T'as raison gamin, ça commence à faire beaucoup. On voulait nettoyer le terrain mais pour le moment c'est eux qui font le vide !

— C'est qui nom de Dieu ? Qui fait ces immondes saloperies ?

— Remarque bien, pour la gonzesse, on voulait la sucrer aussi ! Alors on va pas pleurer !

— Ouais, c'est vrai mais nous on voulait pas la buter comme ça !

— Admets gamin que ça n'aurait pas changé grand-chose pour elle !

— D'accord, Louis, mais du coup, elle ne dira rien et c'était la seule piste qu'on avait. On aurait pu la faire parler. Là, maintenant on est un peu dans la merde mon ami !

— On va fouiller l'appart de la miss, peut-être qu'avec du bol, on trouvera quelque chose.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous mêmes – comme Marcel Marceau, eh oui il s'appelait Marcel, je n'y puis rien ! – à fouiner partout, en décidant d'inspecter chaque centimètre carré. À ce jeu, Big Louis était inégalable. Il m'avait appris à être patient et modeste lorsqu'on cherche quelque chose quelque part. Il faut inspecter avec méticulosité, zone après zone, scrupuleusement, sans s'énervier, sans rien attendre de précis. Il ne faut jamais se dire : là je ne trouverai rien. On peut trouver partout et parfois même ce qu'on n'attend pas. C'est un métier, la perquisition, un métier de patience et de précision.

Nous avons cherché longtemps. Nous avons fouillé chaque pouce de l'appartement, les coins, les recoins, les meubles, la moquette, les tapisseries, les toilettes, la salle de bains, chaque centimètre carré de chaque endroit. Nous n'avons rien trouvé. Rien, que dalle, que couic, nada, rien de rien, pas un papelard intéressant, pas un document, un objet, une chose, un truc, un bidule qui pourrait nous mettre sur une piste, un quelconque détail. Et ça pendant quasiment deux plombes !

— Putain, c'est pas vrai ! Il n'y a rien dans cet appart de mes deux... dit Big Louis, passablement accablé.

— Rien, en effet. On a tout fouillé. Rien à l'intérieur de ce gourbi de merde ! Rien !

— Eh, Albert, putain tu viens de m'y faire penser, rien à l'intérieur tu viens de dire, d'accord... mais à l'extérieur... on n'a pas cherché !

— Nom de Dieu, le balcon, les fenêtres. Louis, tu as du génie, décidément. Je t'aime. Je m'approchai de lui et lui posai un baiser sur le front. J'étais certain désormais qu'on trouverait quelque chose, absolument certain. Je ne savais pas pourquoi, mais j'étais totalement certain.

La fouille de l'extérieur fut rapide et je découvris des documents, bien emballés dans du plastique beige transparent solidement scotché, le tout discrètement collé sur le mur beige de l'immeuble sous le rebord d'une fenêtre. Les papiers trouvés étaient des lettres envoyés à la miss Dalila par ses employeurs, ceux qui ont coupé la tronche au sosie du nabot.

Et, pour la troisième fois « je vous le donne Emile ! »...

Qui c'est l'employeur, qui c'est l'assassin ?

Les islamistes du Liban, avec Aupaff en tête ?

D'autres extrémistes, du Liban où d'ailleurs ?

Des êtres fanatisés, assoiffés de sang ?

Et bien non !

Ce sont, les assassins, mesdames et messieurs, des êtres très policés, très propres sur eux, bien-pensant et tout ! De bons et braves occidentaux, peut-être catholiques romains !

Ces affreux qui ont égorgé le clone de Mickey et qui payaient cette pute de Dalila... ce sont les services secrets français ! Eh oui, nos collègues à Louis et moi ! Putain, nom de Dieu de bordel de merde – mon Dieu, que de gros mots vulgaires et grossiers, je me dégoûte un peu ! – c'est quand même quelque chose ! Les documents étaient formels : la belle Dalila recevait ses ordres – et les chèques – des services de contre-espionnage français ! Et, si ça se trouve, c'est ces mêmes services qui ont fumé la miss, afin qu'elle ne parle jamais ! Mais ça, c'était une autre paire de manches pour le savoir.

Louis me regarda, désespéré.

— Tu te rends compte, ces fumiers ce qu'ils sont capables de faire. Je suis sûr qu'ils ont buté aussi cette petite pour éliminer tout témoin.

— C'est possible, Louis, mais tu ne penses pas que si c'était eux ils auraient cherché les documents et les auraient trouvés ? C'est tous de bons pros, ces mecs.

— Pas sûr, Albert. Ils n'ont peut-être pas eu le temps, tout simplement, avec le vioc du bas qui surveille tout et qu'ils ont surement repéré.

— Peut-être, on ne saura jamais. En revanche, on sait pour le sosie. Les fafs de la miss sont clairs sur ce point. Et puis, au fond, c'est assez logique. La France ne peut pas se permettre d'avoir deux Niko vivants.

— T'imagines le scandale si ça se savait !

— Qu'est-ce qu'on peut faire maintenant, Louis ?

— Il faut qu'on élimine Aupaff. C'est un mec hyper dangereux et, après tout, on ne sait pas vraiment ce qu'il sait sur les sosies. De toute façon, il avait pris le Président en otage et toi aussi, Albert. Il est donc prêt à tout, ce gus et il recommencera à la première occasion. C'est un barge, un barge très dangereux, un chtarbé total. Il faut qu'on le bute. Il le faut absolument ! Je vais m'en charger. Il croit toujours que je suis l'homme d'affaires Tumelat. Enfin, je pense.

— Tu crois vraiment ?

— Je ne sais pas mais toi tu es total grillé. Donc on n'a pas le choix ! Il faut que je m'en occupe de cette ordure.

— Je t'accompagne, Louis. Grimé comme je suis, il ne risque pas de me reconnobler, l'enflure.

— D'accord... c'est vrai tu ne te ressembles pas comme ça. Allez, on va se le farcir le conseiller de mes deux, cet Elmami de malheur, cet empaffé d'Aupaff !

*

Et nous voilà partis pour le centre-ville, direction le ministère de l'économie et des finances du Liban. Par précaution, je recommandai à Louis de prendre rendez-vous avec notre enfoiré, on ne sait jamais. Pour le buter, il vaut mieux qu'il soit présent, tout de même !

Louis le fit avec son portable et la secrétaire du conseiller dit «Attendez, je demande à M.Aupaff... deux petites secondes s'il vous plait... oui, il est d'accord, très bien, dans une demi-heure ».

Et voilà le travail !

Il restait à notre cher Elmami Samyn environ une demi-heure à vivre. Qu'il en profite bien, cette tête de nœud, ce ridicule barbu radical, cet empaffé !

Un taxi nous amena peinard au ministère. Nous fûmes, moi fumant, très concentrés dans la bagnole et totalement silencieux. Quand on va, en mission, buter un gusman de sang-froid, même si c'est un assassin sanguinaire, il faut bien

se motiver et travailler la maîtrise de soi. Ce n'est pas évident du tout de mettre fin à la vie d'un collègue en humanité, même de la pire engeance. Surtout que n'étant aucunement religieux, j'ai l'assurance qu'il n'ira pas au ciel, qu'il n'aura pas d'autre vie, que c'est définitivement définitif, quoi !

Donc, dans le taxi qui nous ramenait de la rue des Martyrs, nous étions secrets, repliés en nous pour être capables de faire notre job sans faiblir. Louis me regarda, avec sa bonté légendaire, un gentil sourire à la bouche, mais il avait un regard dur, terrible, inexpugnable. Je lui répondis par une petite tape amicale sur la cuisse, avec l'air de dire « ne t'en fais mon ami, mon maître que j'aime. Tout va bien aller. Ne t'inquiète pas pour moi ! »

On nous conduisit sans problèmes jusqu'à monsieur le Conseiller Aupaff. Sa secrétaire, toujours aussi sculpturale – on ne voit pas pourquoi elle ne le serait plus ! – nous fit entrer sans attendre dans le beau bureau un peu tarabiscoté où l'infecte enflure islamiste nous accueillit avec un sourire obséquieux et la main largement mais mollement tendue.

— Merci de me recevoir si vite, monsieur le conseiller. Je suis accompagné aujourd'hui par mon secrétaire particulier, Marcel Dugland, à qui j'ai confié, à titre personnel, le dossier des investissements au Liban. Il connaît très bien votre pays et fera du bon travail.

Louis avait pris sa voix suave et Aupaff chiquait au truc ou faisait au moins semblant.

— Je suis heureux de vous voir, Monsieur Tumelat et je suis heureux de vous connaître monsieur Dugland.

Et il me serra aussi la louche, mollement et moitement, ce qui me donna immédiatement envie de lui en balancer cinq dans sa gueule de gros con d'islamiste de mes deux. Il retourna lentement s'asseoir à son bureau.

— J'ai travaillé sur notre projet et j'ai tous les documents que vous souhaitiez. Je vais vous montrer le nouveau plan de situation de l'usine.

Et Louis se leva après avoir fouillé dans sa serviette qui ne le quittait jamais et sortit un gros document en papier roulé qu'il commença à déplier tout en s'avançant vers le burlingue. Il leva les yeux vers moi, un dixième de seconde et je sus alors que je devais être prêt.

Louis s'approcha du conseiller, le plan déplié entre les mains, qu'il posa sur le beau sous-mains en épais cuir vert décoré de fines arabesques blanches.

Aupaff se pencha sur le document. Louis, vivement, se porta derrière lui et lui chopa les deux bras qu'il lui immobilisa dans le dos. Une seconde après, je prenais à pleins bras la tronche de cet empaffé et, d'un mouvement pour lequel j'étais entraîné depuis longtemps, je lui brisais la nuque, brutalement et définitivement. De sa bouche tordue sortit un râle rauque mais bref que la secrétaire ne put entendre, Louis, en professionnel accompli, continuant de parler comme si de rien n'était, tout en tenant fermement les bras de notre victime.

Aupaff mourut sur le coup et s'affala progressivement sur le tapis, bien accompagné par bibi et par un Tumelat toujours disert.

On allongea le cadavre et on le dissimula sous son beau burlingue, en le recouvrant avec les coussins rouges pris sur les fauteuils et le plaid coloré sur le canapé. Louis, de sa belle voix de velours, parlait toujours des légumes du Liban, de la plaine de la Bekaa, des plans de financement, de la rentabilité du projet... Puis, prenant le relai, j'utilisai mes modestes talents d'imitateur pour jouer le rôle d'Aupaff, en parlant avec son accent et ses manières obséquieuses, ce qui, du bureau voisin, pouvait sans difficulté donner le change. Louis me regarda, tout en me répondant et je compris que nous devions nous barrer à la manière dont il tourna les yeux vers la lourde.

— Voilà, monsieur le Conseiller, ce que je voulais vous dire. Je vous laisse tous les documents. J'espère que vous serez convaincu et que le ministre donnera son accord.

— Merci beaucoup messieurs. Je vous souhaite bon retour vers la France. Merci encore.

J'imitai plutôt bien Aupaff, insistant sur le côté mielleux de la voix.

— Au revoir, monsieur le Conseiller et merci de votre accueil.

Louis ouvrit la porte et me fit passer. À la plantureuse assistante plongée dans son ordinateur, il dit :

— Au revoir, mademoiselle et merci beaucoup. Monsieur Aupaff regarde mon dossier qui est très important et très urgent et demande qu'on ne le dérange pas.

Je vous fais passer le message.

Je saluai la miss et nous décarrâmes en douceur mais le plus vite possible.

*

À *l'hôtel Alexandre*, nous fîmes vite fait nos bagages. Le capitaine des flics n'était plus là, ni personne d'autre d'ailleurs, tous très pris, certainement, par la paperasse à remplir à la suite de l'égorgement du sosie.

Toujours grimés en Tumelat et Dugland – tu parles d'un duo ! – nous appelâmes un des taxis qui patientaient toute la sainte journée devant l'établissement et arrivâmes sans encombre à l'aéroport où nous achetâmes deux billets pour le prochain avion pour Paris, après naturellement, avoir versé un sérieux bakchich à des mecs plus ou moins habillés en militaires trônant, tronche peu avenante, derrière des guichets.

Nous eûmes du bol et n'attendîmes pas trop longtemps. Dans le zingue, écroulagas dans nos profonds sièges, en dégustant un Kéfraya blanc bien frais, nous pûmes récupérer et faire le point sur la mission. Le sosie du Président était mort, miss Liban, l'espionne, était morte, Samyn Aupaff le patron des islamistes du Liban était mort. Tout le monde était mort, quoi !

Louis s'endormit très vite, satisfait du résultat, sans se poser des questions inutiles qui encombrent la tête et le cœur et ne font pas avancer le bin's. Il en avait vu d'autres le divisionnaire et son calme était impressionnant. Je l'admirais, Louis, énormément et je l'aimais parce que je savais que sa réaction était celle d'un homme qui avait fait un terrible travail sur lui-même depuis des années pour supporter tout ça, au nom de nos valeurs et de la défense de nos libertés. Il était arrivé, véritablement, à s'en convaincre. Moi, je n'y arrivais pas vraiment et je ne voulais pas vraiment y arriver, je crois. C'était trop.

Au moins ne pas être dupe !

Pour moi, l'opération était un échec affreux. Le sosie était un bon mec, sympa et drôle et ne méritait absolument pas d'être égorgé comme un goret. Miss Liban, la superbe Dalila, était certes une salope, à la solde des services secrets français et elle était clairement complice de l'assassinat. Mais, elle était belle, faisait

l'amour comme une déesse et ne méritait en aucun cas d'être saignée chez elle comme un vulgaire poulet.

Le seul qu'il fallait impérativement éliminer, c'était ce fumier d'Aupaff, extrémiste religieux fanatique, surement, coupable de beaucoup de saloperies. Et encore, en était-on certain ? Certes, il avait pris en otage celui qu'il croyait être Niko et moi avec. Et il faisait sacrément le grossium cette face de rat ! De là à le trucider comme je l'ai fait, en lui brisant le cou, de sang-froid et par surprise, y avait pas de quoi pavoiser, nom de Dieu de nom de Dieu !

Epuisé et pas très fier, vaincu par les verres de Kéfraya, je finis par m'endormir, dans le ronronnement monotone des moteurs.

LÀ OÙ NOUS FUMES DETOURNÉS

— L'avion est détourné sur Tripoli. Restez calmes mesdames et messieurs et tout se passera bien. Je répète : cet avion n'ira pas à Paris. Il est détourné vers Tripoli. Restez calmes et tout se passera bien.

La voix du mec qui venait de faire l'annonce, avec un léger accent oriental, n'avait pas l'air de plaisanter le moins du monde. Louis, comme moi brutalement sorti du sommeil, me regarda.

— Putain, ça ne finira donc jamais !

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— J'en sais rien, Albert. Regarde, il y a deux mecs dans le couloir avec des Kalachs. On est faits aux pattes !

— Merde ! Tu crois que c'est pour nous ?

— Comment veux-tu que je sache ? On va vite le savoir, crois-moi !

— On va à Tripoli il a dit le mec. C'est où ça déjà Tripoli ? Tu sais, toi ?

— C'est en Libye, mon petit. Tu sais bien le patelin de Kadhafi !

— Le colonel Kadhafi, le guignol avec l'uniforme et la casquette de militaire d'opérette, le copain de Falbala ?

— C'est bien lui. À ce qu'il paraît un dictateur sanguinaire qui viole les femmes et tue les opposants. Mais il lutte contre les islamistes radicaux d'Al-Qaïda, alors il y a des gens en occident qui le soutiennent, notamment notre cher Président qui se dit son ami.

— Bon, d'accord mais il n'y a peut-être pas que ça pour expliquer leur soi-disant amitié ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je sais pas, moi, des histoires de pognon entre eux. C'est en tout cas ce que

disent certaines mauvaises langues.

— Oui, c'est vrai, j'ai déjà entendu dire des trucs comme ça.

— Je pense à quelque chose, là. Dis, les mecs qui détournent notre zingue, ils ne peuvent pas être d'Al-Qaïda, c'est impossible sinon ils vont se faire buter à peine descendus sur le tarmac.

— Exact gamin, exact. Alors je n'y comprends plus que dalle ! Tu as raison, c'est forcément des gus d'accord avec le colonel de mes deux. Putain, encore une histoire à la con.

— On va attendre, mais j'ai comme la vague impression que ça nous concerne.

Les passagers du Boeing avaient la trouille et conversaient entre eux tout bas, pour ceux, rares, qui avaient encore la force de parler. L'ensemble de l'avion était comme tétanisé par l'annonce faite au micro, sauf Louis et moi qui, sans nulle vanité, en avions – c'est le cas de le dire – vu d'autres.

Pendant que nous devisions gentiment, Louis et moi, un des deux mecs tenant une mitraillette entre les mains, s'approcha de nous et nous mit en joue. Il n'avait pas l'air commode ce gus en djellaba gris foncé, turban noir sur la tronche, barbu en plein, œil noir très antipathique. Il nous fit signe de sortir de nos sièges et de le suivre. Il y avait urgence. Il me le fit savoir de manière peu amène en me collant le bout de sa pétoire dans les reins et en appuyant comme un sourd. Putain ce connard il me niquait le bas du dos !

De son côté, Louis avait du mal à s'extirper du siège, son bide le gênant sérieusement aux entournures. Le terroriste lui intima l'ordre « de se magner le train », dans sa langue maternelle, avec une certaine violence dans le ton. Louis lui rétorqua en bon français « d'aller se faire voir chez Plumeau et qu'il n'allait pas faire fondre son ventre en trois secondes, juste pour lui faire plaisir », à cet endoffé. Il ajouta que « c'est pas en lui gueulant dessus qu'on le faisait mieux avancer et que, putain, il en avait maté d'autres et des plus costaud que cet espèce d'asticot islamiste de ses deux »... enfin bref, il lui causait un peu du pays. J'attendais debout en regardant la scène. Je ne pouvais rien faire, surveillé de près par l'autre guignol armé, dont l'œil noir n'incitait pas trop à la témérité.

De toute façon, nous avions camouflé nos feux dans les valdoches, à l'intérieur des boîtes spéciales anti détection et le tout était dans les soutes.

J'étais donc là, spectateur privilégié de la joute oratoire de Big Louis et complètement démuni. Louis continuait sa diatribe. Il pestait autant contre son embonpoint que contre le mec qui le mettait sous pression, ce dont il avait une sainte horreur.

— Dis, le terroriste de mes deux, tu vas me lâcher. J'arrive ! Alors fais pas chier le bonhomme. Déjà que vous m'avez réveillé en sursaut et que n'aime pas ça du tout ! Alors fais gaffe à tes os. T'as beau avoir une Kalachnikov dans les pognes, tu vas prendre ma main dans ta sale tronche et ta mère pourra plus te reconnaître ! Et Allah non plus, je t'en fiche mon billet !

Le mec était estomaqué par l'aplomb de ce gros homme désarmé et désarmant qui lui tenait tête, alors que lui avait une mitraillette dans les pognes. Il ne connaissait pas Big Louis Rabouret, c'est tout !

Puis, au bout de deux ou trois minutes, fort spectaculaires, tout rentra dans l'ordre voulu par nos tourmenteurs et on se dirigea vers la cabine de pilotage pour nous présenter à un type qui, visiblement, était le chef, habillé à l'occidentale, costard gris anthracite et chemise blanche, petite barbe bien taillée, lunettes cerclées d'or.

— Messieurs, je vous salue. Nous avons détourné cet avion rien que pour vous. J'espère que vous appréciez la chose à sa juste valeur.

— Parce que vous savez qui nous sommes, peut-être ?

Louis se tenait bien droit, les deux mains sur les hanches, jugeant son interlocuteur.

— Je sais très précisément qui vous êtes, l'un comme l'autre.

— Ah bon, c'est fort de café ça, dites-donc ! Alors vous allez nous le dire.

— Vous êtes le ministre Louis Rabouret et monsieur est le commissaire Albert Duranton, votre conseiller spécial.

— C'est ça et vous vous êtes la reine d'Angleterre et vos sbires sont des lords du royaume, je suppose ?

— Et vous êtes en mission parfaitement illégale. Le Président Nikozy et son gouvernement ne savent absolument pas où vous étiez depuis des jours et ne se doutent absolument pas que vous êtes dans cet avion.

— Absolument pas, monsieur ! Je m'appelle Tumelat et je suis un homme d'affaire français et monsieur s'appelle Dugland et il est mon secrétaire particulier. Je ne sais absolument pas de quoi vous parlez et je vous dis que nous nous plaindrons à notre ambassade dès que cet engin aura atterri à Tripoli, si c'est bien là que nous allons. Ca va faire du bruit, croyez-moi ! Et vous, à propos, qui êtes-vous donc ?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur le ministre.

— Arrêtez de m'appeler ministre... non mais vous m'avez bien regardé ?

— Je vous regarde, monsieur Rabouret et je trouve que vous ressemblez à un ministre largement autant que d'autres. Bien ! Malgré vos dénégations, messieurs, vous êtes désormais deux otages français et vous serez traités comme tels. Reprenez vos places et tenez-vous tranquilles. Si vous tentiez quoi que ce soit, vous mettriez tous les passagers en danger et nous serions obligés de vous abattre !

— C'est ça et vous croyez que deux otages morts vous rapporteraient quelque chose ?

— Personne ne saurait que vous êtes morts, monsieur le ministre. Personne !

Décidément, ce mec avait réponse à tout et Louis comprit qu'il ne servait à rien de continuer la conversation. Il n'avait rien lâché sur notre identité mais le détourné d'avion savait, hélas, déjà presque tout.

— Brisons là, monsieur et foutez-nous la paix !

L'autre nous regarda, l'air las, désespéré.

Puis, nous retournâmes nous asseoir à nos places, un peu penauds.

— Putain, Louis, on est dans la merde jusqu'aux yeux.

— Ca tu peux le dire ! On va continuer à nier que je suis Rabouret, mais je pense qu'ils savent tout.

— Ou pas, Louis. Peut-être que ce mec bluffe ?

— Comment les Libyens peuvent-ils savoir que nous étions au Liban ?

— C'est dingue, ce truc ! Tu sais au moyen orient tout est complexe et ambigu et nous on a souvent du mal à piger parce que nous sommes des cartésiens. Eux, ils raisonnent autrement, tout en nuances, tout en subtilités. Pour nous, deux plus deux ça fait quatre. Pour eux, deux plus deux, on ne sait pas trop combien ça fait au départ. Ça dépend de plein de choses, de l'humeur du moment, si on veut faire plaisir ou faire du tort, quel est le rapport de forces, quel est le rapport de séduction...

— Je sais bien Albert, tout en circonvolutions, en trompe l'œil, en faux semblants. Il faut se gaffer sévère de ces gens qui peuvent t'enfoncer une lame de couteau dans le dos, bien profond, tout en te souriant aimablement par devant. Des sounois, quoi, des traîtres !

— Mais non, Louis, ils ont une culture différente de la nôtre, des manières à eux et il n'y a pas que des traîtres au Liban, en Syrie, en Iraq ou en Libye. Il y a plein de gens courageux et honnêtes...

— Admettons, gamin, admettons. Je reconnais bien là ton côté humaniste. En tous cas, ceux qui nous prennent en otage, ce sont de sacrés fumiers. Tu admets ?

— J'admets Louis.

— Bon, en attendant, on n'a rien à foutre. Alors, on va becter et picoler pendant qu'on peut encore.

Louis appela le mec qui nous surveillait et lui expliqua ce que nous voulions. Assez vite une hôtesse, pas très rassurée, sous le regard soupçonneux de l'homme en arme, arriva avec un chariot débordant de victuailles libanaises et de boissons. L'hôtesse, dont les mains tremblaient, ne fut pas d'un grand secours. Alors, sans vergogne, nous chargeâmes nos plateaux de mezzés divers et de gâteaux, accompagnés d'une bouteille de Kefraya comte de M 2001, que Louis dégota en fouinant dans le chariot.

— Vous nous la cachez celle-là, dites-moi voir un peu, jolie mademoiselle.

La miss était blanche de trouille.

— Mais non monsieur...

— Je plaisante, mademoiselle. Ne soyez pas apeurée. C'est à nous deux qu'ils en veulent et à nous seuls. Tous les autres ne risquent rien. Faites passer le chariot auprès des passagers et dites-leur ce que je viens de vous dire. Ca va rassurer tout le monde.

— Vous croyez que je peux ?

— Faites comme je vous dis, mademoiselle. Tout va bien aller, vous verrez.

— Merci beaucoup monsieur. Merci, merci.

La jolie hôtesse regarda Louis avec reconnaissance et s'éloigna avec son chariot qu'elle présenta aux passagers des sièges de devant et tout se passa bien. Les deux nervis armés la regardèrent avec envie, ayant sûrement, eux aussi, faim et soif. Ce sont des fumiers, mais ils n'en restent pas moins des êtres humains.

— Putain, Louis, tu sais causer aux gonzesses !

— La pauvre petite, elle est morte de trouille. Je l'ai rassurée, c'est tout !

— Oui, mais avec du charme et ta voix de velours. Elle est subjuguée. Je pense même que tu pourrais te la faire. Elle est à point.

— Tu le dis pour déconner, Albert ?

— Non, non. Je te dis que tu n'as plus qu'à cueillir ce joli fruit mûr !

— Tu es un expert, Albert, alors je te crois. Mais on est coincé ici et je ne vais rien pouvoir faire. Putain, c'est quand même quelque chose, ça ! Pour un coup que je peux me farcir une donzelle jeune et bien roulée, je suis fait aux pattes !

— C'est la vie, Louis !

Nous bouffâmes tout ce qu'il y avait sur le plateau et vidâmes la boutanche de pinard, absolument remarquable. Puis, rassasiés, tout étant bien calme dans le zingue, les passagers à l'évidence rassurés, nous dormîmes comme deux gros bébés jusqu'à destination. Que pouvions-nous faire d'autre ?

*

Lorsque l'avion se posa, nous étions, Louis et moi, les deux seuls passagers qui avaient quitté leur siège. On nous avait menottés et, dès que la porte du zingue s'ouvrit, on nous colla des cagoules noires sur la tronche... pour pas qu'on voie notre malheur, me dis-je finement. Pour ne pas que l'on puisse voir là où nous allions était probablement plus exact. On nous fit monter immédiatement dans une grande bagnole qui quitta l'aéroport sans aucun problème. Les gens qui nous ravissaient, si l'on peut dire, le faisaient avec la plus grande facilité, sans aucune entrave d'aucune sorte.

— Louis, tu m'entends ? Comment vas-tu ?

— Ca va gamin, ça. Je suis ravi. Et toi ?

— Nickel, Louis, je suis ravi aussi, *natürlich*. On ne dit rien d'autre. On ne parle pas.

— Non, mais on peut quand même dire qu'il n'y a pas d'opposition à notre rapt, aucune d'anicroche. Les mecs ont l'air de se balader dans ce turbin.

— Exact Louis. Ils sont visiblement chez eux.

— Ce qui est tout de même bien surprenant.

— En effet, bien surprenant.

Il y avait, dans la grosse berline, assis entre Louis et moi, un mec armé. Il sentait plutôt bon, comme de l'après rasage ou de l'eau de Cologne. Les terroristes n'ont à l'évidence pas l'esprit à s'occuper de leur petite personne lorsqu'ils doivent prendre des occidentaux en otage.

On roulait vite, très vite même parfois, avec de fréquents changements de trajectoire, mais sans à-coups, tout dans l'onctueux, drivés par un pilote expérimenté, un mec qui a l'habitude de ce genre de situation. Les chauffeurs de ministres ou de personnalités conduisent comme ça afin de ne jamais laisser la personne conduite plus ou moins bloquée dans les embouteillages, ce qui serait dangereux, tout en lui assurant un confort maximal.

Bon, ma religion était faite : l'absence d'entrave, l'after shave et la façon de driver la bagnole étaient pour moi les signes que nous étions enlevés par une équipe libyenne, qui agissait au grand jour. C'était totalement incongru, pas vraiment explicable, mais désormais évident. Nous en parlerons avec Louis dès que nous serons seuls, si, en tous cas, on ne nous sépare pas dès arrivés à destination.

Cette pensée me troua l'estomac. Pourquoi penser à ça ? Merde, je m'en voulais de me gâcher ainsi la fin du voyage dans cette bagnole. Je ne me risquai surtout pas à parler de cette hypothèse à Louis. Il se ferait du souci et ça donnerait peut-être des idées à nos ravisseurs. Vas savoir avec une pareille engeance ! Je me demandais si Louis y pensait aussi. Il pense à tout, Louis, en général, surtout dans les situations difficiles. Il a une résistance physique et mentale hors du commun. Louis, c'est un roc ! Heureusement qu'il était là avec moi. Tout seul, je ne sais pas comment je réagirais, surtout après tout ce qu'on a subi récemment au Liban, loin de chez nous, loin de nos bases. Ce fut très dur. Lisdinia, ma dulcinée, mon amour, mon adorée, mon indienne à moi, ma rajput chérie me manquait terriblement, un peu plus chaque heure qui passait. Alors il me sembla, là, dans cette voiture de malheur, que si Louis n'était pas avec moi, je me laisserais aller. Je ne me battrais pas. Je ne me battrais plus. J'accepterais mon sort. Je pense que sans Big Louis, sans son affection, son indomptable énergie, sa gouaille légendaire, cette façon qu'il a de toujours voir la vie en positivant et qui, depuis des années, déteint sur moi, je me laisserais mourir. Enfin, je crois.

Je m'endormis dans cette sombre pensée.

Louis, lui, roupillait depuis un moment, ses ronflements couvrant largement le bruit onctueux des 8 cylindres du moteur de la caisse qui nous emportait. Le soldat assis au milieu essayait bien de mettre fin à ce raffut en donnant des coups de coude dans les côtes de Big Louis mais rien n'y faisait. Lorsque Louis dort, tout d'une pièce, il n'y a pas grand-chose à faire. Il faut attendre qu'il se réveille. C'est tout.

Le voyage ne dura pas bien longtemps. Dès le moteur arrêté, Louis se réveilla, l'air mauvais. On nous fit descendre. Nous avions toujours les cagoules sur la tronche mais on se rendit compte, aux bruits, que nous étions dans le cœur d'une

ville, probablement Tripoli puisque c'est là que le zingue c'était posé, nous avait-on dit.

— Ca va Louis ?

— Ca va et toi gamin ?

— Oui, ça va comme un otage, quoi !

— Ils ne nous maltraitent pas, ces mecs. C'est étrange mais c'est déjà ça.

— C'est vrai, on est des sortes d'otages amis, en quelque sorte.

— Voilà, ça doit être un turbin comme ça.

On nous fit entrer dans un bâtiment, Louis devant et moi derrière. Nous étions, selon les bruits de pas alentour, sous bonne escorte. On nous fit entrer dans une pièce et on ferma la porte. On nous enleva les cagoules et les menottes. La lumière artificielle me fit mal aux yeux et il me fallut quelques secondes pour enfin voir quelque chose. La pièce était petite, avec deux fenêtres aux volets fermés. Il y avait deux lits de camp, l'un à côté de l'autre, une table en bois avec deux chaises, un lavabo et un poste de télévision accroché à un mur. Sur la droite, il y avait un rideau sombre qui devait cacher les toilettes. Louis, comme moi, en silence, faisait avec les yeux le tour du propriétaire.

— Nous vous apporterons tout à l'heure de quoi manger. Vous avez des verres pour boire et un robinet avec de l'eau potable. Les toilettes sont derrière ce rideau. Voilà, messieurs. Pas de questions ?

L'homme qui parlait était celui qui nous avait reçus dans la cabine de l'avion, le mec en costard et chemise blanche, celui qui avait réponse à tout.

— Vous pourriez peut-être ouvrir les volets. C'est pénible de ne pas voir dehors.

— Monsieur le ministre, vous voulez aussi la clé et une voiture pour partir ? Non ? Vous êtes nos otages et vous ne devez pas savoir où vous êtes. Les fenêtres sont fermées à double tour et les volets aussi. C'est comme ça. Il faudra vous y faire. Rien d'autre ?

Nous ne répondîmes pas et le type sortit en nous regardant salement. La clé dans la serrure fit un double clic clac, ce qui fit concrètement bien ressortir notre

état de prisonniers.

— Putain, gamin, on est dans la béchamel. J'avais déjà été otage en Irlande et j'avais pas trouvé ça marrant. Tu te rappelles ? Mais toi, tu étais dehors et tu m'avais sauvé la vie. Là c'est autre chose : c'est politique et, en plus, tu es coincé avec moi. Donc tu vas pas pouvoir faire ton Zorro ! Le guêpier, quoi !

— On est dans le pétrin, comme disait Raimu, et qui plus est dans un pétrin qui ne pétrit plus !

— Ils nous laissent ensemble. C'est mieux quand même pour passer le temps.

— Oui et puis comme ça, ils n'ont qu'une surveillance à faire. Bon, allez, on ne va pas désespérer. On va s'organiser du mieux possible et attendre qu'on nous délivre.

— De toute façon, on n'a pas le choix. Et puis, merde, on en a vu d'autres. On verra bien. *Inch Allah*, comme ils disent ! Ce qui m'emmerde ici, c'est qu'on ne voit pas le jour, nulle part. C'est pénible.

— C'est fait exprès, Louis, pour qu'on perde vite le moral. Ils nous ont piqué nos tocantes et on va rapidement mélanger les jours et les nuits.

— On tâchera de se repérer aux repas qu'ils vont apporter, même si je me doute qu'ils vont brouiller les pistes, ces enflures, pour nous mettre la tronche à l'envers.

Nous étions deux otages qui commençaient à s'emmerder un peu et ne voyaient aucun moyen pour tenter de se sortir de leur prison. Alors nous nous allongeâmes sur le plumard, fermâmes les yeux et, en un clin d'œil, nous nous endormîmes comme des bienheureux.

Je me réveillai le premier, après une courte sieste. Louis dormait encore, en ronflant moins que d'habitude, seul un léger raclement des fosses nasales à chaque inspiration se faisant entendre. Comme si Rabouret était, au fond, tranquille et serein, ce qui calma un peu mon angoisse, faisant presque disparaître la boule que j'avais dans l'estomac, chez moi symptôme d'un imminent danger.

Etre otage n'est pas une situation aisée. On devient source de marchandage, on

ne s'appartient plus. On n'est plus traité comme une personne humaine mais comme un bien auquel on donne une valeur, comme une monnaie d'échange contre d'autres personnes ou contre de l'argent ou contre l'abandon d'une politique. C'est à la fois valorisant et dégradant. On vaut quelque chose pour les ravisseurs, sinon ils ne nous garderaient pas en vie. Mais, dans le même temps, on perd sa dignité. Bref, être otage c'est une belle saloperie dont on se passerait volontiers.

J'étais dans ces considérations, assis en tailleur sur mon lit, les mains croisées derrière la tête, pauvre penseur malheureux, lorsque la clé tourna dans la serrure de la porte. L'homme en costard entra, accompagné d'un sbire tenant une mitraillette.

— Ecoutez-moi, s'il vous plaît ! Il faut que je vous parle.

La voix était forte et le ton était sans appel, ce qui réveilla Louis.

— Putain, mais c'est pas croyable, nom de dieu ! Toutes les fois que je roupille je suis réveillé par des cons qui hurlent. Vous pouvez pas nous foutre la paix ? Vous nous avez comme otages, ça vous suffit pas, bande de tarés ? Sortez d'ici et laissez moi dormir ! Sinon ça va barder, foi de Rabouret !

— Mais, monsieur le ministre...

— Ah c'est encore vous ! Le minus avec le petit costume ! Vous commencez sérieusement à me casser les couilles, monsieur le ravisseur. Je ne suis pas ministre, je vous l'ai déjà dit et je vous emmerde ! Dégagez ! Allez ouste ! Dehors ! Je ne veux plus vous voir. Sortez d'ici nom de dieu de bon dieu !

Big Louis avait hurlé les deux dernières phrases, à s'en faire péter les cordes vocales. Les verres à eau posés sur la table se fendillèrent sous la violence des décibels. C'était extrêmement impressionnant.

Puis, Rabouret s'était levé d'un bond, vif et compact, prêt à sauter à la gueule du mec en costume anthracite, qui comprit *illico* qu'il y avait danger. Le ravisseur prit son sbire par le bras et les deux libyens reculèrent de conserve vers la porte et disparurent dans le couloir sans demander leur reste.

— Eh mon Louis, tu n'es pas d'humeur, dis donc ! Putain, tu leur as fait peur !

— Tant pis pour leur blase à ces deux cons ! Ils me font chier à me réveiller en

sursaut comme ça ! Mais pour qui il se prend l'autre truffe avec son petit costard ?

— Du coup on ne sait pas ce qu'il voulait nous dire.

— On s'en fout, Albert, on le saura bien assez tôt, va ! Mais on sait aussi une chose depuis qu'ils sont partis, Albert et une chose sacrément importante je te prie de le croire !

— Ah bon, je ne vois pas. Mais alors pas du tout ! De quoi tu parles ?

— Tu n'as rien entendu lorsqu'ils ont fermé la porte ?

— Non, rien de spécial.

— Réfléchis bien mon petit Albert, précisément tu n'as rien entendu de spécial... et ça ne fait pas tilt ?

— Oh putain, Louis, ILS N'ONT PAS FERME LA LOURDE. On n'a pas entendu tourner la clé !

— Exactement. Sous le coup de l'émotion, le sbire a un peu disjoncté et il a oublié de fermaga. C'est-y pas beau ça ?

— Donc tu penses que tels qu'on est, là, maintenant, on peut se barrer.

— Je pense, en effet, mon petit Albert, qu'on peut se barrer de ce cloaque. Va vérifier, sans faire de bruit, parce qu'ils ne sont peut-être pas loin. Et puis on va mettre les adjas.

— Comme ça ?

— Comment tu veux ? On n'a plus rien. Ils nous ont même pas récupéré nos bagages dans le zingue. Tu parles d'une bande de zozos.

— Oui c'est vrai c'est des charlots mais reconnais qu'aller récupérer nos valises parmi toutes celles de la soute, ce n'était pas évident.

— Je parle de nos bagages de cabine, Albert, ton petit sac de voyage et ma petite valdoche noire. Dedans, il y a nos papiers et des sous.

— Merde, c'est vrai.

Tout en parlant je m'étais approché de la porte.

— Louis, je confirme, la porte n'est pas bouclarès.

— Alors on y va.

Nous enfilâmes godasses et blousons et sortîmes dans le couloir en marchant lentement sur la pointe des pieds, comme des voleurs. Rabouret ressemblait à un gros félin qui, au ralenti, mètre après mètre, se rapproche de sa proie.

Moi, le regardant, j'eus envie de me marrer mais la situation ne se prêtait pas trop à la rigolade. Alors je gardai mon envie de rire pour moi tout seul et je ris à l'intérieur, cependant que mon compagnon, dans un couloir heureusement désert, se rapprochait pas à pas, sur le droite, de la grande porte donnant sur la rue.

Les ravisseurs devaient se tenir de l'autre côté, sur la gauche, au fond du corridor. On entendait des bruits assez nets de conversation. La grande porte donnant sur l'extérieur était probablement gardée et nous, les deux fuyards, ne savions pas ce qui nous attendait. Il nous faudrait donc improviser, sachant que lorsque nous sommes arrivés dans l'immeuble, nous avions des cagoules noires sur la tronche et que les gardiens, si gardiens il y avait, n'avaient jamais vu notre visage et n'avaient pas dû remarquer, dans la petite cohue d'alors, la manière dont nous étions habillés.

Louis arriva près de la lourde. Il me regarda avec intensité, le doigt devant la bouche demandant le silence. Puis il ouvrit tranquillement et me laissa passer. Je m'engageai dans la rue avec assurance et il me rejoignit en me passant le bras sur l'épaule, comme on le fait avec un copain. On aurait dit deux amis sortant à l'aise du bâtiment, sans crainte d'aucune sorte. Les deux sbires placés chacun d'un côté de la porte, mitraillette à l'épaule, ne portèrent pas une attention particulière à ces deux individus qui devisaient paisiblement en s'éloignant à pas lents. Ils n'avaient aucune raison d'imaginer que ces deux types sortant sereinement du ministère des affaires étrangères de Libye pussent être des otages se faisant la malle. Nous allongeâmes le pas, nous frayant un chemin, sur le trottoir, au milieu d'une foule nombreuse. Plus nous nous éloignions du bâtiment où nous étions prisonniers, plus nous accélérions, mus par notre instinct. Nous n'avions pas échangé un seul mot pendant la fuite. Nous éprouvâmes alors le besoin de nous parler. Louis tourna à droite dans une impasse et s'arrêta. Il était essoufflé par l'effort.

— On va se reprendre un peu et faire le point. Je suis naze.

— OK Louis, on souffle un peu. T'as vu comme on les a baisés ?

— On s'est bien démerdés, y a pas de doute. Mais maintenant je ne sais pas trop quoi faire. Si tu as une idée ?

— Il faut qu'on aille à l'ambassade de France. Je ne vois que ça.

— Putain, je vais être obligé de dire qui je suis à l'ambassadeur.

— Louis, oui, bien sûr et alors ?

— Alors ça m'emmerde.

— Tant pis, tu feras avec, parce qu'il faut qu'on sorte de ce merdier, mon vieux et puis c'est tout ! On va pas rester ici et se faire buter si ça se trouve sous prétexte que tu fais ta chochette ! Oh, Louis ! Tu es ministre de la République française. Point à la ligne et l'ambassadeur va nous sortir de là !

— Te fâche pas, gamin, s'il te plait, te fâche pas. D'accord je suis ministre et on va à l'ambassade. Mais moi je sais pas où c'est l'ambassade de France ! Et puis je fais pas ma chochette, comme tu dis. J'ai de la dignité, c'est pas tout à fait la même chose ! Tu te rends compte, un ministre de la République paumé à Tripoli, alors que personne ne sait qu'il a quitté la France. C'est un turbin à faire tomber un gouvernement ! Alors un peu de respect, Albert !

— Pardon, Louis, je ne voulais pas te vexer. Mais on est un peu dans la mouscaille, tu le vois aussi bien que moi. Alors il faut qu'on agisse. Moi non plus je ne sais pas où il crèche, monsieur l'ambassadeur mais on va trouver.

*

Avec Louis, on s'était assis sur le trottoir. Personne ne faisait trop attention à nous, dans cette ville immense et grouillante, en particulier dans ce qui paraissait être un quartier d'affaires. Mais nous parlions fort en français et quelqu'un nous remarqua. Presque derrière nous, une fenêtre s'ouvrit et un homme s'adressa à nous.

— Psitt, psitt ! Messieurs, s'il vous plait, venez, entrez vite. Ne restez pas là.

Vite !

On se leva et on se rapprocha d'un type plutôt jeune, tignasse rousse, avec des rouflaquettes et une petite barbichette, très chic, qui avait passé tout le haut du corps à sa fenêtre pour pouvoir se faire entendre.

— Allez, entrez vite.

Nous entrâmes directement par la fenêtre dans un joli salon décoré « à l'oriental », murs blancs, meubles sombres tarabiscotés et épais coussins rouges posés sur le sol tout autour de la pièce. Notre hôte nous fit assoir.

— Vous êtes Français ?

— Oui et nous sommes en difficulté.

— Je vois. Vous n'êtes pas très présentables et vous vous cachez. C'est bien ça ?

— C'est tout à fait ça, monsieur. Mais vous-même, peut-on savoir qui vous êtes ?

Louis, vauté sur les coussins, me regardai mener la conversation avec notre « peut-être sauveur ».

— Je m'appelle Maurice Fleurdenave et j'habite en Lybie depuis bien des années. Je suis avocat. J'ai eu des démêlés avec le gouvernement dans une sombre histoire et je suis consigné ici depuis plus de deux ans. On m'a pris mon passeport et la France ne fait rien pour m'aider. L'ambassadeur est très sympathique avec moi, très gentil. Il comprend bien mes problèmes mais le Quai d'Orsay lui ôte toute marge de manœuvres. Il ne peut absolument rien faire. Je suis dès lors au bout de mes possibilités, tout seul ici, presque pas de clients et plus beaucoup d'argent. Alors quand je vous ai entendu parler le Français, j'ai réagi. Voilà. Qui êtes-vous, messieurs, si je puis me permettre ?

— Nous sommes faits pour nous entendre, maître, vous allez comprendre. Pour des raisons que nous ignorons, nous avons été pris en otage par les Libyens et nous avons réussi à nous enfuir, il y a quelques minutes.

— C'est étonnant, en effet. Vous devez être des gens importants pour que l'on vous prenne en otage. Le colonel Kadhafi aime énormément l'argent et tous les moyens lui sont bons pour en obtenir, mais la Libye est amie de la France, plus

exactement Kadhafi est copain avec le président Nikosy et votre situation est bien étrange.

— Cher maitre, au point où on en est, on peut vous dire la vérité, je crois. Louis, tu es d'accord ?

— On n'a pas le choix, Albert. Maitre, tel que vous me voyez, je suis ministre du gouvernement français, secrétaire d'Etat chargé de la lutte contre le terrorisme...

— Vous êtes Louis Rabouret ? Et vous le commissaire Duranton ?

— Vous nous connaissez ?

— Je suis un fidèle lecteur de vos petits polars, commissaire et je les aime. Ils sont tellement français. Vus d'ici, ils font un bien fou. Alors je vous connais bien et, bien sûr, comme tout le monde, je connais le ministre Rabouret. Ca me fait tout drôle de vous voir, l'un et l'autre, là, chez moi, en chair et en os, à Tripoli, hirsutes, pas rasés, sans rien, démunis et recherchés par la police libyenne ! C'est dingue, dingue ! Vous devez avoir faim et soif. Je vous apporte ce qu'il faut. Ne bougez pas. Nom d'un chien. Rabouret et Duranton. Quelle histoire !

Maitre Fleurdenave était comme un gosse devant un jouet auquel il rêvait depuis longtemps. On se regarda avec Louis, un peu incrédules.

— Albert, on verra bien la suite. En attendant on ne peut pas être mieux. On a du bol, tu sais.

— Le cul bordé de nouilles, Louis ! C'est évident. Attendons la suite.

Le cher maitre, un tablier de cuisinier bien serré autour de la taille, nous apporta, quelques minutes après, des victuailles et en particulier un plat chaud qu'il avait réparti dans nos assiettes. On avait faim. C'était bon, épicé et fort en goût, avec des morceaux de viande moelleuse et des légumes mélangés, carottes, pommes de terre, courgettes. Nous dévorâmes.

— Vous aimez le Bourgogne rouge, messeigneurs ?

— Evidemment, maitre, y a pas tellement au-dessus ! Je pense même qu'on est dans le top.

Big Louis et moi aimions tous les bons pinards, de France et d'ailleurs, mais un Bourgogne rouge de bonne provenance figurait incontestablement dans notre Panthéon.

— Pommard premier cru 2002 ça vous convient ?

— Bien sûr, mais vous pouvez nous dire le domaine, comme ça, juste pour savoir.

— Tenez, regardez la bouteille avec moi. C'est *Les Grands Epenots* de chez Michel Gaunoux.

— Cher maitre, magnifique, c'est un nectar de première, un grand vin.

Nous bûmes la dive bouteille en deux coups les gros. Louis et moi commençons à retrouver le moral, maitre Fleurdenave nous aidant par sa conversation tonique et positive.

— Je vais vous emmener discrètement à l'ambassade de France. J'ai une voiture aux vitres teintées. La-bas nous aviserons. Je connais bien l'ambassadeur, je vous l'ai dit et je connais encore mieux un jeune attaché d'ambassade, Brice Bahn, avec qui je suis assez lié, je suis même très très lié, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous voulez dire que vous avez un petit ami et que vous préférez les garçons aux filles, quoi, c'est ça, maitre ?

— C'est bien ça, monsieur le ministre.

— Chacun sa vie, chacun ses goûts, mon ami. Et Albert, il pense exactement comme moi. Nous, on est hétéros mais totalement tolérants. En gros, s'agissant des préférences sexuelles des gens, nous sommes laïcs et républicains : liberté, égalité, fraternité ! Bon, votre plan nous va bien. On va quand même avant d'y aller, si vous le permettez, prendre une douche et nous raser, si vous avez ce qu'il faut.

— la salle de bains est au fond du couloir, monsieur le ministre. Il y a tout ce qu'il faut pour vous faire une beauté et pour vous aussi, commissaire, bien sûr. Même si pour vous, il n'y a besoin de rien. Vous êtes très beau comme ça !

Le cher maitre me draguait gentiment, un peu par principe, comme je le fais,

moi, avec les gonzesses. C'était plutôt mignon.

*

Après les ablutions, pomponnés et frais comme des gardons, nous montâmes dans la grosse voiture de Fleurdenave aux vitres bien teintées, en effet. L'ambassade de France n'était pas très loin et l'avocat pilotait comme un chef. Nous arrivâmes rapidement à destination. Fleurdenave passa un coup de téléphone à son ami attaché et le gros portail noir automatique s'ouvrit devant nous, sans que les deux militaires libyens faisant le guet, ne pussent remarquer quoi que ce fût.

L'avocat nous présenta à son jeune ami Brice Bahn, un garçon très élégant et affable, Français d'origine australienne, qui nous conduisit dare-dare dans le bureau de l'ambassadeur, son excellence Marcel des Burnes.

Le diplomate se leva et accourut vers Louis, la main tendue.

— Mes respects monsieur le ministre et vous aussi monsieur le conseiller. Je suis ébahi que vous puissiez être là, comme ça. Si j'avais su que vous étiez à Tripoli, je me serais occupé de vous...

— Monsieur l'ambassadeur, nous avons été pris en otage et nous venons de nous évader. Grâce à maître Fleurdenave, nous sommes ici et souhaitons être rapatriés à Paris dès que possible.

— Qui vous a pris en otage ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire. Un ministre du gouvernement français ! C'est complètement fou ! Je n'y comprends rien !

— Nous sommes persuadés que ce sont les autorités libyennes. Nous étions prisonniers au ministère des affaires étrangères.

— C'est hallucinant, monsieur le ministre. Hallucinant ! Alors nous allons devoir jouer serré. Comment vous faire sortir de Tripoli ? Je n'ai pas de solution, sauf à créer une grave crise diplomatique entre Paris et Tripoli. Ce n'est pas le moment. Je suis coincé.

L'ambassadeur, cinquante ans, grand, élancé, petites lunettes cerclées d'or sur

le pif, beaux cheveux ondulés, superbe costume bleu croisé avec la rosette au revers, en avait probablement vu « des vertes et des pas mûres » dans sa longue carrière de diplomate. Il faut être couillu pour faire ambassadeur dans la région par les temps qui courent ! Pourtant, il était perplexe et visiblement emmoussaillé jusqu'aux sourcils, l'excellent des Burnes. Il regardait par terre, ne trouvant pas de solution.

— Si ce sont les Libyens qui vous ont enlevés, c'est pour de l'argent ou pour faire pression sur notre président, dans quel but ? Je ne vois pas. Mais Kadhafi est-il l'organisateur du rapt ou bien cela s'est-il dans son dos ? Je n'en sais rien...

— C'est ça, monsieur l'ambassadeur, en fait, on ne sait rien du tout. Il n'empêche que l'on doit retourner dare-dare à Paris et puis c'est tout. Sinon, ça va mal aller pour mon matricule... et, si je puis me permettre, pour le vôtre !

Je les voyais tourner en rond – en quoi d'autre d'ailleurs peut-on tourner ? – les deux pontes de l'Etat, un ministre et un ambassadeur ! Pendant ce temps, je pensais au film de Lautner avec Marielle, Constantin et Mireille Darc. Ça s'appelle *La valise* et l'action, au début, se passe à Tripoli. Un agent secret israélien doit quitter la Libye en catastrophe. L'ambassade de France le fait passer secrètement à Paris dans la valise diplomatique. Notre situation ressemble au pitch du film, sauf que nous sommes deux. Sinon, c'est à peu près du kif !

Le ministre et l'ambassadeur continuent de patauger. Louis me lance alors :

— Albert, nous on ne voit pas comment sortir de là. As-tu une idée ?

Louis doit penser que je sèche et n'attend visiblement pas de réponse.

— Oui, j'ai une idée, Louis.

— Ah bon, tu as une idée. On peut savoir laquelle ?

— la valise !

— Pardon ? Quelle valise ?

— La valise diplomatique, je ne vois que ça !

— Je n'y avais pas pensé. Comme dans le film de Lautner, quoi ! Bravo gamin, génial ! Le seul problème c'est que nous, nous sommes deux et deux

dans une malle, même de grande dimension, ça va pas être possible !

— Non, Louis, tu as raison, d'autant que nous sommes plutôt corpulents, surtout toi, sans vouloir t'offusquer ! Tu partiras le premier et tu me renverras la valise, si on peut dire. Je rentrerai quelques jours après toi. Vous me garderez bien ici quelques jours monsieur l'ambassadeur, protégé par la franchise diplomatique ?

— Bien sûr monsieur le conseiller, bien sûr. Personne n'a le droit de vous importuner à l'ambassade qui fait partie du territoire français. Vous serez sous ma protection.

— À la bonne heure. Tu vois, Louis, tout va s'arranger.

— Parfait. Je pars quand monsieur l'ambassadeur ?

— Il faut d'abord que je trouve une malle... euh... importante, monsieur le ministre... euh, une grande malle, quoi, vous comprenez. Je n'ai pas ça en magasin, là, tout de suite, quoi.

— Dites que je suis gros pendant que vous y êtes...

— Monsieur le ministre, je ne me permettrais pas... disons que vous êtes un homme important, voilà, un homme important...

— Ca va des Burnes, n'en faites pas trop. Trouvez une grande malle et faites des trous pour que je puisse respirer et en avant Guingamp ! Direction Paris ! Vous savez, j'en ai vu d'autres !

*

Le soir même son Excellence Marcel Des Burnes organisa une soirée en notre honneur en invitant des Français présents à Tripoli. Il avait fait mettre les petits plats dans les grands et la table dans la grande salle d'apparat était somptueuse.

Il y avait là Agathe Fermat, une espionne blonde au physique impressionnant qui accompagnait, comme stagiaire en quelque sorte, notre ami Eliès Dubourg, surnommé *le Lynx*, brillant agent des services secrets, Julius Pérignon, célèbre énarque de la Cour des comptes en mission et écrivain à succès, Marius

Ménigaud, un sympathique et très riche industriel de l'armement, notre mignon et amical avocat international, Maurice Fleurdenave.

Nous avons passé une soirée formidable, gaie, enjouée dont nous nous souviendrons longtemps. Le Champagne et les grands vins de France ont coulé à flots. On a merveilleusement diné. On a dansé, on a fait les pitres, bref on s'est magnifiquement bien amusé !

Dès le lendemain matin, nous avons installé le ministre Louis Rabouret dans une grande malle *Louis Vuitton* très luxueuse que Brice Bahn avait trouvé dans une galerie marchande et qu'il avait payé fort cher. Mais ça valait le coup : de l'espace, du velours doux au toucher, bref tout ce qu'il faut à un voyageur de classe. Le jeune conseiller fit des trous sur le couvercle et sur les côtés. On installa le ministre bien comme il faut, avec des provisions de bouche et des bouteilles d'eau et de vin à portée immédiate de main et on ferma le couvercle. L'ambassadeur colla les documents officiels sur la malle avec une sorte de grosse étiquette sur laquelle il écrit :

VALISE DIPLOMATIQUE—DOCUMENTS STRICTEMENT CONFIDENTIELS

Des Burnes, avec de gros tampons encreurs, un peu comme Régis Laspalès dans un sketch célèbre, s'escrima en s'accompagnant de la voix, à imprimer sur l'étiquette géante une multitude de cachets de l'ambassade. Il était content de lui.

— Ca va monsieur le ministre ?

— Je suis comme un coq en pâte. Je vais pouvoir faire un bon petit roupillon jusqu'à Paris.

—Bon voyage monsieur le ministre.

— Merci pour tout monsieur l'ambassadeur.

— Salut Louis, bon voyage. Sois bien sage !

— Salut gamin. Je te tiens au courant.

Tout se déroula comme espéré et Louis arriva à Paris, fort courbatu mais vivant. Les agents de son ministère venus le récupérer eurent du mal à le sortir de la malle, les muscles de Louis ayant un peu tétanisé.

La colère du ministre sur le tarmac fut, paraît-il théâtrale lorsque deux agents essayèrent de le déplier, avec déférence mais une certaine fermeté. Il fallait pouvoir l'installer dans une voiture et ce ne fut pas très simple. On me dit que ce fut très drôle, les mimiques pagnolesques du ministre étant dignes de Raimu, même si personne ne s'avisa à la moquerie.

La malle revint à Tripoli dès le lendemain et je pus moi-même rentrer dans des conditions identiques, aussi bien au départ qu'au retour. Comme disait la petite femme de ménage dans un clip publicitaire il y a quelques années : je ne ferais pas ça tous les jours !

Avant d'entrer dans la malle, je promis à maître Fleurdenave que Louis parlera de sa situation au Président en personne. L'avocat me remercia avec chaleur, les larmes aux yeux, la main dans celle de Brice Bahn, son gentil compagnon, également fort ému.

L'ambassadeur Marcel des Burnes me souhaita bon voyage et me demanda aussi que l'on parlât de lui à Paris, afin de lui trouver un autre poste « parce qu'il commençait à en avoir par-dessus la casquette de Kadhafi et de toute sa clique de malades mentaux mégalomanes et sanguinaires ».

— Enfin, monsieur Duranton, vous arrangez ça, quoi, pour que je puisse me barrer de ce cloaque, mais avec des mots choisis, des mots qui ne choquent pas, quoi !

— Des mots de diplomate, *natürlich*. J'ai bien compris. Bon courage monsieur des Burnes et merci pour tout.

EN GUISE D'EPILOGUE IL N'Y A QUE SURPRISES

Puis, les jours passèrent comme ils purent, pendant lesquels je tentais, avec un certain succès d'ailleurs, surtout grâce à ma Lisdinia d'amour, d'oublier Beyrouth. Après tout, je n'avais fait que mon boulot et pareil pour Louis.

Nous avons été reçus à l'Elysée, par le secrétaire général, un homme aussi gai qu'une porte de prison et qui devait se marrer toutes les fois qu'il perdait un œil. Ce con nous remercia et nous intima l'ordre de garder le plus absolu secret sur toute cette affaire... sinon !

— Vous comprenez, cher ministre et cher commissaire, c'est la raison d'Etat.

Louis, qui avait horreur qu'on lui fasse la leçon, surtout par un individu pareil, ne put totalement se retenir et dit, sur un ton lassé mais en prenant sa grosse voix :

— On se croirait à la petite école. Tu as vu ça, Albert ? Monsieur le secrétaire général, je vous le dis bien posément « vous me cassez les couilles » et je crois bien que je vais aller porter ma démission au nul tragi-comique qui fait premier ministre. Et j'expliquerai à la presse pourquoi je quitte ce gouvernement de semi-tarés. Il ne manque plus que Chochotte Mitterrand et la ménagerie gouvernementale sera complète. Et vous, Préfet de mes deux, qui vous a élu, d'où tirez-vous votre légitimité pour me parler comme vous le faites ? J'attaque ma quarantième année de service public et j'ai croisé des gens qui étaient des vrais patrons, compétents et courageux et qui respectaient les fonctionnaires comme moi. Et qui ne se seraient pas permis de me parler, à moi et au commissaire Duranton, le meilleur flic de France, mon Albert que j'ai formé et que j'aime, de la raison d'Etat et du secret qu'on doit garder. Pauvre petit connard, je devrais te mettre ma main dans la tronche. Ah, elle est belle la République ! Avec des guignols nuls et corrompus comme vous et tous vos petits copains, la République est devenue une vraie prostituée et c'est l'Etat son maquereau ! Mais je vais m'arrêter là, sinon je sens que je vais m'énerver et dire des gros mots !

Louis s'était levé et faisait face au minus à lunettes assis, grotesque, derrière son bureau. Dans sa colère, il paraissait énorme Big Louis et le préfet de mes roustons se faisait tout petit, son visage était blanc comme une patte et il était au bord des larmes, prêt à pleurer comme un gamin qui a fait une ânerie.

— Pardon, monsieur le Ministre. Je ne voulais pas vous offenser mais j'ai tellement souvent affaire à des courtisans, veules et visqueux que j'ai dérapé. Toutes mes excuses les plus plates. Et à vous aussi monsieur le commissaire. Vous savez, j'ai lu tous vos livres et je les aime. Pardon, pardon... comment me faire pardonner ?

— C'est très simple monsieur Gluant, je vais vous le dire : vous allez doubler le budget de fonctionnement de mon secrétariat d'Etat et vous allez octroyer une indemnité de dix mille euros par mois à monsieur Duranton afin qu'il travaille à plein temps pour moi... et vous nous foutez la paix. C'est pas trop demander je pense ? Alors notez bien mes demandes et faites fissa pour l'application concrète. Je ne supporterai aucun retard !

— C'est d'accord, monsieur Rabouret, totalement d'accord. Je vais m'en occuper en urgence. Le Président, notre Président chéri, vous aime beaucoup, je le sais bien.

Le larbin en chef de sa majesté d'opérette Falbala se plia en deux, nous fit, obséquieux, mille et une courbettes et nous accompagna jusqu'à l'ascenseur. J'avais honte pour lui. Cet olibrius, selon moi, ne valait pas mieux qu'Aupaff !

— Y m'aurait sucé, ce con, si je lui avais demandé ! Tu parles d'une lope ! Ah, elle est belle la République avec une pareille engeance. Secrétaire général du Château, ça ! C'est pas étonnant si ça va si mal dans notre beau royaume de France.

J'adorais Louis quand il faisait son numéro, d'autant plus que j'étais d'accord avec lui, total et définitif, malgré les outrances du langage ! Membre du gouvernement dans ces conditions de liberté, là je le comprenais mieux.

*

Les jours passèrent et nous étions passés à d'autres choses.

Le Président de la République avait décidé de visiter un commissariat de police parisien qui expérimentait de nouvelles méthodes de prévention du terrorisme. L'Elysée appela Louis pour préparer l'évènement qui serait, comme d'habitude, très médiatisé.

Le jour venu, j'accompagnai monsieur le secrétaire d'Etat Rabouret pour faire partie de l'entourage de Mickey. Le commissariat visité était celui du 12^{ème} arrondissement, quartier de Bercy et de la Gare de Lyon. Tout se passa bien. Le nabot parla beaucoup avec tout le monde et notamment plus avec les journalistes qu'avec les policiers. Mais on était habitués. Louis eut plusieurs fois l'occasion de discuter avec Niko, directement à côté de lui. Un buffet sympa clôtura la matinée et j'observai que, contrairement à la légende, le Président ne dédaignait pas se licher en douceur quelques verres de blanc, en l'occurrence un Chablis de classe qu'avait apporté mon ex-collègue Jean-Mi Touflé dont le beau-frère était viticulteur dans l'Yonne. Niko bouffa comme un chancre au moins vingt-cinq tranches de sauciflard et trente ou quarante olives de Nyons. Je fus agréablement étonné.

Après cet apéro, nous allâmes, Lisdinia, Louis et moi chez Ernestine, manger le chou farci et écluser une bouteille ou deux. Elle a reçu un Saint Joseph rouge de première, de chez Colombo, nous avait-elle fait savoir la veille.

Je dis à Louis que ce qu'on disait sur Niko était totalement faux. Il tient sa place à table le bougre et, putain, il tient le coup devant un Chablis qui se fait respecter et un sauciflard digne de ce nom. Je l'ai vu de mes yeux vu !

— Ca me confirme un truc dont je dois te parler, même si ça va nous faire du mal de nous remémorer Beyrouth et le Liban. Tu te rappelles quand le sosie de Mickey s'était fait couper la tronche, je t'avais dit que c'était pas le vrai à cause d'un grain de beauté ou un bouton qu'il n'avait pas, près du pif et que le vrai Niko avait. J'avais vu clairement cela à Reuilly lors de l'affaire de Human Bomb. Or, ce matin, j'ai côtoyé le Président et l'ai vu de très près. Tu imagines que tout m'est revenu et que j'ai vérifié la chose ! Eh bien, mon Albert, le Niko de ce matin, il n'a rien non plus. Pas plus de bouton vers le pif que de beurre en branche ! Pas plus que l'égorgé de Beyrouth ! C'est pas beau, ça !

— Putain, Louis et celui-là il bouffe et il picole ! C'est pour ça ! C'est pas lui, c'est pas le bon, c'est pas le nabot, enfin merde pas le nôtre, quoi ! !

— J'étais étonné, ce matin, de sa distance avec moi, comme s'il ne me

connaissait pas vraiment Il est habile et sait bien que je suis secrétaire d'Etat, mais je lui ai parlé de Reuilly, le seul souvenir que j'ai en commun avec Mickey et j'ai bien vu qu'il ne savait rien sur cette histoire. Je n'ai pas insisté outre mesure, mais j'ai compris. Ce mec est un imposteur, j'en mettrais ma main à couper. C'est incroyable, tu te rends compte. Le vrai Président a été égorgé au Liban et c'est un clone qui dirige la France ! C'est pour ça qu'il fait n'importe quoi depuis des mois.

— Oh, Louis, le vrai, au début, rappelles toi, il ne faisait pas bien mieux, tu sais ! Mais, attends, je pense à quelque chose. C'est ce que tu as dit qui m'y fait penser. C'est tout con, mais si celui de Beyrouth, c'était aussi un sosie ? C'est pour ça qu'il n'a pas le truc vers le nase, contrairement au vrai Niko.

— Attends, Albert, on peut penser aussi que le vrai, depuis l'affaire de Reuilly, il s'est fait enlever le bouton disgracieux par un chirurgien esthétique.

— C'est vrai aussi et du coup on est dans le bleu le plus total et on ne saura peut-être jamais qui est qui dans cette affaire et donc qui manipule qui et, finalement, qui dirige vraiment la France. Vis à vis des services secrets, nos bons amis, il faut faire quelque chose à ton avis ?

— Moi, en tous cas, je n'ai rien fait depuis Beyrouth. Je n'ai vu, avec toi d'ailleurs, que Gluant, le gracieux préfet de mes deux au Château. Je n'en ai parlé à personne d'autre et surtout pas à nos camarades de la pistrouille. Toi non plus, je suppose ?

— Evidemment, Louis, même pas à Lisdinia ici présente et qui ne sait pas de quoi nous causons en ce moment. N'est-ce pas ma belle ?

— Je ne sais pas en effet de quoi vous parlez et ne tiens pas à le savoir !

— Louis, tu vois, ce fut motus et bouche cousue, comme on l'avait décidé. Et j'ai bien noté qu'au Liban également personne n'a parlé de rien, ni sur le sosie, ni sur la miss, ni sur Aupaff ! Silence total ! Trois assassinats et silence-radio ! !

— Alors je crois qu'on va s'en tenir là, mon petit et ce sera notre secret.

— Un de plus, Louis, un de plus ! Allez, à ta santé mon Louis ! Et à celle de Lisdinia, ma merveilleuse que j'aime tant ! Et à la santé de tous ceux que nous aimons et à celle de ceux qui nous aiment !

— À la nôtre, gamin, à celle de Lisdinia, à notre amitié et vive la France quand même ! Et comme disait ce vieux schnock d'ancien Président « à la santé de nos chevaux et de nos femmes et à celle de ceux qui les montent ! »

Lisdinia nous regardait, l'air mutin.

— Messieurs à la vôtre et vive la France !

*

Je commandai dare-dare une nouvelle bouteille du merveilleux Saint Joseph que cette chère Ernestine était allée dégoter du côté de Tain l'Ermitage.

Il nous fallait bien ça pour essayer d'oublier, pour quelques heures, pour quelques heures seulement, comme les humains étaient cruellement désespérants.